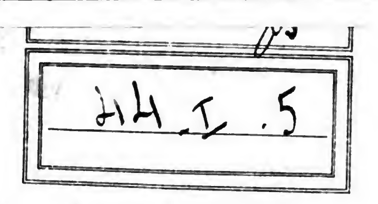


CHESI - PALLI
LA









LA VIE FANTASTIQUE

PAR

MÉRY

NOUVELLE ÉDITION





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

PRÉFACE

Galilée et Copernic ne sont pas encore admis par le portier parisien : ce fonctionnaire divise la terre plate en deux zones, Paris et la campagne. Quittez les bords de la Seine et votre arrondissement, et allez à Pondichéry, à Chandernagor, à Calcutta, votre portier dira brusquement à qui viendra vous demander : — Monsieur est à la campagne. Le soleil se lève derrière les tours de Notre-Dame pour éclairer Paris, et, quand il a fait son devoir de lampiste, il se couche sous l'arc triomphal de l'Étoile,

il profite de la nuit pour se glisser incognito dans son poste du matin, à l'est de la Cité.

Telle est la géométrie élémentaire du portier parisien.

Au-dessus de la loge où cette théorie se professe, il y a, dans certains quartiers, de bons bourgeois qui savent que le globe terrestre est beaucoup plus grand que Paris, mais que tous les habitants les plus éloignés de la rue Charlot vivent de la vie des Parisiens; la seule différence est dans l'accent et les jurons: Le Marseillais dit *bagasse* et *troun dé l'air;* le Gascon dit *sandis* et *capedebiou;* le paysan dit *morguenne* et *tatigué*, tandis que le Parisien se borne à dire *dame!* avec un accent pur.

En d'autres endroits où la science a pénétré, on sait qu'il y a cinq parties du monde, et que la terre tourne autour du soleil et autour de Paris, c'est la cité centrale, et la seule qui offre de l'intérêt. Dans cette zone parisienne, on demande qu'un roman commence toujours ainsi : — *Par une belle matinée*, ou *Par une tiède soirée d'automne, deux jeunes gens traversaient le boulevard Montmartre*, ou *la rue Saint-Honoré*, ou *le pont des Arts*. C'est encore là que le

voyageur indien Bucy fut arrêté par un éclat de rire général lorsqu'il s'avisa de dire qu'à Ceylan il avait pris une tasse de chocolat à deux heures du matin; tous les sexagénaires présents au récit, ayant toujours pris leur chocolat de huit à onze, se regardèrent comme mystifiés par le voyageur.

Ces trois couches superposées de public demandent du vrai et du réel; ils veulent lire ce qu'ils font, ce qu'ils disent, ce qu'ils entendent dire, ce qu'ils voient faire. Une triple salve de bravos accueille toujours, sur un grand théâtre, cette phrase si vraie : *Ma petite femme, c'est aujourd'hui le* 30, *jour d'échéance; allons chez nous pour voir si les fonds sont faits, car il faut éviter les protêts, les huissiers et les recors.*

— *Comme c'est ça!* s'écrie-t-on aux secondes loges; *oh! ces diables d'auteurs! comme ils ont étudié Paris!*

On permet à la féerie de peindre les pays qui n'existent pas, pourvu qu'il y ait un gamin de Paris en Chine, et un roi jocrisse, habillé de jaune et poltron. Ce roi, toujours toléré par toutes les censures monarchiques, fait la joie des conserva-

teurs. Les comédiens l'appellent *sire*, et lui donnent des coups de pied quand il leur tourne le dos.

Aujourd'hui, après les expéditions de Chine, de la Cochinchine, du Japon et du Mexique, popularisées par les journaux, on peut réconcilier cette partie du public parisien avec les cinq parties du monde. Les rapports officiels et les bulletins récents ont démontré, même à messieurs les portiers tyranniques, que les mœurs, les usages, les coutumes de la campagne universelle s'écartent beaucoup de la vie réelle des Parisiens, et que notre civilisation n'est pas encore celle de l'extrême Orient... C'est à ce public, hier si incrédule et aujourd'hui converti, que je dédie ce livre, qui, par un reste de concession, reçoit ce titre :

LA VIE FANTASTIQUE.

Il y a des contes vrais aussi invraisemblables que les contes d'Hoffmann et d'Edgar Poe; mais il faut les chercher dans une société lointaine, exposée aux coups de soleil de l'extrême Orient. Quand je publiai *la Floride*, *Anglais et Chinois*, *le Paradis*

terrestre, le public me donna un succès de lecture, mais en traitant ces œuvres d'invraisemblables; puis le hasard me favorisa, contre son usage. M. de Lagrené, notre ambassadeur en Chine, et le savant et spirituel docteur Ivan, au retour de leurs expéditions indiennes, me firent l'honneur de me dire, et même de m'écrire, dans leurs relations, que mes romans fantastiques étaient de véritables histoires appartenant à la vie réelle du monde indien, et que rien n'était plus vrai que mes prétendus contes bleus. Je n'ai pas l'habitude de défendre ma littérature personnelle, dont je me suis toujours fort peu soucié; mais une fois n'est pas coutume, et, par exception, je plaide aujourd'hui, *pro domo meâ*, en plaçant un épisode de ma vie ici, avant mon livre de la vie fantastique.

M. de Lagrené, alors ambassadeur à Athènes, arrivant à Marseille, vint me serrer la main, avec une affection qui m'étonna et me rendit heureux, car je croyais être un inconnu des plus obscurs pour lui.

Ce glorieux voyageur, qui a parlé de la France à la Chine, lorsque lord Elliot lui parlait de l'Angle-

terre, m'aborda en me disant : — Nous avons lu, ma femme et moi, dans *la Presse*, votre roman chinois, et cette lecture nous a inspiré le vif désir de connaître la Chine; l'occasion est on ne peut plus belle. J'ai sollicité l'ambassade du Céleste Empire, et M. Guizot a parfaitement accueilli ma demande et nomme mon successeur à Athènes; c'est M. Piscatory. Voyons, maintenant, ne ménagez pas le service : que voulez-vous que je vous apporte de la Chine?

— Un morceau de la tour de porcelaine, répondis-je en riant.

— Ce sera fait, me dit M. de Lagrené.

Et il me serra énergiquement la main, comme pour engager sa parole.

Quatre ans après cette rencontre, je reçus la lettre suivante, que je conserve précieusement comme une relique :

« Doulens, 26 juin 1846.

« Cher monsieur,

« Vous savez déjà que la tour de porcelaine est à votre disposition. Vous l'auriez depuis long-

temps, si je savais où vous prendre. Lundi je serai à Paris, rue Neuve-Saint-Augustin, 57 ; veuillez, de grâce, m'y faire savoir l'adresse où je dois envoyer la preuve que je ne vous ai pas oublié, et que votre souvenir ne nous a pas quittés pendant nos plus lointaines pérégrinations.

« Serez-vous assez bon pour déposer aux pieds de madame de Girardin mes plus respectueux hommages. J'espère être assez heureux pour les lui faire agréer moi-même avant la fin du mois.

« Au revoir, cher monsieur. Vous ne doutez pas, j'en suis sûr, de mon affectueux dévouement.

« De Lagrené. »

A ma première rencontre avec l'illustre voyageur, je reçus une boîte en laque du meilleur goût chinois, que madame de Lagrené, — j'invoque son souvenir, en lui exprimant ma reconnaissance, — avait eu l'extrême bonté de commander au plus habile ouvrier d'Hog-Lane ; et dans cette boîte était incrusté le morceau de porcelaine conquis sur la tour, à ma demande. Une foule d'autres cadeaux entouraient cette relique, et le compagnon de M. de

Lagrené, dans son ambassade, voulut bien encore ajouter à ces richesses un service de thé, une collection de porcelaines, et tout l'attirail d'une orgie d'opium. Ce dernier cadeau du charmant docteur était une allusion au rêve fantastique d'un *fumeur d'opium*, que j'ai décrit dans mon roman d'*Anglais et Chinois*, et qui, par un double hasard d'invention, a figuré dernièrement sur la scène du Cirque-Impérial.

Cela dit, je rentre avec plus de confiance dans la vie fantastique du domaine indien.

LA

VIE FANTASTIQUE

PREMIÈRE NUIT DE NOCES

I

UN PARI ANGLAIS

L'ennui est un formidable ennemi que je connais seulement de réputation; j'ai failli le connaître personnellement à Civita-Vecchia, la seule ville d'Italie qui ne soit pas amusante. On l'a bâtie tout exprès pour mettre au régime les touristes dévorés par la fièvre de l'enthousiasme. Une seule auberge y est ouverte, c'est-à-dire fermée aux voyageurs. On y dîne une fois l'an, en temps pascal. Les autres jours de l'année, on s'asseoit devant la porte, autour d'une table, et on cause voyages et aventures de mer. C'était

du moins ainsi avant 1840. Il doit y avoir progrès aujourd'hui.

Le vent du nord, le *boreas* classique, nous bloquait dans le petit port de Civita-Vecchia. Des montagnes de saphir et d'écume se brisaient contre la citadelle de Michel-Ange, et menaçaient d'engloutir notre coquille à vapeur si elle osait s'aventurer en haute mer.

Un amiral anglais qui voyageait avec sa femme, huit enfants, deux nourrices, deux berlines, trois domestiques et une chambre à coucher, *travelling-bed-room*, usa de l'autorité que donne le trident de Neptune pour se faire servir une table dans l'intérieur de l'auberge, la violence du vent ne permettant pas les causeries en plein air. L'aubergiste frémit un instant à l'idée que tant de voyageurs allaient lui demander à manger; mais il se rassura en voyant qu'il s'agissait seulement de donner un abri gratuit en temps de blocus.

A la table de l'amiral vinrent s'asseoir plusieurs voyageurs anglais de distinction, entres autres sir Charles Grey, le fils de l'illustre ministre, vice-roi d'Irlande; il allait rejoindre à Malte le *Belveder*, dont il était le *post-captain*. J'avais l'honneur de connaître sir Charles, et il me présenta, quoique Français, à ce *meeting* de touristes ses compatriotes.

Pendant que les causeries charmaient les loisirs du

blocus, une procession nuptiale défila devant la porte de l'auberge. Nous sortîmes tous pour voir les jeunes mariés. C'est un spectacle toujours intéressant, surtout en pays étranger, au bord de la mer, dans la vie du voyage, lorsque l'orageux avenir qu'on a devant soi forme un contraste si émouvant avec ces calmes joies de famille, qui semblent, à leur insu, faire la satire du vagabondage des millionnaires ennuyés.

La conversation tomba sur le mariage, ce sujet éternel qui commence à l'Éden et ne finira qu'à Josaphat. Il y eut une longue parenthèse pour ce premier soir des noces, qui est l'aurore de la lune de miel, et, de divagations folles en choses ridicules, on se mit à faire des paris. C'était inévitable. Le *to bet*, *parier*, est le verbe que les Anglais conjuguent toujours.

Deux Anglais parièrent donc qu'ils avaient vu les nuits de noces les plus incroyables, des nuits plus fabuleuses que les mille et une de Galand. Chacun des deux soutenait que la sienne était plus étonnante que l'autre; on nomma des arbitres, et les parieurs furent invités à raconter leurs nuits.

Inutile de dire que ces deux histoires de noces se passaient dans l'Inde, pays où les gendarmes, les constables, le *kings proctor*, l'*attorney*, sont peu connus; pays où les éléphants et les tigres font la police de la Providence. Souvent un homme est dé-

voré au carrefour d'une jungle : il avait commis un crime impuni en narguant au Bengale le constable de Londres. Le bourreau fauve attendait au coin d'un bois ce Jud anglo-indien.

L'un des parieurs, M. Louis Luxton, nabab de Pulo-Pinang, commença son histoire, mais il fut arrêté à sa troisième phrase ; son histoire, inconnue en Europe, était la fable de l'Inde depuis trente ans. On la racontait aux veillées du Chattiram, pour l'instruction des jeunes mariés et des négriers, sur les deux lignes du Malabar et du Coromandel. Je vais la raconter à mon tour.

C'était la tragique aventure de Thomas-Michel Murphy, un industriel enrichi par le trafic du noir d'ivoire vivant, sur la côte du Sénégal. Devenu millionnaire, il renonça généreusement à la vente de la chair humaine, se fit recevoir au club des Philanthropes à Batavia, et obtint, comme dit Scribe, *la main et la foi* d'une riche et belle héritière de Sourabaïa, miss Amina Welton, une créole de vingt ans, qui, après avoir refusé vingt partis sans trouver son idéal, résolut enfin de se marier au hasard.

Le bal de noces fut donné dans une superbe habitation, et avec un luxe digne des prodigues créoles de l'Inde ; la jeune mariée s'abandonnait aux délices de la danse anglaise, si bien faite pour ne pas être dansée ; elle avait tout oublié, même son mari ; elle

s'enivrait des éloges que la foule donnait à sa beauté, à sa grâce, à sa toilette; elle avait le délire de la joie et de l'orgueil.

Le mari consultait à chaque instant sa montre, et trouvait que le bal exagérait sa durée; pour le raccourcir, il se réfugia dans le jardin, où des massifs d'érables et de casuarinas donnaient une fraîcheur exquise et délicieuse à respirer quand on sortait de la zone torride des salons. Aucun danger venu de l'extérieur n'était à craindre. Une haute muraille défendait le jardin contre les attaques des bêtes fauves. Thomas Murphy se plongea dans une rêverie amoureuse, et, comblé de tous les dons de la fortune et du mariage, il fit des projets de paradis terrestre et savoura en quelques instants toutes les extases de son avenir.

Tout à coup il s'arrêta, et vit dans les herbes, à quelques pas de lui, deux tisons rouges qui éclairaient une masse noire. C'était un tigre en maraude!... La brise de la nuit avait apporté aux narines du monstre les émanations savoureuses d'un bal de jeunes créoles, et, pressé par la famine et n'ayant pas trouvé de gazelles à l'abreuvoir, son pain quotidien, il avait remonté le courant de la brise sensuelle, et, franchissant le mur de clôture avec l'agilité d'un chat colossal et affamé, il découvrait sa pitance du jour, le jeune époux Murphy.

Les cheveux de l'ex-négrier se hérissèrent, et ses pieds prirent racine dans le jardin. Reculer, c'était se mettre le tigre noir à dos ; avancer, c'était se mettre dans sa gueule. L'immobilité seule pouvait être un moyen de salut ; il courait la chance d'être pris pour un arbrisseau.

De son côté, le tigre écoutait ses instincts de prudence; il soupçonnait une ruse de chasseur dans cette immobilité menaçante, et il se balançait sur ses quatre jarrets d'acier pour prendre l'élan de la foudre et étrangler l'ennemi, comme un tonnerre à griffes.

Une masse noire fendit l'air comme une flèche, et Murphy se sentit soudainement étreint par deux étaux de fer, et il fut étouffé au son des joyeux instruments qui exécutaient une valse de Paris.

Le monstre dépeça la victime et l'apporta par quartiers à sa jeune famille.

Dans tous les mariages, il y a un infortuné rival qui veut savourer jusqu'au dernier moment l'atroce volupté de la jalousie, et qui, dans le bal de noces, s'acharne sur tous les pas du marié pour voir à quel degré peut s'élever l'expression du bonheur sur la figure d'un homme. Cette curiosité donne au rival espion une torture intolérable, mais il la subit héroïquement, comme un long suicide qui ne le brouille pas avec Dieu. Or, cette nuit-là, le rival obligé se nommait José Alvedo, un Portugais créole, ardent

comme un rayon du tropique. Il avait suivi Murphy dans les ténèbres du jardin et assisté à l'horrible scène jusqu'après l'enlèvement des derniers lambeaux du marié. La terreur le paralysait. Aussi, derrière l'arbre épais qui le cachait à l'homme et à la fauve bête, il lui fallut une heure de calme pour reprendre ses facultés d'action et de pensée, et les faire servir charitablement aux intérêts de sa fortune et de son amour. Un amoureux est encore plus égoïste qu'un homme.

Il poussa des cris terribles, comme s'il eût été engagé dans un extrême danger, et il tira deux coups de pistolet qui retentirent dans la salle du bal; tous les invités, moins les danseurs, retenus impérieusement par la jeune mariée, accoururent dans le jardin et trouvèrent José Alvedo dans un état d'épouvante très-bien jouée; ses habits étaient en lambeaux et teints de sang; sa main gauche offrait une large meurtrissure, et il montrait du doigt les gazons rougis et dévastés par une lutte récente. Les mots saccadés tombaient avec effort de sa bouche, comme si sa langue eût été paralysée par la terreur; mais aux noms de Murphy et de tigre noir, les invités comprenaient tout, et les plus braves couraient aux armes pour se mettre à la poursuite du bandit des bois.

La jeune mariée dansait toujours, et le bruit des instruments couvrait le tumulte du dehors.

José Alvedo s'était infusé un peu de calme, et donnait des explications plus claires, toutes à son avantage, sous une apparence de modestie. Il avait lutté en héros contre la tigre pour sauver Murphy, et les parents d'Amina le serraient dans leurs bras en pleurant. Là se trouvait, par hasard, un correspondant du *Bombay-Review* qui prenait des notes destinées à populariser dans l'Inde cet acte de sublime dévouement.

Il fallait pourtant bien faire cesser ce bal de noces, et la foudroyante nouvelle du mari dévoré par un tigre ne produisit pas la sensation attendue. Les jeunes danseurs, tous vaguement jaloux, ne témoignèrent qu'une douleur froide et hypocrite, et la jeune mariée réfléchit quelque temps pour savoir si elle devait s'évanouir. A vrai dire, ce n'était pas un mariage d'amour, du moins de ce côté. Toutefois, en sa qualité de créole intrépide, Amina fut touchée de la bravoure de José Alvedo et de son noble caractère, car elle connaissait seule le secret amoureux du héros dévoué. L'énergique serrement d'une main fine sembla plutôt promettre que remercier. Oh! les femmes créoles! flammes sous neige! volcans sous glace! elles ont créé la création.

Parmi les invités, personne ne connaissait le défunt, et tous l'enviaient; mais, comme il était mort, on combla d'éloges son ombre : c'était le mari le plus

accompli que l'Inde pouvait donner à une femme, il eût servi de modèle à tous les colons dans un pays où les mœurs sont assez scandaleuses par la faute du soleil; le tigre n'aurait pas commis la sottise de choisir un scélérat, il n'y a jamais pour victimes en ce monde que les colombes et les agneaux. Ainsi parlaient nos invités du bal.

La nuit s'écoulait dans ces propos si honorables pour la mémoire du mort, et le jour allait paraître après un crépuscule très-court.

On ne tire pas vengeance d'un tigre comme on fait d'un malfaiteur humain, mais il y a toujours une sorte de satisfaction à éprouver dans le châtiment d'une bête fauve, quoiqu'au fond celle-là n'a fait que son métier. Cette pensée de vengeance se liait d'ailleurs, pour les invités, aux plaisirs émouvants d'une partie de chasse, sorte de fête très-aimée des jeunes colons. Le nabab de l'habitation accueillit le projet, après avoir consulté sa fille Amina. La jeune mariée, soulevant sa tête courbée par le sommeil, dit avec nonchalance :

— Miss Anna, la nièce de lord William Bentinck allait à la chasse au tigre; j'irai, moi, comme miss Anna.

Au lever du soleil, on équipa les éléphants pour la chasse au tigre. Ces êtres superbes, que notre orgueil appelle des animaux, donnèrent des signes de

joie en voyant leurs cornacs apporter les *cabs* sans roues destinés à leurs dos comme siéges de chasseurs; ils avaient flairé les émanations du tigre pendant la dernière nuit, et ils aiguisaient déjà leurs défenses sur le tronc des vieux ébéniers.

Amina, la veuve virginale, venait de quitter sa robe de noces; elle était vêtue d'un sari de crêpe noir, et le madras, négligemment noué sur l'oreille, emprisonnait sa riche chevelure tropicale. Un murmure d'admiration la salua; c'était un hommage rendu à sa beauté, à son courage et à son dévouement conjugal. José Alvedo, confondu dans la foule des chasseurs, frissonnait à l'idée que cette femme aurait dû être dans le pouvoir d'un homme si le tigre ne fût arrivé à propos comme un invité du bal.

Amina monta sur son éléphant favori et fit à José le signe qui disait : Venez vous asseoir auprès de moi.

II

EN CHASSE

L'éléphant d'Amina portait une espèce de palanquin qui ressemblait à une alcôve mobile, fermée par quatre rideaux, et bien abritée contre les ardeurs du soleil et la curiosité des jaloux.

Les chasseurs se mirent aisément sur la piste du tigre en suivant des traces de sang et d'horribles lambeaux, à travers une vaste rizière toute hérissée d'épis blancs. A l'extrémité du champ de culture, le terrain se déroulait nu jusqu'au carrefour d'une jungle, et les mêmes indices apparaissaient, mais à de plus longs intervalles, sur les tiges épineuses des cactus sauvages et aux pointes rudes des feuilles de nopals. L'éléphant qui trottait le premier de la caravane n'avait pas besoin de ces traces délatrices, il flairait

les émanations de l'air et connaissait mieux que personne le chemin qu'il fallait suivre pour arriver au repaire du monstre noir.

Fouillez, avec l'aide d'un secrétaire de Dieu, toutes les archives de la vie réelle depuis le mariage d'Adam, et vous ne trouverez rien de comparable à la position de José Alvedo, assis au sommet d'un éléphant, à côté d'une femme adorée, veuve dans la nuit de ses noces, et déjà toute disposée à ne pas être inconsolable par reconnaissance pour l'héroïque sauveur qui n'a pas sauvé son mari. Pareille aventure appartient à la vie fantastique des songes, ou de l'Inde, et Paris, âgé de quatorze siècles, Paris qui a épuisé toutes les combinaisons, toutes les péripéties matrimoniales, heureuses ou néfastes, ne pourrait offrir rien de pareil. Enfin, pour comble de surprise, cette histoire impossible est une vérité.

Au départ de l'habitation, José Alvedo gardait un silence triste, comme s'il eût voulu s'associer au désespoir trop concentré de la jeune veuve; ce fut elle qui ouvrit l'entretien, avec une voix douce et très-peu altérée par les sanglots.

— Vous paraissez souffrir encore de vos blessures? dit-elle; le repos vous eût été bien nécessaire après cette affreuse nuit; et vous voulez encore supporter les fatigues et les dangers de la chasse.

— Je me repose en ce moment et je me guéris, dit

le jeune homme en donnant à la veuve un regard d'amour qui commentait clairement la réponse.

— Je comprends cela, reprit la veuve : après une nuit si accablante, il faut achever de briser ses forces et d'étourdir sa pensée... Vous étiez donc étroitement liés, mon pauvre mari et vous?

— Mais... non... Je le connaissais à peine...

— Cependant, reprit Amina, pour se dévouer ainsi comme vous l'avez fait...

— Oh! mademoiselle... pardon, madame, dans ces moments, on ne réfléchit pas... On voit son semblable en péril de mort, et on obéit à un instinct généreux et non au raisonnement.

— N'importe! c'est bien beau ce que vous avez fait. Il y a des périls qui font reculer le plus brave; vous aviez à lutter non pas contre un homme, mais contre un monstre... Dites... qu'avez-vous éprouvé dans cette lutte lorsque vous aviez devant vous les yeux du tigre?... Oh! tout mon corps se glace de frissons, dans ce soleil qui nous brûle!

— Mademoiselle, j'éprouvais le besoin de me défendre et de défendre, voilà tout.

— Donnez-moi votre main, dit la jeune femme; je suis créole, j'adore l'héroïsme.

— Et les héros, non? demanda José Alvedo en serrant la main offerte.

Amina retira doucement sa main et baissa pudiquement les yeux.

On allait sortir du champ de rizière, et quelques arbres touffus semblaient se détacher comme une avant-garde des sombres massifs de la jungle; une crête de montagne nue bornait l'horizon. Le sol tremblait par saccades sous les pas des éléphants.

Un ciel bleu comme l'indigo, qui reçoit son nom de l'Inde, couvrait l'immensité du paysage et faisait pleuvoir l'amour en étincelles de feu.

Le soleil embrasa le front du jeune Alvedo.

Une nuit d'insomnie, un rêve de tigre noir, un visage de femme qui éclipsait le soleil, une alcôve parfumée d'ambre, un tête-à-tête à la cime d'un éléphant, une atmosphère d'incendie, tous les incidents d'un monde surnaturel, d'un pays des visions, exaltèrent Alvedo et poussèrent son amour au paroxysme. Il fit ce qu'on fait dans un songe, lorsque l'âme intelligente a la conscience de l'impunité du sommeil et nous excite à des folies impossibles dans la vie réelle; il se jeta aux pieds de la veuve et lui dit avec un accent de passion furieuse :

— Amina, je t'aime, et j'ai faim et soif de ta beauté. Si cette nuit eût fait le bonheur de l'autre, elle m'aurait donné la mort à moi. Tu es libre, et c'est moi qui t'ai rendue à la liberté. Femme, tu ne

dépends plus d'un mari ; fille, tu ne dépends plus de ton père ; veuve, tu t'appartiens et tu te donnes à mon amour.

Amina ne paraissait pas s'offenser d'une déclaration si brusque, et assez inopportune aux premières heures du veuvage. Son silence même invitait l'amoureux à continuer.

Tout à coup l'éléphant s'arrêta, et le cornac, mettant le bout de deux doigts entre ses lèvres, fit entendre ce suzurre sinistre qui annonce un péril.

Alvedo était aux genoux d'Amina, et sa figure rayonnait de cette beauté infernale que donnent la flamme du désir et le délire de la passion ; cette beauté qui porte un vertige avec elle, comme la lèvre d'un précipice, et fait souvent succomber la plus austère vertu.

Le signal donné par le cornac ; l'annonce d'un péril extrême ; la nuit qui tomba soudainement, en plein soleil, en descendant d'un épais massif de la jungle ; les sourds mugissements des colosses ; les détentes des carabines qui s'accordaient comme les instruments d'un orchestre avant l'explosion, rien ne put donner une distraction profane au jeune adorateur prosterné devant son idole ; on eût dit que la sécurité d'un boudoir environnait ce tête-à-tête, dans le domaine des bêtes fauves, au carrefour de la mort.

Amina frissonnante, et toute émue de cet amour surhumain, se sentait fascinée pas ces yeux de flamme, qui déjà la brûlaient avant les lèvres. A cet instant les carabines éclatèrent, et leur fracas s'unit au tonnerre des échos du désert et aux rugissements des tigres; la belle veuve poussa un cri de rêve fiévreux, et sembla se réfugier dans les bras de son héroïque amant.

— Alvedo! Alvedo! crièrent quinze voix. Et le dos énorme de l'éléphant de la veuve frissonna sous le palanquin, comme si la terre eût tremblé : deux balles lancées par une main jalouse, et une pensée soupçonneuse, trouèrent les rideaux de l'alcôve, avec un sifflement sinistre; Alvedo n'entendit rien...

Que s'était-il passé à l'extérieur?

Au signal du premier cornac, les chasseurs avaient fait halte sous les premiers arbres du carrefour des bois.

L'ombre était épaisse dans la jungle, sur une longueur de cent yards, mais après cette distance, une éclaircie de soleil permettait de voir un terrain nu et rocailleux, qui servait de fondement à une ruine couverte de lianes. Là se reposaient avec nonchalance deux beaux tigres, locataires de la ruine, et dont il fallait obtenir l'expropriation, après un bail renouvelé, de famille en famille, depuis Adam.

A quelque distance des monstres fauves, deux

jeunes tigriots, fruits de sauvages amours, prenaient leurs ébats sur les herbes, avec une grâce charmante, et les bons parents contemplaient d'un œil attendri ces jeûx de l'innocence. C'était une scène de paradis terrestre, mais assombrie par le hideux et sanglant reliquaire dû charnier voisin.

De grands singes folâtres, ennuyés comme des hommes, et cherchant une distraction, jetaient du haut des arbres une grêle de fruits sauvages aux petits tigres, comme nous lançons des hochets à nos enfants ou aux petits chats, et ces deux jeunes étourdis de la jungle bondissaient sur les fruits, les faisaient rouler à coups de pattes, se précipitaient encore à leur poursuite, se les renvoyaient l'un à l'autre comme les joueurs de paume, en excitant l'hilarité, des singes. Bonne nature ! elle a même songé à donner quelque amusement aux animaux !

Ce spectacle intéressa un instant aussi les chasseurs, mais, comme ils n'étaient pas venus là pour s'amuser, ils rentrèrent bientôt dans le sentiment de leur devoir, et la position des deux grands tigres leur offrant deux cibles au repos très-favorables au tir, ils firent feu tous à la fois, mais avec cette maladresse assez commune, à cette époque, bien avant la découverte des armes de précision.

La décharge foudroyante suspendit les jeux innocents et troubla ces joies de famille féline. Les singes

rebondirent de cimes en cimes jusqu'aux profondeurs de la jungle, en poussant des cris de détresse, et les deux grands tigres auraient, comme eux, pris la fuite et suivi le même chemin, si le salut de leurs pauvres petits ne l'eût pas emporté sur l'instinct de la conservation égoïste. Quel mystère que cet amour de famille qui éclate avec un dévouement égal dans toute la création humaine ou fauve! le cœur d'une mère bat au même degré sous la fourrure d'un monstre comme sous une peau de satin.

Les deux grands tigres s'élancèrent sur le chemin des agresseurs comme feraient deux hommes courageux et intelligents qui savent que la meilleure manière d'éviter un péril est de courir à lui avec intrépidité.

Ils atteignirent en quatre bonds le carrefour du bois, et s'arrêtèrent brusquement devant des ennemis formidables, armés de longues défenses d'ivoire, et de trompes, levées comme des massues de fer. Un seul des éléphants n'était pas monté par des chasseurs : celui d'Amina. Le très-jeune cornac, armé de la baguette de conducteur, était à peine visible entre les oreilles du colosse. Les tigres attaquèrent donc celui qui leur paraissait le plus faible, dans l'espoir, sans doute, d'épouvanter les autres et les forcer à la retraite. Le combat fut engagé sur ce point, avec une furie d'assaut et un calme de défense dont rien ne

peut donner une idée à ceux qui n'ont pas vu ces terribles drames de théâtre indien.

La masse énorme de l'éléphant ainsi attaqué dérobait les tigres à la vue des autres chasseurs, et les carabines, un moment abattues dans la direction des monstres, se relevaient à l'ordre du nabab, père d'Amina, qui redoutait un de ces accidents de chasse si communs dans l'Inde ; mais l'inaction de l'intrépide Alvedo était un mystère pour tous, ou presque tous ; car personne n'osait accuser de lâcheté ce jeune homme qui, la nuit dernière, avait lutté contre l'un de ces tigres pour sauver un ami.

— Alvedo ! Alvedo ! lui criait-on du haut des éléphants. Et les rideaux du palanquin restaient fermés comme si l'extrême terreur eût paralysé la voix et le corps des deux créoles attaqués par les monstres du désert.

Le répertoire des rêves n'a rien de comparable à ce tableau. La forêt sombre, avec ses mystères et ses ruines sans histoire ; une scène d'amour sublime, où la voix contenue de la passion domine les mugissements des bêtes fauves et les détonations des carabines ; un éléphant qui connaît par instinct tous les secrets de sa tactique de guerre, et semble prendre plaisir à prolonger une passe d'armes, pour amuser les spectateurs et son jeune cornac, son maître favori. C'était une idylle indienne inconnue de Vir-

gile, et digne d'être écrite avec des rayons de soleil, par le poëte de Ceylan, l'Homère du *Ramaïana*.

Il y a, dans nos chasses d'Europe de jeunes cavaliers froidement amoureux qui fredonnent des refrains d'opéra-comique à de belles amazones pendant qu'une meute de chiens s'acharne sur la piste d'un pauvre cerf poltron qui vient d'être troublé dans ses amours. Un ciel brumeux couvre ces amusements de l'ennui, et quand l'innocente victime succombe, c'est elle seule qui a éprouvé des émotions.

Au milieu des inextricables défilés de la jungle, l'éléphant d'Amina se souciait fort peu d'être secouru; il attendait le moment où l'irritation des tigres, arrivant au paroxysme, leur ôterait la prudence native dans un accès de folie. C'est ce qui arrive toujours. Les deux monstres fauves s'unirent côte à côte pour donner un assaut furieux et décisif à leur ennemi colossal. Ils décrivirent une courbe immense dans l'air, et furent reçus par la pointe de deux défenses, qui les fit rouler sur les herbes, où deux coups de trompe les assommèrent avec une merveilleuse dextérité.

Un cri de victoire éclata sur toute la ligne des chasseurs, et en ce moment le rideau du palanquin s'entr'ouvrit, Alvedo parut, en montrant le visage étonné d'un passant qui s'informe de ce qui vient d'arriver.

Le père d'Amina, descendu de son éléphant, était accouru le premier, pour calmer ses inquiétudes; sa fille, douée de cette présence d'esprit qui est une des armes de l'arsenal du sexe faible, lui dit avec un grand calme. — Je n'assisterai plus à pareille chasse; je me croyais plus courageuse; une terreur invincible s'est emparée de moi en entendant les tigres, et j'ai conjuré mon compagnon de ne pas faire usage de ses armes. Il m'a obéi malgré lui, et il a été mon gardien.

Le bon nabab, ému aux larmes, serra les mains d'Alvedo, qui chercha une phrase et ne la trouva pas. Le monde réel n'existait plus pour lui; il se réveillait.

III

LE RETOUR DE LA CHASSE

En général, l'homme est trop distrait ou trop occupé de lui-même pour être observateur.

L'espèce des observateurs est rare, si rare, que, dès qu'un homme se rencontre doué de cette faculté qu'on appelle l'*étude du cœur humain*, on lui décerne, après sa mort, les honneurs de l'apothéose, et on lui élève, rue Richelieu, une statue qui continue d'observer les passants.

Parmi les chasseurs se trouvait un jeune créole de sang croisé, moitié espagnol, moitié américain, qui se nommait, ou pour mieux dire qu'on avait surnommé *Christmas*, comme *Noël* en France. C'était encore un des amoureux secrets de la belle veuve Amina, et un de ces observateurs qui, en étudiant les

variétés d'expression dans les lignes du visage, les tonalités de la parole et les allures de la démarche, finissent par surprendre les plus intimes secrets de la personne qui les intéresse. La jalousie et l'amour ajoutent un sens de plus aux facultés divinatoires de ces hommes; ils arrivent après l'observation à une conclusion infaillible, et quand ils ont dit : Je devine, ils pourraient dire : J'ai vu.

La veille, dans le jardin de l'habitation, lorsque tous les invités du bal étaient dupes de la fable débitée par José Alvedo, et se disputaient l'honneur de serrer sa main héroïque, un seul, l'observateur Christmas, ne mêla pas sa voix au concert général d'éloges. A la fausseté de l'air il reconnut le mensonge de la chanson; aux ardents regards lancés par le prétendu sauveur sur Amina, il devina l'amour, et le plus incurable de tous les amours, celui qui ne vient pas du cœur et s'embrase à la flamme des sens.

Quand le jour vint, Christmas vit encore mieux éclater les secrets intimes sur les lignes de deux visages. Rien ne lui échappa, ni l'enthousiasme de cette veuve créole qui rêvait déjà la consolation, ni l'extase intérieure de cet amant qui voulait exploiter son faux héroïsme au profit de sa passion. Mais les incidents de la chasse achevèrent la conviction dans la pensée du jaloux; il vit clair dans les mystères du palanquin, et lorsque toutes les carabines éclatèrent à la fois, deux

balles ne furent pas dirigées sur les tigres; un œil obscurci par la colère les réservait à la vengeance; elles trouèrent les rideaux de l'alcôve et ne servirent pas l'intention.

Au retour de la chasse, un rayon de soleil fit tout à coup irruption daus l'ombre du palanquin. Amina tressaillit comme si un regard curieux venait surprendre les secrets du tête-à-tête. Alvedo suivit l'indication du doigt d'Amina, et il découvrit l'une des petites brèches ouvertes par une balle; le cercle en était noirci et s'effrangeait au moindre contact.

— A-t-il été maladroit! ce chasseur, dit Amina en frissonnant d'une frayeur rétrospective.

— Maladroit, non, dit Alvedo; malheureux.

— Vous le connaissez donc? reprit la veuve.

— Oui, et il est très-adroit, comme un sauvage américain.

— C'est Christmas, dit Amina.

Puis, se reprenant avec vivacité, en voyant qu'elle avait commis une étourderie qui pouvait avoir de terribles conséquences, elle ajouta :

— Non, non, ce n'est pas lui; il met une balle dans une noix de coco, à deux cents yards. En visant le tigre il pouvait le manquer, mais il n'aurait pas fait un trou au palanquin.

— C'est juste, dit Alvedo, comme s'il se fût rallié à l'avis d'Amina.

On entendit le cri de halte, et les éléphants s'arrêtèrent. La jeune veuve entr'ouvrit le rideau du palanquin et vit le nabab son père qui s'avançait lentement, comme un chasseur accablé par la fatigue et l'ardeur du soleil.

— J'ai besoin d'un peu d'ombre, dit-il, et j'ai besoin aussi de te voir, ma chère Amina. M. Alvedo prendra ma place sur mon éléphant; il faut que les plus jeunes se dévouent.

— Rien de plus juste! dit Alvedo, sans témoigner la moindre contrariété.

Il salua respectueusement Amina, prit sa carabine et s'élança sur les rizières du haut de son éléphant.

Le nabab lui serra la main et lui renouvela ses remercîments paternels pour tous les soins qu'il avait donnés à sa fille pendant cette terrible chasse.

— Je n'ai fait que mon devoir, dit Alvedo en s'inclinant d'un air modeste.

La caravane se remit en marche quand l'échange de places eut été fait. Le nabab était assis à côté de sa fille, et Alvedo à côté de Christmas.

Le nabab serrait sa fille dans ses bras en lui prodiguant les consolations qu'il croyait devoir à ses malheurs de veuve, et Amina tremblait de peur à l'idée qu'un duel à mort, un duel de créoles, allait peut-être s'engager entre Alvedo et Christmas. Le nabab, trompé par la tristesse et les larmes de sa fille, lui disait :

— Chère enfant, il faut se résigner à la volonté de Dieu. Une fatalité inouïe t'enlève le mari que tu aimais, et qui méritait ton amour, c'est vrai, et je comprends et je partage ton désespoir; mais enfin il faut songer aussi à sa conservation quand on est, comme toi, jeune, riche, belle. Oui, le malheur qui te frappe est grand, il révolte la pensée; ce n'est donc pas encore une consolation que je veux te donner, mais le courage qui amène peu à peu l'adoucissement du mal. Ma chère fille, songe que ton père souffre bien plus que toi en te voyant souffrir.

Chez les femmes, les sources des larmes sont aussi mystérieuses que celles du Nil. Celui qui veut les consoler doit s'acquitter de ce soin en silence et bien se garder de leur parler du malheur dont elles se plaignent, car le véritable est celui dont elles ne se plaignent pas.

Pour ne pas prolonger une consolation trop pénible pour elle, Amina s'assit sur la natte du palanquin, appuya sa tête sur les coussins du siége, ferma les yeux et garda ce silence qui semble le précurseur du sommeil, après une longue veille passée dans la douleur.

Sur l'éléphant du nabab, une partie de jeu diplomatique, *diplomatic-game*, était jouée entre deux rusés champions, assis côte à côte, Christmas et José Alvedo.

— Vous m'avez rendu un vrai service, merci.

C'est ainsi qu'Alvedo avait abordé Christmas en s'asseyant à côté de lui.

— Quel service? demanda le rival.

— En conseillant au père d'Amina de venir me remplacer auprès de sa fille. Ma position commençait à devenir intolérable : tantôt il fallait la rassurer parce qu'elle avait peur, tantôt il fallait la consoler parce qu'elle retombait dans le désespoir. Ma foi! c'est un métier qui n'est pas le mien. Encore une fois, merci, Christmas.

Cette fois, le ton naturel de l'organe d'Alvedo déconcerta le jeune observateur.

En effet, il avait donné ce conseil au nabab, et la perspicacité d'Alvedo n'était pas en défaut; il devinait ce que personne ne lui avait dit.

Christmas prit un cigare de Manille, battit le briquet à temps réglés, et dit sur un ton nonchalant :

— Je n'ai pas eu l'intention de vous rendre service, ainsi je ne puis pas accepter vos remercîments. J'ai voulu m'obliger moi-même; tous ces vieux nababs ont des tics et des préjugés anglais qui les rendent insociables; en voici un qui prétend que le cigare déshonore un gentleman, et qui me met à la diète de fumeur! moi! un Espagnol, privé de *papel alcoy* et de latakié! et qui suis condamné à maquiller des

bouts de nègres des Philippines!... Fumez-vous, Alvedo?

— Oui, et toujours... Donnez-moi votre amadou, s'il vous plaît... merci... Alors vous avez envoyé promener le nabab avec un prétexte sentimental... et vous m'avez toujours rendu service indirectement, à votre insu... cigare à part... Il est certainement agréable de voyager avec une jolie veuve, mais il faudrait que le veuvage fût âgé au moins de six mois.

— En Europe, dit Christmas, trois mois dans l'Inde. Ici le soleil vient en aide à l'impatience des consolateurs. La loi religieuse qui fait brûler les veuves sur le bûcher de leurs maris, est une loi pleine de sagesse.

— Comment donc? demanda José Alvedo en riant.

— Si cette loi n'existait pas, reprit Christmas, l'Inde aurait péri sous les scandales. Toutes les veuves se seraient consolées le lendemain du bûcher; toujours à cause du soleil. Je suis même sûr qu'il y a beaucoup de veuves indiennes qui se sont consolées dix minutes avant le bûcher. Il est d'ailleurs acquis à l'histoire, dit Raffles, que beaucoup de ces dames ont embrassé le bourreau sur le lieu du supplice; c'est toujours quelque chose. On se console comme on peut.

— Il paraît, dit Alvedo en riant aux éclats, que

vous avez fait de fortes études sur les veuves.

— Oui, voilà tout ce que j'ai appris au collége de New-York.

— Et que pensez-vous, Christmas, des veuves chrétiennes, qui perdent leurs maris, avant de les connaître ?

— Ah ! dit Christmas; c'est une curieuse exception à étudier. Malheureusement je pars, et je laisse à d'autres cette étude.

— Vous partez ? dit négligemment Alvedo;... et bientôt?

— Dans une quinzaine, je vais à Ceylan.

— Pour affaires?

— Oui, pour me marier. Le célibat est très-lourd dans l'Inde; lourd et dangereux. Il y a toujours péril à courir les aventures. Je veux loger l'amour dans ma maison. Je suis fort paresseux aussi; le travail des intrigues me répugne. Le mariage est un métier d'oisif. Il n'y a jamais de péripéties, d'obstacles, de broussailles; on a toujours le dénoûment sous la main.

— Ah! dit Alvedo; voilà une belle théorie sur le mariage ! j'en ferai mon profit.

— Et vous aurez raison, reprit Christmas. Que diable ! on ne trouve pas, à toutes les nuits de noces, un tigre noir, comme le pauvre Murphy... Tenez, je le connaissais fort peu... une connaissance de voisin

d'habitation... eh! je l'ai pleuré comme s'il eût été mon ami. Cet homme a inventé un malheur... La maison du nabab sera triste comme une tombe, et mes visites seront bien rares, avant mon départ.

— Oui, dit Alvedo, sur un ton mélancolique; oui la tristesse est contagieuse, et lorsqu'on n'a aucun motif personnel d'être triste pour son compte, il est trop héroïque d'aller prendre chez les voisins la moitié de leur deuil.

— Cette maxime est un peu égoïste ; remarqua Christmas.

— Elle est humaine, reprit Alvedo, quant à moi, je renonce au métier gratuit de consolateur. J'ai passé une nuit affreuse ; les émotions ne m'ont accordé qu'une heure de sommeil, traversé par un songe de tigre noir. Le jour venu, il a fallu subir des lamentations de veuve, des galops d'éléphants, des assauts de tigres, et un maladroit chasseur m'a fait siffler à l'oreille une balle qui a failli me briser le front.

A ce détail inattendu, Christmas ne put retenir un mouvement, qui, tout imperceptible qu'il était, n'échappa point à l'œil créole d'Alvedo.

Christmas essaya de corriger sa faute, en faisant coup sur coup le même mouvement, comme s'il eut été provoqué par les oscillations du cab, mais la correction parut à José Alvedo plus maladroite que la faute.

— Plus de doute, pensa-t-il, je suis fixé.

Un bégaiement subit vint en outre embarrasser la phrase sur les lèvres de Christmas.

— C'est un accident, dit-il, assez commun dans nos chasses d'Europe ; mais il est fort rare, dans les colonies, où le tir est fort juste. On n'a jamais vu un chasseur indien viser un tigre et trouer un palanquin. Un soubresaut d'éléphant peut bien faire dévier une balle, mais jamais avec un pareil écart. Nous avons peut-être quelque novice dans la bande; c'est ce qu'il faut admettre, si vous ne vous êtes pas trompé.

— Oh ! je réponds de mon oreille, dit Alvedo, avec un ton naturel.

— Et moi de ma balle, reprit Christmas.

Et, prenant sa carabine, il ajusta une perruche multicolore qui venait de s'abattre sur une tige de cactus, et il la tua.

— S'il a un doute, pensa-t-il, je lui donne un avertissement salutaire, dont sa prudence peut faire son profit.

Alvedo devina le sens de cette parabole indienne, et ne s'en effraya point, mais il en tira une preuve nouvelle à l'appui de ses soupçons.

— Très-bien tiré ! dit-il; je ne voudrai pas avoir en amour un rival comme vous. Je me garderai bien d'aller chasser sur vos terres, quand vous serez marié.

A la fin de l'entretien, ils se connaissaient parfaitement tous les deux ; ils s'étaient devinés, mais,

quand ils descendirent à la porte de l'habitation, ils ressemblaient à deux amis intimes; à deux Pylades, sans Oreste. Le jeu diplomatique continuait, quoique désormais inutile, car, de part et d'autre, on savait tout ce qu'on voulait savoir. Dans les pays où les théâtres manquent, le public se fait comédien, pour s'amuser.

Un de ces festins, merveilleux comme les créoles seuls savent en donner, attendait les chasseurs, après leur expédition. C'était le repas du deuil, après le repas de noces. Un morne silence régna pendant le premier service; mais une fois la dette payée à la circonstance, quelques sourires, et quelques mots préludèrent à un épanouissement général, sur les visages et dans la conversation.

La veuve elle-même quitta son air sombre, et certes, sans trop d'efforts, et se mit modérément à l'unisson des convives. Le bon père nabab qui tenait à sa chère fille beaucoup plus qu'à son gendre défunt, fut si heureux de voir que la belle Amina échappait aux fatales chances du désespoir, qu'il ne mit plus aucune borne à sa gaicté patriarcale, et qu'il excita une explosion d'hilarité folle, avec le récit d'un incident de chasse, dont il venait d'être le témoin.

— Oui, dit-il en répondant à une interpellation; oui, je n'aurais pas mieux demandé que d'apporter ici, vivants, les deux petits tigres; nous les aurions élevés,

en oubliant le crime de leur père, dont ils sont d'ailleurs innocents, mais mon éléphant Déera n'a pas jugé la chose comme moi.

— Ah ! voyons ! Saïd Nabab, dites-nous l'opinion de Déera ; s'écrièrent les femmes et les jeunes gens, moins Amina.

— Écoutez, reprit le nabab ; les deux petits tigres avaient repris leurs ébats avec leurs amis les singes, après la décharge des carabines, et ils ne s'étaient pas aperçus de l'absence des auteurs de leurs jours ; puis, dans un moment de repos, exigé par la vivacité de la récréation, ils se trouvèrent seuls, et cherchèrent, avec inquiétude, de tous côtés, pour rejoindre ces bons parents. Deux coups de trompe les avaient assommés déjà ces intéressants chefs de famille. Tous les chasseurs étaient descendus pour voir leurs cadavres de près, tous, je fais erreur, excepté José Alvedo, et certes on ne dira pas que c'était la peur qui l'avait retenu sur son éléphant.

Les convives applaudirent trois fois cet éloge de la bravoure d'Alvedo, qui baissa les yeux modestement, et s'inclina.

C'était la première fois que le bon nabab était applaudi ; il savoura quelques instants la joie virginale de ce triomphe domestique, essuya deux larmes douces, et poursuivit ainsi sa narration.

— Mon éléphant Déera, le plus intelligent des

êtres, se voyant libre, s'était avancé dans le carrefour où sa trompe avait flairé un abattis de cannes à sucre sauvages, un déjeuner servi par la nature, et qui ne coûtait rien à son maître. Les éléphants ont l'instinct de l'économie, et ils prennent toujours les intérêts de leur maison.

— C'est vrai! dirent deux observateurs zoologiques.

— Quelle leçon pour les domestiques, reprit le nabab; mon brave Déera vit alors venir à lui les deux petits tigres, et il comprit tout de suite qu'ils appartenaient à la famille de ces monstres perturbateurs des mariages, dont il avait flairé les émanations hier, pendant le bal. Que fit-il sous l'impression de cette pensée? Vous allez voir.

— Il les assomma, dit une voix.

— Oh! reprit le nabab, vous ne connaissez pas l'éléphant; il est trop généreux pour assommer de petits tigres. Il fit ce qu'il a souvent vu faire à ma fille lorsqu'elle joue avec de jeunes chats; il assouplit sa trompe, et la fit serpenter comme un ruban, devant les petits monstres. Ces innocents étourdis, oublièrent aussitôt père et mère, et, acceptant le jeu offert, ils se mirent à jouer des pattes avec la trompe. Déera riait sous cape, et prolongea le divertissement, comme s'il y eût pris plaisir lui-même; mais, quand il entendit le signal du départ, il cueillit avec délica-

tesse les deux joueurs du bout de sa trompe, l'un après l'autre, presque en même temps, et les lança dans l'espace à une hautenr prodigieuse, d'où ils retombèrent morts. Cet acte de justice accompli, il vint reprendre son rang avec le calme d'un magistrat exécuteur qui a la conviction de son devoir, et vient d'exterminer les derniers ennemis d'une maison.

— Un toast à Déera! crièrent plusieurs gosiers toujours altérés.

Et tous les convives burent à Déera.

Que les pauvres morts sont bien inspirés, en s'acharnant depuis soixante siècles, dans leur habitude de ne jamais ressusciter! ils verraient des choses trop tristes, qui leur feraient regretter la tombe. En voilà un, cet infortuné Murphy, dont le sang est encore frais sur les herbes d'alentour, et tel est le *De profundis* que ses amis entonnent à sa mémoire! il est vrai qu'en Europe les convenances sont mieux observées, c'est un bénéfice de notre civilisation. Chez nous, un oncle qui meurt en laissant une fortune à des neveux ruinés et inconnus, est pleuré au moins pendant trois jours avec une touchante sincérité. Quand l'héritage tombe sur des collatéraux, c'est une désolation dans l'étude du notaire. Le mort serait attendri s'il assistait à l'ouverture de son testament.

Christmas jouait le rôle d'un convive qui a noyé sa raison dans les vins de France; ses yeux paraissaient obscurcis par les vapeurs de l'ivresse, et ses mains tremblaient en portant la coupe à ses lèvres. Plus clairvoyant que jamais, il interceptait au passage les regards furtifs d'Amina, et ses regards avaient une signification alarmante, ils étaient pleins de souvenirs et de promesses. L'œil infaillible de la jalousie ne s'égarait pas dans l'interprétation.

Le nabab avait une de ces constitutions lymphatiques et anglaises qui peuvent abuser des libations, et perpétuer les séances de table; trois convives restèrent auprès de lui, pour lui tenir tête, après la sortie des autres : Christmas ne commit pas la faute de suivre les déserteurs du champagne et du porto, il se rapprocha du nabab, pour épuiser avec lui un nouveau répertoire de toasts extravagants. Il se donnait ainsi le prétexte de se lever, de tourner sa tête en tous les sens, et son regard plongeait à travers la fenêtre, sur le jardin, où les convives déserteurs se promenaient à l'ombre. Son espionnage ne donna pas tout de suite un résultat attendu, mais les toasts furent si nombreux qu'à la fin, Christmas découvrit un serrement de main, et deux regards croisés qui avaient une éloquence muette. C'était, à n'en plus douter, la furtive pantomime de deux amants, qui redoutent les regards des voisins, et se donnent un

rendez-vous en échangeant rapidement quatre mots.

Un éclat de rire général et fort scandaleux dans la circonstance, attira le nabab et les quatre buveurs obstinés, sous les arbres du jardin ; ils voulaient connaître le motif de cette gaieté hors de saison. Or, voici ce qui venait de se passer pour compléter la fête du deuil. Le chef d'orchestre du bal, à la tête d'une escouade de musiciens anglais, et de Saradas-Carens indous, était venu gravement demander à la veuve Amina, l'heure précise à laquelle le bal recommencerait. On doit dire à l'honneur de la jeune veuve qu'elle écouta seule, avec un visage sérieux, cette demande grotesque, et qu'elle prit part ensuite à l'hilarité générale, par cet effet de contagion qu'un rire fou exerce toujours sur les gens nerveux.

Le cerveau humain n'est pas assez fort pour subir tant d'incidents qui ont l'incohérence des visions d'un rêve fiévreux. Que d'émotions accumulées en si peu de temps ! Une nuit d'insomnie ; un bal interrompu par la terreur ; une fête où les monstres s'invitent pour boire du sang; une chasse brûlante; une course dans une atmosphère de feu; des luttes formidables engagées dans les ténèbres des jungles; les jeux de tigres et d'éléphant ; un fracas de carabines dans le silence du désert ; un joyeux festin qui continue les noces de la mort ; une orgie folle à la première heure du deuil et d'orageux amours traversant ces fêtes, ces danses,

ces terreurs, ces folies, ce sang, ces tumultes, ce deuil ; toutes les émotions d'une vie entre deux soleils ! aussi, vers la fin de ce jour, la jeune veuve ne vivait plus de la vie réelle ; la raison ne dirigeait plus sa pensée ; elle avait dans les veines cette fièvre de la santé vigoureuse, qui excite au lieu d'abattre, et n'ayant plus le vulgaire souci de la prudence, elle prit effrontément le bras d'Alvedo, avec la familiarité d'une maîtresse, au grand scandale de tous les invités. Au même instant, la nuit tomba sans crépuscule ; le soleil disparut en laissant des ténèbres brusquement épaissies, comme une lampe qui s'éteint tout à coup au milieu d'une salle qu'elle éclairait.

Quoique le phénomène soit assez vulgaire dans les zones voisines de l'équateur, il cause toujours une certaine émotion, surtout quand la voûte épaisse des arbres intercepte le vif éclat des constellations, qui, dans les nuits indiennes, semblent s'associer pour remplacer le soleil. Parmi ces groupes nombreux d'invités et d'amis dont la gaieté folle s'éteignit brusquement avec le jour, deux créoles ne daignèrent pas honorer d'une émotion cette chute de ténèbres. L'amour est un égoïste phénoménal qui se soucie fort peu des phénomènes de la nature. Pour lui, l'univers est un absent ; sa mappe-monde est le sein de la femme aimée. Au delà d'une frange de robe, et d'une boucle de cheveux, il y a le néant.

Christmas qui n'avait pas perdu dans les ténèbres l'exacte perception des distances, fit trois bonds parfaitement mesurés, et tomba, comme un fantôme invisible, à côté d'Amina, au moment où une voix douce, comprimée par deux lèvres de feu, murmurait ces paroles :

— A minuit, à la petite porte de l'habitation.

IV

VEILLÉE DANS LA RIZIÈRE.

Les invités ont fait leurs adieux au nabab, et ils ont regagné leurs habitations voisines. Les grandes constellations, et la lumineuse *croix du Sud*, leur ont servi de flambeaux.

Les hommes ont gardé leurs armes, en prévision des dangers de la nuit.

Alvedo et Christmas se sont séparés, comme deux bons amis, en se prodiguant les *Shake-hands*, les serrements de mains à l'anglaise ; témoignage d'affection qui ne ment jamais.

Amina veille dans cette chambre nuptiale que le luxe indien n'a décorée que pour le veuvage. La lampe d'Héro rayonne derrière les vitres; c'est le phare conducteur de l'amour.

Les heures sont plus lentes que de coutume; les aiguilles s'immobilisent sur le cadran de la pendule; onze heures sonnent enfin; il faut encore un siècle pour arriver à minuit.

La jeune veuve cause devant ses miroirs, les interroge sur sa beauté, et trouvant les réponses favorables, elle les remercie en souriant.

Jamais plus belle fleur ne s'est épanouie au soleil de l'Inde; elle est encore plus ravissante que la veille; l'amour a donné à la jeune fille cette vie qui anime la femme. Ses grands yeux rayonnent même dans l'ombre; ils éclairent la nuit comme les diamants noirs de Golconde. Un incarnat savoureux colore ses joues et ses épaules nues; un léger *sari* de crêpe, seul voile d'une pudeur oubliée, rend justice à tous ses charmes, et doit faire trembler la main qui l'effleurera.

Maîtres et serviteurs sont profondément endormis, dans l'habitation, et après une journée si accablante, l'ouragan des tropiques ne les réveillerait pas.

Amina se pose une dernière fois devant son miroir, met une fleur de stanhopea d'ivoire dans ses cheveux d'ébène, chausse ses pieds nus, avec de pe-

tits souliers de paille de Manille, et descend l'escalier qui conduit à la porte de l'habitation.

Minuit vient de sonner.

Elle traversa une petite cour intérieure, et elle s'arrêta tout à coup, en frissonnant. Une plainte sourde, et très-distincte avait frappé son oreille ; c'était comme un soupir lugubre sorti des profondeurs d'un souterrain. Elle crut d'abord que son oreille était dupe d'une illusion ; chose assez commune dans les nuits indiennes, et sous cette zone ardente, où l'exubérance de la vie donne une voix et une âme à toutes les parcelles de la création ; mais, en écoutant mieux, elle entendit la même gamme sinistre qui ressemblait cette fois à une lamentation modulée dans une tombe. Tout le corps de la jeune veuve se couvrit d'une sueur froide, et ses cheveux frissonnèrent à leurs racines ; une idée superstitieuse traversa son cerveau ; le cri de la terreur fut réprimé ; elle avait cru voir dans les arbres, le spectre sanglant de son mari.

Dans cette crise d'épouvante, elle avait laissé tomber la clef de la petite porte ; une pensée d'amour la fit révolter contre elle-même ; un instant de calme lui rendit la réflexion, et ramassant la clef d'une main ferme, elle oublia tout et ouvrit la porte de l'Éden.

La porte ouverte n'encadra qu'un massif noir. L'amant attendu ne se montra pas.

Amina recula devant ce vide et attendit.

Dix minutes, qui avaient la valeur d'une heure, s'écoulèrent. Personne ne parut.

La jeune femme passa de la terreur à l'héroïsme. Tous les énergiques amours mettent ces brusques transitions dans le cœur des femmes.

Elle franchit d'un bond le seuil de la porte, et vit le désert plus désert que jamais.

Une campagne embrasée par les feux du jour, et qui semblait, par des murmures confus, exhaler sa respiration sous la fraîche brise de la nuit : çà et là, des massifs sombres se détachant comme des îles noires au milieu d'éclaircies lumineuses, semées par les étoiles : un lugubre horizon, frontière du domaine de l'homme ; et pas un bruit dans l'air, un frôlement dans les gazons, un écho imperceptible qui annonce la présence d'un être vivant.

Elle se révolta contre tous les conseils de la prudence, et se lança dans les horreurs de la solitude; les moindres recoins du voisinage furent explorés, aux hasards d'une course folle; elle longea le mur de clôture et traversa la place qui gardait encore les vestiges de l'escalade du monstre; partout le silence morne, le désert nu, la nuit lugubre. Quelle conjecture pouvait former la jeune femme? Un amour si récent, une passion si vive, ne laissait soupçonner ni l'oubli qui suit les longues intrigues, ni l'abandon qui suit la satiété.

Je devancerai l'heure, avait-il dit, avec une voix émue par l'impatience du désir.

Et l'heure était toute écoulée, une autre commençait en héritant d'une énigme inexplicable qui menaçait de se prolonger toute la nuit.

Haletante, échevelée, hors d'haleine, brisée par l'insomnie de deux nuits, les émotions d'une journée d'épouvante et d'amour, la fièvre de cette course aux étoiles, elle reprit le même chemin, en longeant le mur, et, comme elle s'approchait de la porte, elle tressaillit, en entendant une troisième fois cette plainte lugubre qui l'avait terrifiée dans la cour de l'habitation.

Mais, cette fois, tout fut expliqué.

Hill, l'éléphant favori d'Amina savait probablement quelque chose des mystères de cette nuit. Sa vigilance ne pouvait pas être trompée comme dans la nuit précédente. Il y avait une faute de gardien à réparer. A l'heure du rendez-vous, il avait entendu le bruit des pas de sa jeune maîtresse, et deux plaintes sorties de sa poitrine caverneuse étaient un avertissement donné à l'étourdie Amina, qui s'aventurait dans de nouveaux périls.

Cette gamme de détresse que l'éléphant avait modulée pour la circonstance n'avait pas été comprise par la jeune femme, et son noble gardien, en entendant courir sa maîtresse hors de l'enceinte, renversa d'un coup de trompe la cloison de son étable et se

posa comme une sentinelle, devant la petite porte qu'il ne pouvait franchir. Il protégeait du moins la retraite d'Amina, en cas de poursuite, car il avait flairé un ennemi au dehors.

Amina était dans cet état de désespoir où le péril donne plus de joie que de crainte; elle ne s'effraya point en voyant la forme colossale qui lui barrait la porte de l'habitation, mais Hill allongea doucement sa trompe, et saisit un pli de robe, avec une délicatesse de contact que la main la plus légère ne saurait avoir; c'était dire à sa maîtresse d'entrer.

La jeune femme reconnut bientôt son favori et franchit le seuil; au même instant, la trompe ferma la porte avec une extrême précaution.

La pensée fonctionna dans le cerveau de la belle veuve; elle connaissait l'intelligence surhumaine de son favori, et, se frappant le front, elle dit avec l'accent du désespoir :

— Il est venu et on l'a assassiné!

La plainte lugubre retentit dans les cavités du colosse; on aurait dit que cette parole avait été comprise, et que la réponse de l'éléphant formulait à sa manière une approbation.

Amina saisit ses cheveux avec des mains crispées, et remonta, comme une folle, l'escalier de son appartement.

Bien avant l'heure, ainsi qu'il l'avait promis, José

Alvédo, armé de sa carabine, longeait le mur de clôture, dans la direction de la petite porte; un homme sortit d'un massif de verdure, et lui barra le chemin.

C'était Christmas.

— Que veux-tu? lui dit Alvedo sur ce ton de nonchalance qui, chez les créoles, est comme l'*andante* d'une explosion.

— Rien; ta vie, répondit Christmas.

— Pas de bruit ici, reprit Alvedo; ne troublons le sommeil de personne. Les sauvages eux-mêmes sont hospitaliers.

— Soit, dit Christmas, mettons-nous à l'écart.

Et tous deux, la carabine en bandoulière, ils s'avancèrent dans les épis de la rizière voisine, jusqu'à un mille de l'habitation.

Christmas s'arrêta le premier et dit :

— Hier matin, j'ai cédé à une coupable inspiration, je l'avoue; oui, la balle qui a troué le palanquin du crime, sortait de ma carabine. J'ai oublié un instant que ma mère était Espagnole et chrétienne. Cette faute, je viens de la réparer; tu ne m'attendais pas sur le chemin de ton paradis; j'étais en embuscade, je pouvais te poignarder sans bruit, avec ce crid malais, je ne l'ai point fait. Les créoles n'assassinent pas, ils se battent en braves; ainsi nous nous battrons, n'est-ce pas?

— Et quand? demanda José Alvedo.

— Oh! je te devine, reprit Christmas, nous nous battrons cette nuit, je ne te quitte pas.

— Et sans témoin? dit Alvedo.

— Non, voici le mien; là, sur ma tête, la croix du Sud, et voici le tien.

Christmas fit un sourire infernal, et montra du doigt à l'horizon une lumière qui scintillait derrière une vitre, le phare d'Héro.

— Je ne refuserai jamais un duel, dit Alvedo, un duel raisonnable ou fou; mais, si je suis tué, je serai toujours désireux de connaître, de mon vivant, le motif de ma mort, car on ne pourrait satisfaire ma curiosité le lendemain.

— Eh bien, dit Christmas, je vais t'apprendre ce que tu sais... Nous aimons la même femme, et nous jouons le même jeu; mais tu as triché, toi; tu as bizeauté l'amour; tu as gagné la partie déloyalement, et j'ai le droit de brûler la cervelle à celui qui m'escamote le talon au *piquet*. Entends-tu?

— J'entends, mais je ne comprends pas.

— Je vais être plus clair, reprit Christmas; tu as gagné l'enjeu, c'est-à-dire l'amour de la veuve, par un mensonge effronté, une fanfaronnade de poltron; tu as déchiré ta main gauche avec tes dents pour faire croire à un coup de griffe, j'étais là, dans le jardin, à deux pas de toi, et j'ai tout vu. Pour ton action in-

fâme, il n y a qu'un juge, un tribunal, un exécuteur, c'est moi ; Dieu sera juste ; et il ne sera pas dit que sa plus belle créature soit devenue la proie d'un lâche imposteur, et d'un filou de volupté.

— Oh ! finissons ! s'écria José Alvedo, d'une voix stridente ; en voilà encore un de ces mendiants d'amour, de ces mandrilles à face humaine, de ces épouvantails de femmes, de ces jaloux impuissants qui sont condamnés à ronger leurs griffes, parce qu'ils sont repoussés par toutes les mains! allons, écarte toi : choisis ta distance ; règle le combat ; j'accepte tout ; mais hâte-toi ; on m'attend.

— Ah ! on t'attend! dit Christmas, dans un éclat de rire ; crois-tu que, maître de ta vie comme je l'étais, dans mon embuscade, je vais maintenant arranger l'affaire à ta convenance ! oh ! non, bel amoureux ! je torture deux âmes, en ce moment, et la volupté de bourreau n'est pas à dédaigner, à défaut d'autre. Chaque minute est une pointe d'acier que j'enfonce dans deux cœurs, au milieu de cette nuit promise aux délices. Oh ! je sais raffiner la vengeance. Le mandrille ne peut mentir à sa race. Tu as découvert mon secret de famille... je te tiens sous mes griffes ; je te fais griller sur des charbons ardents, moins doux que l'édredon d'un palanquin.

La résignation du stoïcisme pouvait seule venir en aide à José Alvedo, dans cette crise intolérable.

Il s'assit nonchalamment sur les massifs d'épis, en disant, avec un calme bien joué :

— Quand tu auras fini, nous commencerons.

— Pas encore, reprit Christmas ; oui, assieds-toi à ton aise ; je vais te retourner sur le gril... tiens... regarde... là-bas... il y a une vitre qui brille comme un étoile tombée du ciel... à chaque instant, cette étoile est éclipsée ; on ne la voit plus... puis, tu la revois encore... une femme passe entre la lampe et la fenêtre, et regarde dans la campagne ; pauvre femme ! elle est dévorée par toutes les fièvres de l'amour ! c'est sa première nuit de la lune de miel du crime... elle s'est follement prostituée pour subir tous les remords que donnent l'oubli et l'abandon. Tu l'as flétrie pour courir à d'autres amours. Son amour se change en exécration ; elle te maudit.

Christmas traduisait ainsi dans sa langue féroce, et avec une exactitude distincte, toutes les pensées qui torturaient Alvedo, dans le moment.

Après un assez long silence, il ajouta :

— Maintenant, j'ai tout dit, et nous pouvons attendre.

— Quoi? demanda négligemment Alvedo.

— Tu verras, reprit Christmas.

Et, avec la lame de son crid malais, il coupait les épis de la rizière, comme un moissonneur nocturne.

Alvedo, toujours menacé par le poignard, et croyant

sa mort très-prochaine, murmurait une prière d'agonisant, en regardant la croix du Sud, toujours immobile au pôle céleste, et première boussole des navigateurs indiens.

La nuit resplendissait de cette majesté formidable dont elle couvre les régions de l'équateur, mais une brise du sud faisait frissonner les épis sur leurs tiges, et annoncait l'orage, depuis le coucher du soleil. Un nuage épais se leva sur l'horizon, s'étendit avec lenteur, en éclipsant les constellations, et bientôt une coupole sombre remplaça les étoiles, et couvrit la campagne de ténèbres massives. Toutes les voix des êtres invisibles qui forment le vaporeux concert des nuits indiennes se tûrent; c'était le morne silence précurseur de l'ouragan.

Deux hommes pouvaient dire à la tempête ces paroles du poëme de Soudraka: *Tu peux rugir, la voix de la passion est plus forte que la tienne. Ouragan de la nature, tu es le silence auprès de l'ouragan du cœur!*

Les deux rivaux assis, côte à côte, se voyaient à peine, au milieu de cette obscurité.

Christmas tira son chronomètre, et le fit sonner.

— Il est cinq heures cinquante minutes, dit-il; ainsi, dans dix minutes, le soleil se lèvera brusquement, et nous donnera le jour, sans une seconde de crépuscule.

— Je sais cela, dit Alvedo.

— Voici ce que tu ne sais pas, reprit l'autre, écoute... je t'ai insulté jusque dans la moelle de tes os. Tu es créole, ainsi je ne crains pas que tu m'échappes ; tu dois avoir soif de mon sang, comme j'ai soif du tien.

— C'est vrai, dit Alvedo.

— Lève-toi, reprit Christmas ; fais cinquante pas en avant sur la rizière ; arme les deux coups de ta carabine, et tiens-toi prêt, le doigt à la détente. C'est le soleil qui donnera le signal.

— Accepté ; dit Alvedo.

Et il compta cinquante pas. A cette distance, les deux ennemis étaient aussi invisibles que s'ils eussent été séparés par une muraille d'airain.

Un éclair traversa subitement l'espace, c'était le jour.

Les yeux d'Alvedo étaient fixés sur l'horizon, où brillait le phare de l'amour. Les yeux de son rival ne s'étaient pas égarés dans leur direction.

Un seul coup de carabine retentit dans la solitude. Alvedo tomba dans les épis.

Christmas s'avança, regarda froidement son ennemi étendu, et ne proféra qu'une seule parole :

— Mort !

Et il leva les yeux pour voir des oiseaux de proie qui tournoyaient dans l'air, en poussant des cris rauques, la chanson de leurs hideux festins.

Puis, ramassant la carabine d'Alvedo, il fit un long détour dans la plaine pour rentrer dans son habitation.

V

LE DOCTEUR IMPROVISÉ

Le lendemain, à l'heure du *lunch*, l'habitation du nabab recevait de nombreuses visites ; c'est ce qu'on appelle, en langue du monde, les bonnes relations de voisinage, et presque toujours, dans ces échanges de politesses, la curiosité a beaucoup plus de part que l'affection.

Une tristesse morne avait remplacé dans le salon, la scandaleuse gaieté de la veille. Le nabab paraissait fort abattu, et personne n'avait osé hasarder le plus léger sourire devant cette affliction paternelle.

On parlait peu, et les plus convenables de tous les visiteurs gardaient un silence obstiné.

A chaque nouvel arrivant, le nabab était obligé de donner les mêmes réponses.

— Nous venons nous informer de la santé de madame Murphy!

— Elle a passé une mauvaise nuit, redisait le père, et, ce matin, elle a eu un accès de délire.

— Pauvre femme! alors, nous n'aurons pas le plaisir de la voir.

— Oh! non. Le docteur a conseillé le repos absolu; elle dort un peu, maintenant, mais d'un sommeil bien léger.

— Ah! elle aimait bien son mari!

Cette remarque était faite par une de ces femmes de moyen âge, qui interviennent toujours à leur insu, c'est la partie comique obligée dans tous les drames funèbres. Celle-ci portait des lunettes vertes sur un nez d'un aquilin exagéré.

— Oui, madame, disait le père; elle adorait son mari, et elle le prouve bien, car elle refuse tout aliment, et toute consolation,

— C'est bien naturel, disait la dame aux lunettes; je sais, hélas! ce que c'est qu'un pareil malheur. J'ai perdu mon pauvre mari, à l'âge de vingt ans, et je commence toutes mes journées par des larmes. C'est si triste, le veuvage!

— Madame est veuve depuis longtemps? disait un visiteur pour dire quelque chose.

— Depuis neuf ans, monsieur... Avez-vous connu mon mari?

— Non, madame.

— C'était un jeune homme accompli... voici son portrait en médaillon... Au retour d'une chasse, il fut atteint d'une pleurésie, et...

Les sanglots arrêtèrent la phrase.

Le nabab quitta le salon pour monter aux appartements.

Un auditeur sceptique prit la parole, et dit d'une voix contenue :

— L'opinion d'un père est toujours respectable, mais, en son absence, on peut dire que la veuve ne paraissait par fort désespérée hier.

— Oh ! monsieur, dit la dame éplorée; je sais ce que c'est que le veuvage. C'est comme une blessure. On souffre peu le lendemain, mais ensuite, lorsque la réflexion envenime la douleur, le désespoir concentré éclate, et la plaie devient incurable. Croiriez-vous que je n'ai pas versé une larme pendant mes trois premiers jours de veuvage ?

— Vraiment ! dit le sceptique.

— Oui, monsieur ; à telles enseignes que mon beau-père disait :

« — Virginie a un cœur de marbre... »

— Je ne comprenais pas toute l'étendue de mon malheur. La réflexion vint le quatrième jour. Oh ! alors ! quel souvenir ! Une crise terrible ; un transport au cerveau ; trois médecins autour de mon lit. On me

crut perdue. C'est ma mère qui me sauva. Oh ! si la pauvre Amina avait encore sa mère !

Le nabab descendit fort triste, et l'entretien fut suspendu.

— Y a-t-il du mieux ? demanda la dame veuve.

Le nabab secoua la tête, pour toute réponse.

Au même instant deux nouveaux visiteurs entrèrent ; Christmas, suivi d'un inconnu.

Christmas était mis avec une rare élégance, et son visage basané avait une expression de mélancolie qui le rendait charmant. Il s'approcha du nabab, lui serra la main, et lui dit :

— Je vous présente M. Alphonse Zolarès, un ami de Joseph Alvedo, notre ami ; il vient s'acquitter d'une commission auprès de vous.

Ce Zolarès était un personnage d'emprunt, qui jouait un rôle payé, mais mal appris, à cause de l'urgence.

— Je suis chargé d'une commission auprès de vous, dit-il au nabab. Je vous apporte les excuses de mon compatriote José Alvedo, qui a été appelé à Samarang, pour affaire d'héritage. Le brick *le Bengali* était ce matin en partance pour cette destination, et il a pris passage à bord.

Le nabab s'inclina, et fit un léger mouvement d'épaules, pantomime qui pouvait signifier : « Cela m'est bien égal. »

Les deux nouveaux venus s'assirent, en prenant la pose désolée qui convenait à la situation.

— Avez-vous trouvé du mieux? demanda la dame aux lunettes vertes, en s'adressant au nabab.

— Toujours le délire, une fièvre ardente, une extrême agitation.

— Cela dépend aussi beaucoup du temps que nous avons, reprit la dame; une température de feu, un orage sans pluie, le thermomètre marque quarante-cinq degrés. Il y a de quoi rendre malade ceux qui se portent bien.

— Madame est dans le vrai, remarqua Christmas.

Flattée de cette approbation, donnée par un jeune homme charmant, la dame remercia par un sourire, et ajouta :

— J'ai subi la même influence, il y a trois ans, à Batavia. C'était le lendemain d'un dîner de cérémonie chez mon consul. J'avais la tête en feu, et une obstruction qui m'étouffait...

— Et vous fûtes guérie avec une infusion d'*yapana*, interrompit Christmas.

— Justement! reprit la dame en regardant fixement son interlocuteur, et comment avez-vous deviné cela?

— Oh! dit Christmas, avec un naturel parfait; oh! c'est bien simple; c'est moi qui eus l'honneur de donner mes soins à madame, et j'ai la douleur de voir que je ne suis pas reconnu.

— Ah ! monsieur le docteur, veuillez bien m'excuser, dit la veuve avec des minauderies provoçantes ; ma vue s'est bien affaiblie, depuis mon veuvage... les larmes brûlent les yeux, quand on en verse trop... Permettez-moi de vous serrer la main... Et vous êtes ici le médecin de la maison ?

— Je n'ai pas cet honneur, madame; mais, si j'étais appelé à donner mon avis dans une consultation, je serais enchanté de cette marque de confiance. J'appartiens à la plus savante faculté de l'univers, à la faculté de Paris.

Le nabab se leva, et prenant les mains de Christmas, il lui dit :

— C'est Dieu qui vous envoie ! nous sommes ici dans le voisinage de Sourabaïa, tout à fait dépourvus de bons médecins. Les pauvres malades sont livrés à des charlatans européens, ou à de faux Chinois d'Hoglane... Connaissez-vous le docteur Phythian, monsieur Christmas ?

— Le docteur Phythian ! dit Christmas en regardant le plafond... oh !... c'est le vôtre ?

— Oui.

— Dieu me garde de dire du mal du prochain, reprit Christmas ; mais...

— Mais... fit le nabab... achevez...

— Mais... reprit Christmas... enfin...

Et, se tournant vers son ami, il ajouta en souriant :

— Le docteur Phythian... hein?

L'ami Zolarès eut l'air de réprimer un éclat de rire, à ce nom.

— Ah! sir Julius, dit la dame au nabab, donnez toute votre confiance au docteur Christmas.

— Madame, dit le faux docteur improvisé, la confiance ne s'impose pas.

— Eh bien, dit le nabab, ce docteur Phythian ne m'a jamais plu. Il a un air stupide.

— Oh! s'il se contentait d'en avoir l'air! remarqua Christmas.

Insensiblement le salon se faisait désert; les visiteurs ne trouvaient pas la séance récréative, et ils se retiraient, les uns après les autres, en saluant de loin le maître de l'habitation.

Christmas se leva, et offrant le bras à la vieille veuve:

— Madame, dit-il, nous allons prendre congé aussi de sir Julius, veuillez bien accepter mon bras.

— Comment! dit le nabab, vous me quittez ainsi, docteur! et vous me refusez de donner un coup d'œil à ma pauvre fille!

— C'est que la chose est fort délicate, dit Christmas avec un admirable sang-froid; docteur ou non, il a...

— Il n'a rien, interrompit le nabab... je le payerai largement, et tout sera dit; il ne mettra plus les pieds dans la maison.

Christmas paraissait toujours hésitant, et regardait la porte de sortie.

— C'est que, dit-il, ce Phythian est une tête chaude qui pourrait me chercher querelle; s'il savait que je le supplante, et Dieu m'est témoin que...

— Il ne saura rien, interrompit le nabab.

— C'est que, reprit Christmas, nous sommes dans un pays, où la protection est à peu près nulle ; celui qui se croit lésé se fait justice lui-même, et mon naturel pacifique...

— Ne craignez rien, interrompit encore le nabab ; je n'ai jamais compromis personne dans la colonie. Fiez-vous à moi.

— Allons ! dit Christmas, en affectant de faire un effort sur lui-même ; allons, sir Julius ; accompagnez-moi, car je ne veux pas être seul, pendant ma visite.

— La femme de chambre est auprès de ma pauvre fille, dit le nabab ; mais je suis toujours bien aise de vous accompagner.

— Attends-moi ici, Zolarès, dit Christmas, et fais société à madame.

— Il est charmant ! dit la vieille veuve à Zolarès.

— Et quel talent ! madame ! quel praticien !

— Oh ! j'en sais quelque chose, monsieur... quoique je n'aie qu'une idée confuse de lui... j'avais le cerveau intéressé... Mais lui s'est souvenu parfaitement de moi.

— Il y a de ces figures qui font impression, et qu'on n'oublie jamais, dit Zolarès en soulignant chaque mot.

La vieille veuve s'inclina modestement et devint rêveuse.

Zolarès, que ce tête-à-tête n'amusait pas, ouvrit un journal, et s'absorba dans la lecture.

Quoique bien aguerri dans toutes ses entreprises, Christmas éprouva une émotion extraordinaire, en ouvrant la porte de la chambre d'Amina. Son cœur battait avec violence; ses pieds chancelaient; un frisson de joie courait dans ses veines; une flamme corrosive desséchait son gosier. Il était dévoré de cette fièvre sans nom que donne la volupté dans le crime.

Il s'avança sur la pointe des pieds jusqu'à la tête du lit, et prit l'attitude d'un observateur expérimenté.

Amina était dans tout le désordre du délire; ses cheveux se déroulaient en boucles démesurées, en couvrant la largeur du lit; ses beaux bras d'ivoire s'agitaient, en mouvements convulsifs, comme dans une lutte, avec un ennemi entrevu dans quelque vision sinistre; son sein nu se gonflait sous l'effort d'une respiration étouffée. La pauvre Amina, ainsi placée dans le cadre de l'alcove, était comme l'original vivant d'un de ces pieux tableaux où les jeunes et saintes martyres font oublier leur nudité sur le lit de torture où les plaça le bourreau.

Le bon nabab appuya sa main sur l'épaule de Christmas, et lui fit un signe interrogatif.

Le faux docteur eût été embarrassé de toute manière, pour répondre avec des mots ; il répondait par le geste qui veut dire : « J'observe, attendez. »

Et il observait toujours, et ne répondait plus.

Toutefois il eût été dangereux de prolonger trop longtemps l'observation ; le médecin aurait trahi l'amoureux sous les regards d'un père, et d'une femme de chambre indienne expérimentée. Christmas fit au nabab le signe qui veut dire : « Suivez-moi, » et il passa dans la salle voisine.

Là, il prit une pose doctorale, et dit d'une voix émue et vraie dans son émotion équivoque :

—Je ne veux pas vous dissimuler l'état de votre fille ; il est grave, très-grave. Une saignée pourrait opérer du bien, mais j'ai pour principe de ne pas user de ce remède sur les tempéraments nerveux. Une application de sinapismes sur la plante des pieds me paraîtrait aussi dangereuse ; elle est irritante à l'excès, par cette température. Mon seul espoir est dans l'effet de la glace appliquée sur le coronal. Mais où trouver de la glace? J'ai longtemps réfléchi, et j'ai pensé qu'on pourrait en trouver à bord du *Malaca*, vaisseau de la compaguie, ancré dans le port. C'est une affaire d'argent ; me donnez-vous carte blanche pour le prix?

— Toute ma fortune pour sauver ma fille ! dit le

nabab ; docteur Christmas, c'est la Providence qui vous a envoyé ici.

Et il serra les mains du faux docteur, en pleurant.

— Je vais à bord du *Malaca*, dit Christmas, et, quand la nuit amènera la fraîcheur, j'apporterai l'appareil de glace, et, quand nous aurons fait notre devoir, nous verrons ce que Dieu décidera.

On descendit au salon.

— Quel homme ! disait le nabab ; quel homme ! il sauvera ma fille ; il la sauvera.

— Sir Julius, dit Zolarès au nabab ; j'ai vu faire à mon ami une cure plus merveilleuse... c'était à Canton... au faubourg franc... une jeune Hollandaise, condamnée par le docteur Lieving... un flambeau de la science... c'était une fièvre maligne, prise dans les marécages de Bocca-tigris, au mois de janvier... c'est mortel... notez que la fièvre est contagieuse...

— Oui, dit le nabab ému aux larmes...

— Mon ami... qui n'exerce qu'en amateur, depuis qu'il a fait fortune... mon ami se dévoua ; il se fit garde-malade ; il passa trois jours et trois nuits au chevet de la malade, et, à force de soins et grâce à un remède qu'il inventa, et qui se composait d'une décoction de fleurs de nénufar et de racines de tulipier jaune, il mit la malade sur pied, en dix jours.

Zolarès conta cette fable avec un aplomb merveilleux.

— Ah! cela me donne de l'espoir, dit le nabab... on voit que le docteur votre ami s'intéresse à ses malades, avec le cœur d'un frère. Il était plus ému que moi, là-haut, devant ma fille. Sa main tremblait en consultant le pouls d'Amina, et...

— Oui, interrompit Zolarès; et c'est là son seul défaut; je l'avais déjà remarqué. Un médecin doit garder le sang-froid et le calme devant son malade; l'attendrissement nuit à l'observation... C'est ce que je lui disais un jour, à Madras... il donnait des soins à un vieillard atteint du choléra... un superbe vieillard à figure de patriarche, avec une couronne de cheveux blancs, comme on nous peint Jacob... eh bien, les mains de mon ami tremblaient d'émotion, lorsqu'il voulait ramener l'électricité vitale sur l'épiderme de ce vénérable agonisant... je fus forcé de lui venir en aide, dans cette opération...

— Et vous le sauvâtes ? interrompit le nabab.

— Il le sauva, reprit Zolarès ; un malade de quatre-vingt-deux ans! est-ce beau !

— S'il n'avait pas de fortune, dit le nabab, je l'attacherais à ma maison, avec les honoraires qu'il demanderait.

— Lui! se fixer quelque part! reprit Zolarès ; c'est l'homme des voyages ; c'est un second Tavernier. Il se promène dans l'Inde, comme vous dans votre jardin. C'est le chrétien errant; mais avec cinq mille

livres de rente, en portefeuille. Ce matin, il voulait partir pour Samarang, je l'ai retenu...

— Et vous avez bien fait! interrompit le nabab; où en serions-nous aujourd'hui, mon Dieu!

Tout à coup le nabab parut frappé d'une idée de père, et un bégayement subit aurait prouvé à un observateur que la demande qui allait être faite était délicate, et renfermait une arrière-pensée facile à deviner.

— Et... dit-il... votre ami... le docteur Christmas... ce grand voyageur... Pardon, si je suis indiscret... Simple motif de curiosité... croyez-bien... a-t-il jamais songé à s'établir?

— Ah! dit Zolarès, voilà ce qu'on m'a souvent demandé; j'ai toujours fait des réponses évasives, parce que...

— Je comprends, je comprends, dit le nabab.

— Vous comprenez, reprit Zolarès en cherchant ce qu'il allait dire, comme un menteur pris au dépourvu... Voici une confidence... car vous êtes digne de...

— Oh! interrompit le nabab en mettant la main sur son cœur, je suis la discrétion en personne.

— Eh bien, reprit Zolarès, mon ami redoute le mariage... je l'ai vu vingt fois sur le point de s'établir et avantageusement... tout à coup la peur du lien éternel le saisit, et il s'embarque avant que la passion

devienne plus vive. Savez-vous ce qu'il craint?... devinez... il craint de ne pas rendre une femme heureuse; il est sur ce point d'une délicatesse absurde, j'oserai dire... et il me dit quelquefois: « Je veux passer toute ma vie en voyage, pour ne jamais avoir le temps de me marier. »

Le nabab devint pensif.

Zolarès, à bout d'invention, se mit à examiner comme un connaisseur les curiosités qui décoraient le salon, et il prit de là prétexte pour amener l'entretien sur la supériorité des porcelaines du Japon sur celles de Chine. Le nabab était distrait en répondant; il était resté dans l'idée du mariage, et s'y complaisait volontiers. Valétudinaire avant l'âge, comme tous les Crésus de l'Inde, il songeait d'abord à son intérêt personnel, en attachant à sa personne un docteur si habile, qui pouvait devenir son gendre. Quel beau rêve pour un précoce vieillard!

A six heures, la nuit tomba, et le nabab témoignait déjà la plus vive impatience, et prêtait l'oreille à tous les bruits du dehors, pour entendre venir Christmas.

— Mon Dieu! disait-il en se promenant avec agitation, que deviendrons-nous s'il ne trouvait rien à bord de ce navire anglais!

Enfin un galop de cheval se fit entendre, et un domestique courut ouvrir la grille du jardin. C'était Christmas, suivi d'un nègre qui portait un ballot.

— Ce n'a pas été sans peine, dit-il en entrant : il a fallu donner une gratification à tout l'équipage du *Malaca;* mais j'ai obtenu ce que je voulais. Mon appareil est en bon état. J'ai prodigué la paille et le sel autour de la glace. Il y aura très-peu de coulage Hâtons-nous cependant.

— Ce cher docteur, cet excellent ami ! dit le nabab, transporté de reconnaissance... A combien se monte la gratification ?

— Oh ! nous parlerons de cela dans un autre moment... Montez avec moi, sir Julius.

— Mais vous êtes tout en nage, docteur, dit le nabab ; je vais vous faire servir des rafraîchissements...

— Non, interrompit Christmas ; j'étais à jeun, et j'ai dîné pendant qu'on emballait la glace... Mais, vous Zolarès... je crois que vous êtes à jeun aussi ; quel égoïste je suis !

— Comment ! dit le nabab, vous n'agissez pas sans façon ici, vous êtes chez vous.

— Est-ce qu'on songe à ces misères, dit Zolarès, dans de pareils moments !

Un domestique vint annoncer que le dîner du nabab était servi.

— Allons, monsieur Zolarès, dit sir Julius, il faut être fort pour soigner les malades.

— S'il faut dire la vérité, dit Zolarès avec effort ;

je tombe d'inanition... Montez, sir Julius, je vous attends.

— Docteur, dit le nabab, vous suis-je bien nécessaire là-haut ?

— Oui... c'est-à-dire... que je puis très-bien faire tout seul mon application de glace... et...

— A propos, reprit le nabab, et cette pauvre Flora, la femme de chambre, qui n'a rien pris depuis ce matin ! Nous perdons tous la tête... Docteur, dites à Flora de descendre.

Christmas était sur la première marche de l'escalier, un bougeoir à la main.

On entendit un *oui* sourd que la bouche laissait échapper avec peine.

En ce moment, Christmas était dévoré de toutes les émotions qui peuvent briser le cœur d'un homme, ou le faire éclater dans la poitrine, parce qu'il est trop frêle, ou trop étroit pour contenir la somme de joie qui l'inonde. Dans ces régions de feu, l'amour a des ardeurs et des convoitises inexorables, peu soupçonnées, mêmes par les Lovelaces du Nord ; la lave est moins corrosive que la pensée qui accompagne le jeune créole jusqu'à la pudique alcôve, où il va tout conquérir, soit par le crime, soit par l'amour.

Flora, la femme de chambre, comprit à peine l'ordre que Christmas lui apportait du salon. Elle hésita même un instant avant de descendre, car elle

était épouvantée des yeux infernaux qui la regardaient, et des lèvres frissonnantes qui bégayaient l'ordre du nabab.

Chez nous, en Europe, dans nos villes civilisées, dans nos maisons populeuses, où la protection de la loi est si forte, où le criminel court tant de périls avant le crime, nous voyons chaque jour de monstrueux forfaits s'accomplir et plus nombreux encore sont ceux que nous ne soupçonnons pas. Les nébuleuses du crime échappent à l'observatoire de Thémis. Quelle audace ne doit pas avoir la passion dans ces pays lointains, où le désert commence à la porte des villes; où la sécurité n'existe nulle part; où le climat semble l'inspirateur et le complice du crime; où le libertinage raffiné est le seul amusement de la richesse oisive; où l'Amour abdique si souvent son origine charmante, et se nomme Héliogabale ou Ixion!

La jeune veuve Amina était toujours dans les convulsions du délire; ses yeux, démesurément ouverts, restaient fixes, comme ceux des aveugles; ils ne voyaient rien; mais ce qu'elle apercevait avec les yeux du rêve était traduit en phrases saccadées, et gutturales, comme les confidences d'une vision fiévreuse. Un nom adoré revenait parfois sur ses lèvres, et alors un sourire divin traversant ce beau visage comme un rayon de soleil, mettait un ange à la place de la femme, et le

respect protégeait un instant la colombe contre les griffes du vautour.

Un bruit de voix monta des salles basses. Christmas courut vers la porte de la chambre, et en passant devant un large miroir, il recula saisi d'épouvante : il ne s'était pas reconnu.

Cette erreur ne dura qu'une seconde, mais elle lui rendit la réflexion. Un bruit de pas se faisait entendre dans l'escalier. Christmas ouvrit le ballot, éparpilla de petits blocs de glace à la tête du lit, et jusque sur l'oreiller ; et lorsque le nabab et Flora entrèrent, il appliquait un mouchoir humide sur le front d'Amina.

— Quel noble dévouement! dit le bon père à l'oreille de Flora.

Flora semblait ne pas partager cet enthousiasme ; elle réfléchissait.

Les jeunes filles de service ont vu, dans l'Inde, tant de choses extravagantes dont elles n'ont pas parlé, qu'elles sont plus clairvoyantes que les hommes, en certaines occasions.

Christmas continuait son office de médecin de l'air d'un homme qui croit être seul, et travaille en conscience, par amour pour son art et par dévouement à l'humanité souffrante. Au grincement de la natte sous les pieds du nabab qui s'avançait, le faux docteur se retourna vivement, en écartant ses cheveux trempés de sueur. Il ne montra pas une figure humaine à

sir Julius, mais cette altération dans les lignes du visage était naturellement attribuée aux soins assidus prodigués avec tant d'ardeur, sous une température de feu.

Le nabab, de plus en plus ému, serra la main de Christmas, et l'interrogea par signes.

— Ça va mieux, dit le faux docteur à voix basse...

Sir Julius joignit les mains et leva les yeux vers le plafond.

Amina, au même instant, laissa tomber la tête sur l'oreiller, et parut s'endormir d'un sommeil tranquille.

Christmas mit un doigt sur les lèvres, pour recommander un silence absolu, et se fit suivre par le nabab et Flora dans la pièce voisine.

— Elle est sauvée, dit-il, si elle peut dormir jusqu'au jour. La vigueur de la jeunesse opérera infailliblement une réaction. Vous devez tous être exténués de fatigue, après tant de crises; allez prendre un peu de repos. Moi, je suis fort, et je puis veiller. Donnez une chambre à mon ami Zolarès; il doit être accablé, lui aussi, ce pauvre garçon.

— Mais je puis très-bien veiller aussi, dit Flora sur un ton alarmant.

— Soit, dit Christmas sans hésiter, nous veillerons tous les deux.

Et quand il se trouva seul avec Flora, et qu'un bruit de serrures, dans l'escalier sonore, annonça que toutes

les chambres étaient closes, il mit dix piastres cordonnées dans la main de la camériste, et lui dit :

— C'est un à-compte, cela ; tu auras une fortune demain. Retire-toi.

La vertu balança un moment : elle allait rendre, elle garda.

Un silence de tombe régna bientôt dans l'habitation. Le sommeil était devenu un besoin inexorable pour les maîtres et les serviteurs.

Après une heure de calme, Amina était retombée dans les accès du délire, et ses paroles annonçaient le retour des mêmes visions, avec des intermittences de joie et de larmes.

Un peu avant le jour, un calme profond succéda aux convulsions fiévreuses ; une teinte douce colora son visage, et la respiration devint régulière.

Le nabab, levé avec le soleil, courut s'informer de la nuit, et Christmas lui dit à voix basse :

— Nous sommes sauvés, je crois. Elle dort comme un enfant. Laissons-la dormir.

Et il sortit en prenant le nabab par la main.

Descendu au salon, il lui dit :

— Maintenant je vous demande un service.

— Ma vie, ma fortune, tout est à vous, dit bon le nabab.

— Je vous demande beaucoup moins... écoutez... Pour rien au monde je ne voudrais blesser l'amour-

propre du docteur Phythian; il y aurait d'ailleurs péril pour moi; je vous l'ai dit et je le sais. Je connais les mœurs sauvages de mes confrères indiens. Vous ne voudriez pas compromettre ma sécurité, n'est-ce pas ?

— Oh! mon cher ami! s'écria le nabab.

— Bien, reprit Christmas; vous laisserez donc croire au docteur Phythian que c'est lui qui a guéri votre fille. Je n'ai pas besoin, comme lui, d'un succès de cure pour vivre. Votre fille même ignorera toujours les soins que je lui ai donnés; comprenez-vous bien ?

— Puisque vous le voulez ainsi, dit le nabab avec résignation, il faut bien le vouloir. Qu'ai-je à vous refuser?

— C'est donc chose convenue, reprit Christmas; maintenant voici mon ordonnance de ce matin; elle sera la dernière, je l'espère, avec l'aide de Dieu. Vos femmes de service mettront Amina au bain quand elle se réveillera, un bain froid. A bientôt, cher nabab, donnez-moi une chambre, car je ne me soutiens plus.

— Je vais moi-même, dit le nabab, vous installer dans le meilleur de mes lits de réserve, et une chambre au nord, fraîche comme un souterrain.

Après un calme sommeil de cinq heures, Amina se réveilla comme si elle reprenait ses sens après un éva-

nouissement; elle regarda les objets extérieurs, et se recueillit comme pour entrer dans un songe qui lui donnait encore une émotion inexplicable. Flora entra dans la chambre et lui dit :

— Madame, nous allons vous mettre au bain; c'est l'ordre du docteur Phythian.

— Oui, dit-elle en fixant Flora, le bain me fera du bien... J'avais perdu connaissance, n'est-ce pas?

— Oui... non, madame... vous avez eu un long sommeil très-agité.

— Oui, oh! oui... je le sens bien...

Et elle réfléchit encore, et cherchant dans ses souvenirs confus, elle dit en tressaillant comme de peur :

— Pendant ce long sommeil... quelqu'un est-il entré dans ma chambre?

— Personne n'est entré, madame, dit Flora sur un ton résolu.

Amina mit son front sur sa main et s'absorba dans de nouvelles réflexions.

VI

L'ÉQUIVOQUE

La convalescence d'Amina ne fut pas longue. Quelques jours après ces événements, le nabab entra dans la chambre nuptiale, fit asseoir sa fille sur ses genoux, et l'embrassant avec tendresse, lui dit :

— Ma chère enfant, tu as un secret pour ton père. Ce n'est pas bien. Au lieu de te réjouir de ta guérison, après une crise qui m'a mis au désespoir, moi, ton bon père, tu es d'une tristesse affreuse. Je ne te demande pas des éclats de gaieté, après le malheur affreux qui a frappé le premier jour de ton mariage, mais je voudrais te voir une figure moins sombre, quelque chose enfin qui me fît espérer une consolation, ou un adoucissement... Eh bien, tu me laisses

parler... tu ne m'interromps pas!... je ne mérite pas ta confiance!...

Amina embrassa le nabab et lui dit :

— Il me semble, mon père, que mon malheur est encore à son lendemain. Que penseriez-vous de moi, si je reprenais, après quelques jours, ma folle gaieté de jeune fille; vous diriez que je n'ai pas de cœur.

— Chère enfant, reprit le nabab, heureuse la vie qui commence par le malheur, elle finit toujours bien; crois-en mon expérience. Tu as payé ta dette à la souffrance au début de ta jeunesse; Dieu te dois une compensation. Compte sur sa justice.

— Mon père, je suis maudite, murmura la jeune femme à l'oreille du nabab.

— Tais-toi, tais-toi, reprit le père; pauvre enfant, qu'as-tu fait pour mériter l'abandon de Dieu?... Écoute, ma fille... tout a une fin ici-bas, même l'infortune imméritée. Les larmes amollissent les douleurs et se tarissent avec elles. Un jour la consolation se lève avec un soleil nouveau.

— Jamais, jamais, dit Amina.

— Jamais est le mot de l'enfer; on ne devrait jamais le prononcer sur la terre... Laisse passer six mois de deuil... c'est bien court... et je connais un jeune homme charmant, un cœur d'or... un dévouement à toute épreuve, et dont je veux faire ton mari.

— Y songez-vous, mon père ! dit Amina; est-ce que je puis songer au mariage, avec ma robe de veuve?

— J'avais prévu cette réponse, dit le nabab; n'en as tu pas de meilleure à me donner?

Amina se pencha sur l'épaule de son père, et l'inonda d'un torrent de larmes.

Rien n'est émouvant comme des larmes qui répondent pour une bouche muette.

Le nabab prit un accent de douceur et de sévérité.

— Amina, dit-il, je t'ordonne de me répondre; ce n'est pas la mort de ton mari qui te fait pleurer ainsi, car le lendemain de sa mort tu paraissais presque consolée. Un autre motif, et très-grave, sans doute, te donne ce désespoir... Parle, confie-toi à ton père; tu seras plus calme après l'aveu... tu as commis une grande faute?... oui... et après ton mariage?... encore oui...

Le nabab laissa tomber les bras qui serraient sa fille, et regarda la chambre comme s'il eût cherché le faux docteur, car il ne pouvait soupçonner que lui.

Amina se leva pour se laisser retomber sur un fauteuil, à côté de son lit.

Le nabab crispa sa main droite dans les boucles de ses cheveux gris, en disant à voix contenue :

— Et c'est moi, moi, qui l'ai livrée à cet homme!

Un père pardonne aisément à sa fille les fautes de

l'amour, quand il voit la pauvre et faible victime dévastée par la douleur et les remords, mais il est inexorable envers la séduction qui vient de l'homme; c'est sur lui qu'il fera tomber la vengeance et le châtiment si la réparation est refusée. On a vu, dans l'Inde des vieillards courbés par l'âge se relever sous le coup d'un affront de famille, et ressaisir leur jeunesse en touchant une épée ou un poignard.

Par un hasard inouï, sans exemple dans l'éternelle histoire du hasard, le père d'Amina se trompait et ne se trompait pas. Il avait, en même temps, raison et tort. Sa résolution prise, il dit enfin :

— Ma chère fille, tout peut s'arranger encore; ne te désespère pas. Il y a de ces fautes qui sont effacées par la réparation. Tu vois que ton père est bon, eh bien, soigne-toi pour lui; il a trop souffert de ta maladie. Embrasse-moi.

— Oui, mon père, dit Amina en se relevant à demi, je vois que vous avez bien souffert. Je me soignerai pour vous... mais laissez-moi seule... j'ai besoin de repos. Il semble que ma tête ne m'appartient plus.

Le nabab, descendu au salon, trouva Christmas jouant aux échecs avec Zolarès. Ils étaient fort gais tous deux.

— Pariez-vous pour moi, sir Julius ? dit Christmas; j'ai affaire à forte partie; il m'a débuté par le *gambit* du capitaine Evans.

— Non, dit le nabab d'un ton sec... Ah! j'oubliais!... que vous dois-je pour votre dépense de l'autre jour, à bord du *Malaca?*

— Oh! rien... une misère... dit Christmas.

— Non, non... dites-moi la somme...

— Un billet de cinq livres... une petite gratification.

Le nabab ouvrit son portefeuille, et déposa un billet de *five-pounds* à côté de l'échiquier.

— Et la belle enfant, dit Christmas en poussant une *pièce*, quand descendra-t-elle de sa chambre? Le docteur Phythian l'a trouvée tout à fait bien, hier... Est-il amusant ce docteur Phythian, n'est-ce pas, sir Julius?

— Oui, très-amusant, dit le nabab.

— Il s'est mis en tête, reprit Christmas, que la belle veuve, votre fille, lui doit sa guérison... il s'en vante partout. Nous sommes parvenus à le lui persuader... *Échec au roi...*

— Comment! comment! dit Zolarès.

— Est-il aveugle! par mon *fou!* et *mat*, qui plus est.

— Monsieur Christmas, dit le nabab, avez-vous cinq minutes à me donner?

Et il se leva.

— Oui... je jouais en vous attendant... Nous lais-

sons Zolarès méditer sur le *mat*... Ah! n'égarons pas ce chiffon de cinq livres...

Il prit son portefeuille, l'ouvrit, et y déposa le billet en ajoutant :

— Il est lourd mon portefeuille... toute ma fortune est là... voyez... des *bank-notes* de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, de toutes les valeurs... C'est un argent mort, mais sûr... Je cherche un banquier de confiance, et je ne le trouve pas... Sir Julius, vous me donnerez un conseil pour un bon placement... Ah! je suis à vous...

Et il précéda le nabab dans le jardin.

Avec sa perspicacité ordinaire, il devinait qu'il y avait du nouveau dans la maison, et il prenait ce ton léger pour ne pas faire soupçonner ses soupçons.

A l'extrémité du vaste jardin de l'habitation croissaient à l'aventure des arbres de toute espèce qui donnaient l'ombre et la fraîcheur dans le milieu du jour; c'était le parc anglais avec l'exubérance indienne. Sir Julius s'arrêta au milieu de ce massif de verdure, et apostropha ainsi le faux docteur :

— Si tous vos nobles instincts ne sont pas morts, si vous avez encore au fond du cœur une étincelle de loyauté, vous ne mentirez pas dans votre réponse... Écoutez et comprenez... L'hospitalité que vous avez reçue chez moi, vous l'avez récompensée par un crime; vous avez déshonoré mon nom... est-ce vrai?

Une pâleur livide couvrit la face brune de Christmas ; il ne s'attendait pas à cette question ; il resta muet, comme foudroyé.

— C'est vrai ! reprit le nabab, vous avez au moins la pudeur du silence. Si j'eusse apostrophé ainsi un jeune homme innocent, le cri de la justification se serait échappé de son cœur. Au reste, en vous accusant je savais bien que je ne vous calomniais pas... Ainsi, vous avez joué un rôle infâme ; vous avez trompé le père pour déshonorer la fille ; vous avez caché une astuce infernale sous des dehors charmants ; n'importe ! je vous sais gré de votre silence ; mais il se prolonge trop. Qu'allez-vous me dire quand vous me parlerez ?

— Le voici, dit Christmas ; je dirai que la plus violente des passions m'a fait oublier tous mes devoirs, et que je suis prêt à toutes les réparations.

— Ah ! vous accepteriez un duel avec moi, dit le nabab en souriant, vous êtes prêt à tuer le père, après avoir tué la fille ; j'attendais mieux d'un parfait gentilhomme. Enfin, s'il n'y a que ce moyen d'arrangement, je l'accepte.

— Vous êtes averti, dit Christmas, que je ne me défendrai pas. Maintenant ma vie est faite, je n'ai rien à regretter ; allez chercher vos armes, ce seront les miennes.

— Le mouvement est bon, dit le nabab, mais j'attendais mieux.

— Ce mieux, reprit Christmas, je n'ose vous l'offrir, je crains un refus.

— Offrez toujours, monsieur.

— J'épouse votre fille, si vous me la donnez.

— A la bonne heure, dit le nabab, voilà une réparation! c'est la seule qui puisse donner un jour l'oubli d'une faute et d'un crime. Je l'accepte celle-là.

— Oh! s'écria le jeune créole en serrant la main du nabab, vous me donnez ce que Dieu seul peut donner, le bonheur; vous me mettez au rang des élus sur la terre; vous m'ouvrez un avenir qui est la joie du ciel! moi le mari de votre Amina! moi le possesseur éternel de cette merveille de grâce et de beauté! Tenez, je crains d'exprimer trop haut l'extase qui m'enivre; il me semble qu'un mauvais génie est aux écoutes, et qu'il va me ravir le trésor que vous me donnez. L'homme n'est point né pour ces félicités divines! ce sont les mirages de l'amour; un ange les fait entrevoir, un démon les fait évanouir!

Jamais ivresse pareille n'avait éclaté sur le visage d'un homme; une auréole semblait jaillir du front de Christmas; ses grands yeux noirs lançaient les effluves de l'extase; ses lèvres convulsives donnaient des baisers à l'air, comme si un fantôme d'amour traversait l'espace en ce moment.

Le nabab, tombé dans l'abîme du désespoir, éprouvait cette joie que la résurrection donne au naufragé sauvé de la mort ; il était fier aussi de cet amour inspiré par sa fille, et le crime ne lui paraissait plus qu'une faute excusable, et presque justifiée par tant de passion.

— Voyons maintenant, dit-il sur un ton plein de douceur, il faut rentrer dans le positif... Discutons avec calme, pour savoir ce que nous devons faire de plus convenable.

— Oui... bégaya Christmas ivre de joie... oui... voyons... discutons... quoi?... je n'en sais rien...

— Soyez donc calme, mon ami, reprit le nabab ; le veuvage de ma fille est âgé d'une semaine, c'est bien peu.

— C'est bien peu, repéta Christmas comme un écho.

— Et d'après les observations de ma vieille expérience qui se rattachent... à la subite et miraculeuse guérison de ma fille... comprenez-vous?

— Oui.

— Je crois qu'il est impossible et dangereux de renvoyer votre mariage à l'échéance du délai légal...

— Impossible! impossible! impossible! dit Christmas.

— Cherchons ce qu'il y a de mieux à faire, dit le nabab...

— C'est trouvé, reprit Christmas; nous nous marions à Batavia, ou à Madras, ou à Ceylan, ou à Calcutta... dans un pays où personne ne nous connaît.

— C'est une idée, dit le nabab... Nous ne pouvons plus d'ailleurs, ma fille et moi, rester dans cette habitation maudite...

— Fréquentée par les tigres! interrompit Christmas avec une voix frissonnante.

— Je laisserai ici un intendant pour surveiller mes plantations et mes affaires, il me volera...

— Mais il ne vous dévorera pas, interrompit Christmas.

— D'ailleurs, reprit le nabab, le vol, chez un intendant, est une garantie de bonne gestion ; plus il vole, plus il fait gagner à son maître. Ma fortune, ensuite, me laisse très-indifférent à ces vétilles de planteur vulgaire.

— Et ma fortune aussi, dit Christmas en montrant son portefeuille ; tenez, prenez mon coffre-fort, il m'embarrasse. Vous me placerez ce million chez votre banquier... Prenez donc, vous dis-je, cher beau-père, ou je n'épouse pas votre fille.

— Allons, soit, puisque vous le voulez, mon gendre, je me fais le gérant de votre fortune ; et elle est entre bonnes mains, croyez-moi.

— Fixons une époque, maintenant, dit Christmas, et très-rapprochée.

— Songeons aux convenances d'abord, reprit le nabab, songeons aussi à mes scrupules de père... Vous, mon fils, vous ne devez plus remettre le pied dans cette habitation... Ah! je le veux ainsi... vous irez à... Batavia, et vous nous attendrez à l'hôtellerie des *Sept-Iles*, sur le grand canal, et vous nous attendrez...

— Longtemps?

— Non... De là nous irons ensemble à l'île Maurice, où nous nous fixerons... c'est le plus beau pays du monde.

— Ne préférez-vous pas Pulo-Pinang, cher beau-père?

— Non, il y a trop de faux Chinois.

— Enfin, va pour Batavia, cela m'est bien égal. Amina changerait la Laponie en paradis tiède.

— Ma fille, reprit le nabab, ne quittera sa chambre que dans cinq ou six jours... elle est encore bien faible, la pauvre enfant! Vous partirez, vous, le plus tôt possible. J'arrangerai vos affaires de ménage en votre absence; je ferai bien comprendre à ma fille que les convenances anglaises veulent que vous ne la retrouviez qu'à Batavia, la veille de votre mariage religieux... Cet exil de quelques jours sera votre seul châtiment, monsieur.

— Je m'y résigne, dit Christmas, il y a un purgatoire aussi sur la terre.

— Et vos intérêts, qui les soignera ici? demanda le nabab.

— Bah! mes intérêts sont dans mon amour; hors de cette propriété il n'y a que le néant pour moi... Mais puisque vous avez eu la bonté de songer à ces vétilles, je chargerai mon ami Zolarès de vendre mon habitation au premier prix offert.

— Tout est donc convenu et arrêté, dit le nabab; serrons-nous les mains et disons-nous *à bientôt*. Dès que vous serez parti, j'aurai une conversation avec ma fille, et je réponds d'elle. Seulement je choisirai l'heure favorable; il faut la ménager, elle est si délicate! c'est une sensitive égarée sur un volcan.

Il y avait, en ce moment, une chose plus radieuse que le soleil de l'Inde, c'était la figure du jeune créole, le fiancé d'Amina.

Quand elle arriva, l'heure jugée convenable, le nabab entra dans la chambre de sa fille et l'embrassa en disant :

— Réjouis-toi, et remercie Dieu et ton père, tout est arrangé, tout est oublié.

La jeune femme ouvrit de grands yeux et interrogea le nabab avec un regard plein d'expression.

— Nous quittons Sourabaïa demain, reprit le bon père, nous allons nous établir à Batavia; un vaisseau de la Compagnie qui est à l'ancre, à l'embouchure du Kédiri, nous attend. Ce jeune homme qui t'a causé

tant de douleurs et qui a épuisé tes larmes a obtenu mon pardon, et...

— Vous l'avez vu, mon père? interrompit vivement Amina en se voilant le visage avec ses mains.

— Je l'ai vu, il m'a tout avoué noblement, il...

— Il est donc vivant! interrompit encore la jeune femme.

— Oh! je t'affirme, reprit le nabab, qu'il était homme à se tuer de désespoir, si j'avais été sévère, car il t'aime comme on n'a jamais aimé.

— Oh! je le sais! dit Amina en baissant la tête.

— Les convenances, reprit le nabab, ne permettaient pas qu'il te revît dans cette maison, à cause de ton veuvage si récent. Tu respecteras mes scrupules de père...

— J'approuve tout ce que vous faites, dit Amina.

— Il nous attend à Batavia. Tu ne connais pas cette ville, elle est grande comme Londres, mais elle compte fort peu d'habitants et de maisons. Il n'y a que des jardins et des parcs immenses, de sorte que les voisins y sont partout fort éloignés les uns des autres. J'achèterai une de ces propriétés qui ressemblent à des îles, au milieu d'un lac de verdure, et nous y vivrons ignorés et inconnus. Ainsi, ton veuvage ne sera pas long, et personne ne contrariera nos projets de famille, par un espionnage de voisin.

— Oh! que vous êtes bon, cher père! dit Amina exaltée, en embrassant le nabab.

— Tu comprends, ma fille, reprit le nabab, que je n'ai pas de temps à perdre. Il faut que je fasse beaucoup de choses en peu de temps. De ton côté, songe à tes petits préparatifs... Ta femme de chambre, Flora, est-elle revenue?

— Non... elle ne devait s'absenter qu'un jour, et elle n'a plus reparu.

— C'est bien extraordinaire, remarqua le nabab...

— Je n'y comprends rien, dit Amina... Une fille qui m'était si dévouée!... absente depuis quatre jours... J'ai pris la négresse Anantha, mais elle n'entend rien au service, il faut faire son éducation, c'est ennuyeux. Enfin, puisque de tous mes malheurs il ne me reste que celui-là, j'aurais honte de me plaindre.

— Ah! j'ai vu un sourire sur ta figure! s'écria le nabab; que le ciel soit béni! tu m'as rendu la vie que je t'ai donnée, ma chère Amina, et tu me fais croire au bonheur!

Et le nabab, ivre de joie, descendit pour recevoir son intendant.

VII

AZUR ET NUAGE, PLUIE ET SOLEIL

Arrivé à Batavia, Christmas se mit en devoir de suivre les dernières instructions que lui avait données le nabab.

Il acheta, dans le beau quartier du Weltevreden, créé par le gouverneur-maréchal Daendeh, une admirable maison de plaisance, connue sous le nom d'*Amathonta* et bâtie en 1809, par le riche Palmer, le roi des crésus indiens.

Notre château de Versailles, qui, malgré le préservatif des perruques et des hauts talons, a donné tant de rhumatismes et de rhumes de cerveau à ses nobles locataires, Versailles est un humide chenil auprès de cette résidence indienne, favorisée par l'ombre des arbres, la fraîcheur des eaux, l'azur du ciel, la limpi-

dité de l'air, la gaieté du soleil. L'architecte y prodigua le porphyre, le jaspe, le granit vert, le bois de santal et d'érable pour les rotondes, les kiosques, les pagodes, les chattirams, éparpillés au bords des lacs, comme des stations de promenades. Tous les arbres odoriférants de l'Inde y versent de leurs cimes des parfums suaves; le giroflier, le bétel, le citronnier, le benjoin, le cannellier, tout un peuple végétal qui conseille l'amour; et le long des ruisseaux les casuarinas, arbres plus harmonieux que les pins italiens, unissent leurs mélodies au murmure des cascades, et donnent avec elles un concert éternel à cet élysée des vivants.

Avec quel soin Christmas surveillait toutes les restaurations que son intelligence indiquait aux ouvriers chinois, pour rajeunir tout ce que le temps avait dévasté dans un long abandon! avec quels regards d'amour il contemplait les moindres recoins de cette retraite, qui allait recevoir de la beauté d'une femme un enchantement nouveau! Il la voyait déjà resplendir sous les voûtes de ces arbres, marcher sur ces gazons, se baigner dans ce lac, sourire à cette nature, s'enivrer de ces parfums, cueillir ces fleurs, et oublier le monde pour un seul homme et un seul amour.

A l'hôtellerie des *Sept-Iles*, un domestique était chargé d'attendre le nabab, et de le conduire à l'ha-

bitation d'Amathonta, quoiqu'elle fût bien connue de sir Julius ; mais les anciennes routes ayant été bouleversées dans le quartier de *Konings-plen*, il fallait un guide pour les nouveaux venus, qui voulaient aller de la vieille ville au jeune Batavia.

Les émotions, les préparatifs, la fièvre du départ, la fatigue du voyage avaient altéré la santé du nabab; il fit cependant, pour plaire à sa fille, un violent effort sur lui-même, et il ne s'arrêta qu'une heure à l'hôtellerie des *Sept-Iles*.

Au milieu du jour et sous un soleil ardent, il monta en voiture avec Amina, et, suivi de ses nombreux domestiques, il partit pour Amathonta.

La principale habitation était déserte; Christmas courait dans les jardins et les parcs pour surveiller les travailleurs.

Le nabab, épuisé de lassitude, s'étendit sur le divan de la salle basse, pour se reposer quelques instant, disait-il.

Amina comprit que ce repos serait bientôt le sommeil d'habitude, le sommeil du milieu du jour, et, dans cette fièvre d'égoïsme que donne l'excès de la joie, elle songea fort peu à veiller à côté de son père, et céda tout de suite à l'ardente curiosité qui la poussait à l'exploration de ce nouveau domaine où sa nouvelle vie allait commencer.

Son cœur battait avec violence à l'idée qu'elle allait

revoir cet homme qui devait être son mari le lendemain, et dont elle avait pleuré la mort dans cette nuit terrible où la lampe du rendez-vous s'éteignit au lever du soleil, après avoir éclairé la solitude et le désespoir.

Quel mystère elle allait enfin éclaircir dans un instant! et debout sur le seuil de la porte, elle admirait ce merveilleux paysage que Dieu avait créé pour elle; cet éden virginal dont elle était l'Ève, cet horizon de lumière et d'ombre qui enseignaient l'amour à toute la création.

Elle hasarda deux pas sur la terrasse, et une attraction invincible l'entraîna peu à peu vers les massifs mystérieux où chantaient les eaux et les arbres sous la brise maritime du midi.

Comme à son insu elle entrait avec délices dans ce monde nouveau, qui l'entourait de fleurs, l'enivrait de ses parfums, la caressait de ses brises et de sa fraîcheur. Elle s'était endormie dans son palanquin où la berçait un rêve d'amour et elle croyait continuer ce rêve; et jamais ses sens impressionnables ne lui avaient donné une volupté pareille. Il lui semblait qu'elle s'abandonnait aux étreintes d'un amant invisible, dans ce paradis terrestre où tout parlait d'amour, le gazon, la fleur, l'arbre, l'eau vive et ces arceaux de verdure, que le crépuscule du soir assombrissait au milieu du jour. Quelle vie d'extase lui était

promise dans ce coin de terre créé pour deux amants-époux! et en pensant à cet avenir dans la première heure, des larmes de joie coulaient de ses beaux yeux qui venaient d'épuiser les larmes du désespoir.

Cheminant au hasard, Amina vit tout à coup s'élargir à sa droite une voûte faite de feuilles, et qui ressemblait à une grotte immense taillée dans un massifs d'ébéniers. Elle admira cette merveille d'architecture végétale, franchit son seuil de gazons pour la visiter, et recula en voyant blanchir dans l'ombre nocturne le costume d'un planteur indien. Honteuse d'un instant de frayeur, notre héroïne fit deux pas en avant et vit un jeune homme dont la tête disparaissait sous un chapeau de Manille à larges bords. Au même instant elle entendit ce cri deux fois répété, Amina! Amina! et elle se précipita dans les bras de cet homme qui ne pouvait être que son mari.

L'endroit paraissait désert comme une île de l'océan du Sud avant la création de l'homme.

On n'entendit plus que la gamme éclatante des perruches multicolores sur le dôme des ébéniers.

Puis un cri strident, le cri de la malheureuse mère qui voit son enfant tomber dans un abîme, retentit dans la solitude.

Une éclaircie lumineuse avait traversé les arbres, et Amina venait de reconnaître Christmas, au lieu d'Alvedo attendu!

Le jeune homme, ne comprenant rien à cette terreur, resta immobile en regardant Amina.

C'était le groupe de l'étonnement et de l'effroi; il aurait découragé le ciseau du plus habile spectateur.

La jeune femme rompit le silence la première.

— Quelle est donc la malédiction qui pèse sur moi? s'écria-t-elle; quel crime ai-je commis, aux jours de mon innocence, pour être ainsi traînée d'agonie en agonie par la main de Dieu? Êtes-vous un homme ou un démon sorti de l'enfer?

— Je suis ici par ordre de votre père, dit Christmas, et je ne comprends rien à tout ce que vous me dites.

Cela fut dit d'un ton si simple, si naturel, si touchant, que la jeune femme se radoucit et sembla demander une explication.

— J'ai avoué noblement mon crime à votre père, reprit Christmas, et il m'a pardonné.

— Quel crime? dit Amina; l'assassinat de José Alvedo?

— Je n'ai assassiné personne, reprit vivement Christmas; Dieu m'en est témoin; j'ai commis un crime contre l'hospitalité sainte, par excès d'amour... Mais je ne m'explique pas votre étonnement, Amina; n'avez-vous pas tout confié à votre père? est-ce une indiscrétion de Flora qui a révélé le secret de cette nuit?

— Flora... un secret... cette nuit... murmura la jeune femme en cherchant dans ses souvenirs un songe confus; attendez... attendez...

Ce dernier mot fut prononcé d'une voix sourde, comme un écho lugubre de l'autre.

Amina releva la tête, laissa tomber la main qui soutenait son front, et, fixant le jeune créole, elle dit en frissonnant :

— De quelle nuit parlez-vous?

— De cette nuit qui fut la veille de votre guérison, répondit à voix basse Christmas.

— Et cette nuit-là, reprit Amina, vous êtes entré dans ma chambre?

— Oui.

Ce *oui* fut à peine entendu, et il retentit comme un coup de tonnerre aux oreilles d'Amina.

Le jour commençait à luire dans les ténèbres d'un double mystère. Christmas comprenait qu'Amina s'était accusée au tribunal paternel d'une faute qu'elle connaissait, et Amina comprenait, à son tour, que Christmas avouait un crime qu'elle n'avait pas connu.

La jeune femme avait donc une sorte d'intérêt à laisser dans l'ombre du passé l'amour coupable qui l'avait livrée à José Alvedo.

De son côté, Christmas, qui seul connaissait le secret d'Amina, devina la fausse position où elle se trouvait, et il voulut porter un coup décisif.

— Madame, dit-il, votre malheureux père, trompé par nos deux confidences, nous avait unis l'un à l'autre, et la joie était rentrée au cœur de cet excellent homme après tant d'angoisses cruelles. Tout est brisé. Je vous suis odieux, et je pars. Si la désolation rentre dans votre famille, si votre père succombe dans cette nouvelle crise, s'il vous plaît à vous de recommencer des scènes de désespoir, ne me retenez pas par cette main qui se tend vers vous une dernière fois.

Le jeune homme fit un pas pour s'éloigner, et avança la main vers Amina.

La jeune femme effleura du doigt la main offerte, et Christmas tomba à ses pieds.

— Oh! dit-elle, j'éprouve le besoin de voir mon père; levez-vous, et enseignez-moi le plus court chemin de l'habitation... Donnez-moi votre bras.

Elle rajusta sa toilette du mieux qu'elle put, et essuya avec son mouchoir la sueur qui ruisselait sur son visage. Un silence morne régna pendant le court trajet.

Le nabab dormait encore lorsqu'ils arrivèrent sur la terrasse, et Amina dit d'une voix musicale :

— Ce pauvre père, il a tant besoin de repos!

Et elle cherchait une place pour s'asseoir à l'ombre.

— Oh! j'ai tout prévu, dit Christmas; voilà le la

tanier d'Amina... votre nom est incrusté sur l'écorce en lettres de perles... lisez... Le banc de repos est tressé en baguettes de naucléas et recouvert d'une triple natte de Chine.

Amina lut son nom et sourit.

Transporté de joie, Christmas ajouta :

— Mais, belle Amina, quand vous visiterez mon domaine, vous trouverez partout un souvenir, une attention de celui qui vous aime. Ma pensée remplit ce jardin, ce parc, ce paysage; et ma pensée est mon âme, et mon âme est mon amour. Il y avait là-bas, dans cette pagode, la statue de Sita, la belle divinité indienne; je l'ai enlevée à son piédestal, et je sais bien quelle image adorée la remplacera. Il ne doit y avoir ici qu'une déesse, comme il n'y a qu'un Dieu au ciel.

Amina donna un second sourire à Christmas, et un de ces regards qui promettent la tendresse dans un avenir peu éloigné.

Il faut dire que la voix du jeune homme avait une douceur inexprimable dans sa virilité, et que sa figure était sculptée, sur toutes ses lignes, par la flamme intérieure de la passion. Amina ne s'expliquait pas ce charme sensuel et mystérieux qu'elle éprouvait en l'écoutant. Une effluve magnétique semblait jaillir des lèvres de Christmas, et réveillait en elle les émotions confuses d'une vision d'amour ou d'un songe évanoui avant les lueurs du matin.

Une intimité douce commençait à s'établir entre Amina et Christmas; l'entretien devenait familier et roulait sur des sujets indifférents, comme s'ils se fussent accordés tous les deux pour donner trêve à leur esprit fatigué d'émotions, lorsque le nabab parut sur le seuil de l'habitation.

Il se frotta les yeux, comme on fait au réveil de la sieste, quand la subite clarté du jour les éblouit, et il salua d'un cri de surprise les deux futurs époux, qui s'abritaient sous un dôme de lataniers. Christmas s'avança, les mains tendues, vers les mains du nabab, et deux vieux amis, après une longue absence, ne témoignent pas plus de joie que n'en firent éclater le beau-père et le futur gendre. Amina vint aussi faire sa partie dans ce trio de famille. Le plus subtil des observateurs n'aurait jamais soupçonné qu'une terrible scène avait failli troubler, quelques minutes auparavant, cette fête domestique et la changer en deuil éternel.

Cette fois, tout présageait une sérénité durable; mais ceux qui ont étudié les phénomènes moraux de l'humanité savent qu'un hasard toujours fatal semble s'acharner sur certains êtres, et avec une cruauté d'à-propos qui semble l'ironie en action d'un génie malfaisant.

Un domestique s'avança respectueusement vers le nabab et lui dit :

— Au moment de notre départ de Sourabaïa, un batteur de riz m'a remis ce paquet. Je l'ai serré dans mes bagages, et je viens de le retrouver. Le voici.

— C'est bien, dit le nabab.

Christmas et Amina pâlirent et se regardèrent. Un autre nuage noir sembla voiler l'azur de leur ciel.

Le nabab examina d'abord le paquet remis, et il coupa ensuite le ruban qui se croisait sur lui.

C'était un lambeau de veste blanche de basin anglais, où pendait une poche fermée par un bouton de nacre.

— C'était bien la peine, dit le nabab en riant, de nous déranger pour me montrer cette loque.

Il ouvrit la poche et en tira un de ces calepins que les Anglais portent toujours en voyage pour écrire leurs notes et leurs impressions.

— Ce n'est pas très-précieux, dit-il; mais enfin le propriétaire, qui a déchiré sa veste, je ne sais pourquoi, dans la rizière, peut tenir à ce calepin, et nous y trouverons quelque renseignement pour le lui rendre.

Il ouvrit le calepin, et lut :

« 5 janvier... Le mariage est conclu... Je garderai mon amour... il me tuera...

« J'irai à ce bal; je la reverrai une dernière fois; je veux savoir tout ce que le cœur peut souffrir sans

se briser dans la poitrine. La flamme du volcan crève la roche qui l'emprisonne; je veux voir si je sortirai de ce bal sans y avoir perdu tout mon sang.

« Dans une bourgade du sud-est de Java, à Baniou-Wangui, les tigres se promènent dans les rues et vivent en bonne intelligence avec les habitants. C'est un fait reconnu par tous les voyageurs indiens. Heureusement ce tigre n'appartenait pas à cette famille, et... »

— Mon père, interrompit Amina, n'allez pas plus loin... au nom du ciel! regardez mon mari! vous allez le tuer! Ne devinez-vous pas que ce calepin est à lui?

— Pardon! cher beau-fils, dit le nabab en fermant le petit livre... Merci, Amina... Oh! les femmes! comme elles comprennent tout de suite ce que nous ne comprenons que le lendemain... Comme il est pâle, ce pauvre enfant... Que voulez-vous? j'ai tant de joie au cœur, que je redeviens un enfant étourdi. J'ai douze ans.

— Donnez-moi le bras, dit familièrement Amina à Christmas, et venez prendre l'air au bord du lac. Cela vous remettra. Et vous, mon père, enfant étourdi, vous resterez ici pour votre punition.

— Bonne promenade, chers enfants, dit le nabab.

Et il se fit apporter son *houka* pour fumer.

Amina entraînait Christmas, qui semblait marcher avec les pieds de sa compagne.

Quand ils furent seuls au milieu d'un quinconce touffu, Amina prit violemment le calepin dans la poche de Christmas, l'ouvrit et lut en continuant :

« Que le tigre soit béni ! C'est la première fois que cela lui arrive.

« La chasse est finie... Quelle journée ! quel souvenir ! Les tigres mugissaient ; l'ouragan sortait de la jungle ; les balles sifflaient dans l'air, et moi je n'entendais qu'une voix douce qui me disait bien bas : « Je t'aime ! » Et moi je demandais au ciel si ce qu'il nous promet là-haut est plus enivrant que ce qu'il nous donne ici : la première caresse d'une femme et le dernier acte de l'amour ! »

Amina déchira ces pages sans lire plus avant, et dit :

— Je ne serai jamais la femme d'un assassin!

Ces mots rendirent la vie à Christmas; il bondit, comme si un poignard l'eût frappé au cœur, et, prenant un ton calme :

— On peut se justifier de cela, dit-il.

— Se justifier! reprit Amina dans un éclat de rire fou; oui, dites à Dieu, le seul témoin de votre crime, de descendre du ciel pour vous justifier ! A minuit, vous l'avez attendu près de ma porte, et vous l'avez tué en lâche. C'était ma première idée d'ailleurs;

elle était bonne. La première idée vient toujours du ciel.

— Je l'ai tué en lâche! dit Christmas.

— Oui.

— Vous avez raison, Amina; Dieu seul pourrait me justifier d'un crime que je n'ai pas commis, mais...

— Continuez, dit Amina du ton d'une femme qui soupire après une justification.

— Mais, reprit le jeune homme, ce terrain n'est pas bon... Veuillez bien me suivre jusqu'au sommet de cette colline... Vous craignez...

— Moi, craindre! dit Amina; et que voulez-vous que je redoute aujourd'hui? Si je savais que la foudre va tomber mille fois sur cette colline, j'irais m'y asseoir.

Ils gravirent un sentier tortueux qui conduisait à un précipice à pic, surplombant au-dessus d'un lac de la hauteur de cent pieds.

— Quelle horreur sublime! dit Amina. C'est une ressource.

— Amina, dit Christmas avec un calme émouvant, vous l'avez dit, Dieu seul peut me justifier d'un crime commis sans témoins; mais je vais me justifier, moi, là, devant vous, du crime de lâcheté... Madame, je le jure par Dieu, par vous que j'adore, par les cendres de ma mère, par tout ce que les hommes ont re-

connu saint et sacré, je jure que si vous ne me dites pas : « Je te justifie à la place de Dieu, » je tombe dans cet abîme, où jamais un lâche et un assassin ne tombèrent.

Et il se suspendit sur la lèvre du précipice; un souffle d'air aurait pu le lancer dans le lac.

— Justifié! cria la jeune femme.

Et elle lança les débris du calepin dans l'abîme.

— Que vous avez été beau! reprit-elle; venez, descendons vite; on est trop mal ici. Oh! comme la vérité a jailli toute pure de votre bouche!... Mais nous reviendrons sur cette colline... vous savez que j'aime ces émotions de danger et d'amour!... Nous reviendrons nous asseoir là-haut, devant ce précipice... Je vous ferai recommencer cette scène qui m'a fait tant de plaisir et m'a donné tant d'épouvante. Oh! j'adore ces terribles secousses qui se mêlent aux tendresses de l'amour. Est-ce que les autres femmes sont comme moi?

— Il n'y en a qu'une, et je ne connais que celle-là, dit Christmas. Oh! mon adorée Amina!...

La jeune femme descendit la colline au vol de gazelle, en réjouissant l'écho de son rire d'enfant, et elle dit à Christmas, qui vint la rejoindre :

— Allons dire à notre père qu'il sera heureux; achevons de le ressusciter : je veux tout oublier, afin qu'il oublie tout.

La fatalité avait fini son jeu. Cette mystérieuse ennemie du bonheur adopte souvent le plan des comédies : elle met un mariage au dénoûment.

Celui de Christmas et d'Amina fut célébré sans bruit et sans éclat, mais avec la plus belle des pompes, l'ivresse de l'amour.

Ordinairement, dans la vie réelle, on se marie dans l'ignorance du malheur; c'est un inconnu pour de jeunes époux, et parfois, après un soleil de miel, ils se hâtent trop de le connaître; mais nos deux créoles indiens avaient traversé toutes les épreuves qui épuisent la malice de la fatalité. La part du diable était faite; ils avaient droit à la part de Dieu.

DEUXIÈME NUIT DE NOCES

I

LA VIE RÉELLE

Usant du privilége du romancier, je vais raconter aussi, avec les renseignements fournis par le témoin oculaire, les vicissitudes amenées par une deuxième nuit de noces, dans le domaine de la vie fantastique. C'est encore une histoire arrivée, mais qui contrariera un peu la foi naïve des amis du naturel.

Celle-ci commence exactement comme un roman de 1829.

Par une belle matinée de juin, deux jeunes gens suivaient l'interminable allée qui conduit au château

de N***, dans le voisinage de Paris. Ils paraissaient du même âge, trente ans; l'un, très-élégamment vêtu en costume d'été, avait une mâle figure fortement colorée par la mer et le soleil, et illuminée par des yeux noirs qui annonçaient toutes les puissantes facultés de l'homme, toutes les convoitises des passions. Ses allures étaient celles d'un conquérant qui croit, à chaque pas, prendre possession de la terre qu'il foule, il avait le geste dominateur et une parole nette et vive, peu indulgente à la contradiction; l'autre était un *boulevardien* de Paris, un bon enfant blond et blasé; cherchant des voluptés supplémentaires; connaissant les femmes que tout le monde connaît; trouvant le champagne fade et le corrigeant par l'absinthe; idole des provinciaux observateurs et posant, pour les modes du jour, chez les tailleurs en renom.

Le premier se nommait Prosper Desverriers; le second, Marcel Cordois.

— Sais-tu ce que nous allons faire dans ce château? disait Prosper.

— Oui, Prosper.

— Quoi donc?

— Nous ennuyer.

— Ce n'est pas amusant.

— Mais, mon ami Prosper, pourquoi as-tu accepté l'invitation?

— Parce que ce banquier doit me compter demain

deux millions quatre cent soixante et dix mille francs trente-cinq centimes.

— Mais comment diable as-tu fait pour acquérir cette fortune, toi qui étais sans le sou, quand nous n'étudions pas le droit ensemble sur la place du Panthéon?

— Je n'ai pas flâné sur le boulevard, j'ai passé les mers; j'ai pris pour patron san Francesco, le Californien; j'ai volé par effraction un million à un coffre-fort des Cordilières; on m'a assassiné deux fois; j'ai épousé la fille d'un roi tatoué, en premières noces; simple caprice de voyageur. Je me suis marié plus sérieusement avec la fille d'un planteur, qui m'a fait encore plus riche par sa dot et par sa mort. Jusqu'à ce jour j'ai existé, maintenant je veux vivre. Dis-moi, vit-on à Paris?

— Tu verras.

— Les millionnaires courent les rues, ici?

— Oui.

— Que font-ils?

— Tu vas le voir.

— J'en verrai un?

— Tu les verras presque tous.

Le château de N*** est une lourde maison carrée, surmontée d'un toit pointu et d'une insurrection de cheminées noires. Les pluies de l'hiver sont restées comme des traces de larmes sur sa façade et donnent

au monument un air éploré. Un jardinier audacieux a condamné douze orangers à vivre devant le perron pour lui donner une physionomie orientale; une mare, appelée lac, croupit devant la terrasse, et a la prétention d'être navigable en étalant une barque honoraire, amarrée aux racines d'un saule pleureur.

Les villageois qui passent devant la grille de ce château disent : « En voilà un d'homme heureux ! » comme disaient les Grecs qui passaient devant le palais d'Œdipe roi.

Le châtelain financier, M. Paul Géranou, reçut bruyamment les deux étrangers; c'était un homme de cinquante ans, cheveux gris et teint frais, et dont le visage était favorisé d'un sourire perpétuel. Il avait, disait-on, l'intelligence des affaires ; entre amis intimes il se donnait le titre de *Napoléon de la Bourse*, il soutenait qu'il avait eu beaucoup d'esprit, et il riait aux éclats quand il disait un mot quelconque pour donner l'exemple à ses auditeurs.

Au premier quart d'heure, il raconta aux deux arrivants les péripéties de sa fortune, comme un général raconte ses campagnes; il leur montra sa serre, son potager, sa basse-cour, son billard, son chenil, et les quitta en leur disant :

— Nous nous retrouverons à déjeuner. Vous entendrez la cloche. Voici mes invités qui arrivent.

— En voilà un, dit Prosper, qui menace de n'être

pas amusant. Comprends-tu ce monsieur? A moi qui arrive du bout du monde, à moi qui ai embrassé le globe sur ses deux joues ; à moi qui ai vu trois océans, deux Indes, cent fleuves, les jardins du soleil, leurs forêts vierges et leurs bêtes fauves, il me montre avec orgueil des épinards, des choux et des lapins! et il croit m'amuser!

— Et il s'imagine en ce moment, dit Marcel, que nous nous extasions en duo sur sa propriété.

La cloche sonna.

On se réunit dans la salle à manger, une salle glacée en juin, et décorée de quatre tableaux appétissants, peints par Jonchery; ils représentaient des pâtés démolis, des huîtres ouvertes, des citrons découpés, des tranches de jambon, des bouteilles de champagne, tout ce musée gastronomique qui fait l'admiration des oisifs aux étalages du boulevard Beaumarchais. Chaque tableau coûte vingt francs.

Cinq femmes d'âge mûr, dix hommes graves et décorés, deux jeunes demoiselles charmantes, trois collégiens muets, composaient le personnel de la table. Le châtelain était garçon, et il s'en vantait.

Quatre domestiques gigantesques, et ayant figuré dans les foires comme phénomènes, servaient les convives et montraient avec affectation leurs gants de fil blanchi. Les hommes graves disaient entre eux : « Ce sont des gaillards superbes ! »

Les gaillards écoutaient cet éloge, et ils se rengorgeaient.

L'entretien, d'abord calme, s'échauffa en suivant les gradations des œuvres lyriques; il passa du duo au trio, du trio au quatuor, et du quatuor au chœur général. On parla de l'Opéra, du Gymnase, de M. Rothschild, de madame Gueymard, de M. Proudhon, de Bressant, du coupon détaché, de Mélingue, de l'abbé Lacordaire, d'Alphonsine, de Palmerston, de la fin du monde, du prix des loyers; on parla de tout enfin.

Tous les quarts d'heure, les domestiques, surveillés par le maître, versaient un bordeaux douteux dans des verres lilliputiens.

A chaque livraison économique, le châtelain se croyait obligé de dire :

— C'est un léoville, retour de l'Inde; j'en ai encore une centaine de bouteilles ; mais je ne le remplacerai pas.

Quand le finale eut été chanté, le châtelain leva la séance en disant :

— Allons prendre le café au billard, si cela convient à ces dames.

Il vint prendre le bras de Prosper Desverriers, et, le conduisant au billard, il lui dit :

— Eh bien, mon cher Américain, vous n'avez pas trouvé un mot à placer dans la conversation ! Il vous

faut bien trois mois pour vous mettre au courant des choses du monde parisien.

— Oui, dit Prosper d'un ton fort naturel ; aussi j'écoute pour m'instruire.

— Je vous avais placé entre deux dames charmantes... Comment les trouvez-vous ?

— Elles doivent avoir été fort bien, dit Prosper.

— La grande surtout, reprit le châtelain ; elle est encore superbe, et a-t-elle fait parler d'elle! oh!

— Vraiment! remarqua Prosper pour dire quelque chose.

— Le monsieur décoré qui était à ma droite, reprit le châtelain, est encore son amant en titre, et l'autre maigre, son voisin, qui parle si bien, est son mari. Si vous saviez comme le secret de toutes ces intrigues nous amuse!

— Oui, c'est très-amusant! dit Prosper en tournant la tête pour bâiller.

— Avez-vous remarqué la petite blonde qui s'est mêlée de la conversation quand on a parlé de madame Gueymard ?

— Oui.

— C'est la fille de votre belle voisine... et on prétend... que... mais je vous raconterai cette histoire un autre jour... C'est un scandale qui a diverti le monde parisien, le grand monde, le nôtre, pendant un mois.

— Oui, vous me conterez cela un autre jour, dit Prosper.

—La petite est ravissante, non pas comme beauté, mais comme esprit et comme talent. Elle chante comme madame Gueymard. On la destine au théâtre. Duprez a dit qu'elle avait une dot d'un million dans sa voix. Vous l'entendrez tout à l'heure... Fumez-vous?

— Oh! oui! et le plus tôt possible.

On entra au billard.

Une poule à cinquante centimes était commencée; Prosper et son ami furent invités à entrer au jeu. Ils refusèrent poliment, et s'assirent, le cigare aux lèvres, pour faire galerie.

Les femmes se promenaient dans le parc.

Les joueurs étaient maladroits au billard comme des académiciens, mais ils paraissaient s'amuser beaucoup de leur maladresse. Les deux qui survécurent aux quatre morts se proposèrent de partager le bénéfice de la poule, et ils acceptèrent à l'unanimité.

On se partagea six francs avec une joie digne d'une plus forte somme.

Le châtelain prit la parole, et cria:

— Voyons, messieurs, qu'allons-nous faire maintenant?

Silence général.

— Il faut pourtant tuer le temps d'ici à ce soir, dit un monsieur fraîchement décoré.

— C'est vrai, remarquèrent deux voix.

— Si nous faisions un whist, dit un inventeur de jouissances.

— Faites-vous le whist, monsieur Desverriers? demanda le châtelain.

— Non; le whist à quatre m'endort.

— Quel jeu jouiez-vous là-bas, en Amérique?

— Le *monté*.

— Est-il amusant, ce jeu? demanda le châtelain.

— Oui, pour ceux qui gagnent; on y fait des pertes de cent mille écus dans une nuit.

— Peste! dit le châtelain; on ne trouverait personne, là, pour jouer la poule à cinquante centimes.

— Oh! non; ils aimeraient mieux apprendre l'espagnol à des singes.

— Allons, il faut pourtant faire quelque chose, dit le châtelain en secouant ses bras, comme pour combattre l'invincible ennemi nommé l'ennui; ah! une idée! je vais prier mademoiselle Julia de nous chanter une romance...

— Voilà une idée! dit Prosper.

Le châtelain courut au parc, et, après une lutte de dix minutes, il parvint à entraîner mademoiselle Julia au salon.

— Messieurs, dit-il, je réclame l'indulgence du pu-

blic ; mademoiselle Julia souffre d'un rhume violent qu'elle a pris en sortant avant-hier de l'Opéra.

— Oh ! dit la mère sur un ton lamentable, elle a une organisation qui la rend sensible à la moindre impression d'air. Son éventail l'enrhume.

L'un des pères, le vrai peut-être, prit la parole et dit :

— Allons, Julia, essaye une petite romance, celle de ton professeur, *le Bonheur au village*...

— C'est écrit pour un contralto, dit Julia ; mon professeur a promis de la transposer pour moi.

— Alors chante *le Retour du Soldat*... Vous allez entendre, messieurs, une musique ravissante...

— De qui ? demanda un curieux qui s'ennuyait de se taire.

— De... de... un nom très-connu... Diable ! je n'ai pas la mémoire des noms.

— Ah ! dit Prosper à l'oreille de Marcel, ah ! comme je regrette le jour où nous fîmes naufrage dans l'archipel des Malouines !

La jeune fille ôta ses gants avec lenteur, s'assit devant le piano, essaya les touches, et, se retournant vers le châtelain, elle dit :

— Le piano n'est pas accordé, et le *la* ne rend pas.

— C'est possible, dit le maître... Je dois acheter

un piano de Herz cette semaine; nous l'aurons dimanche prochain.

— C'est égal, va toujours, dit le père présumé.

— Mais vous savez bien, murmura la jeune fille, que je n'aime pas m'accompagner quand je chante... Quelqu'un de ces messieurs voudrait-il avoir l'obligeance de m'accompagner?

Silence morne et général.

Mademoiselle Julia éclaircit sa voix avec une gamme de toux sèche, et attaqua la romance :

> Viens, mon enfant, près de ta mère,
> Ta vieille mère qui t'attend...

Elle s'arrêta tout court, et, frappant le piano avec sa petite main mutine, elle dit :

— Vous le voyez, j'ai encore mon enrouement, et je chante faux.

— L'autre soir, dit la mère, elle a chanté cette romance chez une marquise de mes amies, au faubourg Saint-Germain, et tout le monde a pleuré.

— Allons, Julia, dit le châtelain, vous nous la chanterez dimanche... Et toi, mon petit collégien, Théodore, tu n'as rien à nous réciter?

— Il est bien timide, dit le père; mais quand on le prie un peu...

— Nous le prierons beaucoup, dit le châtelain.

— Il déclame très-bien le récit de Théramène, reprit le père.

— Peste! du Racine! reprit le maître du château; allons, Théodore... *A peine nous sortions...*

— Je voudrais bien faire comme eux et sans peine, dit Prosper tout bas.

— Je ne le sais que jusqu'à... à... je ne le sais pas du tout, dit le collégien... J'aimerais mieux vous dire *les Deux Canards et la Tortue.*

— Va pour les deux canards, dit le châtelain.

Le collégien se leva, prit un fausset aigre, et commença :

Une tortue était à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulait voir du pays.
Volontiers... Volontiers... Volontiers...

— Je ne m'en souviens plus, ajouta-t-il en pleurnichant.

— Il est intimidé, dit le père. Allons, ne pleure pas.

— Je n'aime pas voir pleurer les enfants, dit le châtelain en se levant. Voyons... voyons... faisons quelque chose... une partie de billard à quatre... les autres parieront... Personne ne dit mot?... Dimanche

prochain, j'aurai Levassor... il m'a promis... Ah! je veux vous faire voir une curiosité...

Tout le monde se leva.

— C'est le grand-père de mon jardinier, poursuivit le châtelain, un vieillard de quatre-vingt-huit ans, droit comme un I et vert comme nous tous... Allons à la ferme : c'est de l'autre côté du lac... Vous serez étonnés... de sa mémoire surtout... Il a connu madame... chose... la maîtresse du roi XV... madame...

— Du Barry, dit une voix.

— Tout juste, Du Barry; il dit que c'était une très-belle femme, mais un peu légère... Nous le ferons causer.

— Allons voir le vieillard, dit un quatuor mélancolique.

La société arrivait sur le perron, lorsqu'une voix désolée fit entendre ces trois mots :

— Tiens, il pleut!

Chœur général :

— Il pleut!

— Ce n'est pas étonnant, dit le châtelain; il pleut toujours en juin... Il a plu le 8, jour de Saint-Médard! Nous en avons encore pour vingt-deux jours.

— C'est consolant, dit Prosper.

— Il pleut depuis le 15 avril, reprit le châtelain. Le printemps est très-pluvieux à Paris.

— Et l'été aussi, dit une voix de femme.

— Sans cela, reprit le châtelain, on s'amuserait trop à la campagne!

— Et on pourrait aller voir le vieillard, ajouta Prosper.

— Non, dit le maître, vous avez l'air de plaisanter, monsieur Desverriers, mais vous auriez vu un vrai phénomène... Ah! voyons... il faut pourtant faire quelque chose... Voulez-vous voir mes chevaux?... Y a-t-il des amateurs ici?... Allons à l'écurie; c'est à deux pas...

Une femme exprima une opinion par une pantomime qui fut comprise du châtelain.

— Les dames, dit-il, auront la bonté de nous attendre au salon.

— Oui, dit une voix féminine; nous ferons un trente-et-un.

— On vous donnera des cartes, mesdames.

L'écurie fut ouverte, et le maître fit la biographie détaillée de ses trois chevaux; le quatrième était absent. Il le promit pour le dimanche prochain : une bête superbe, à robe de moire, aux jarrets fins; elle devait courir à la Croix de Berny; le roi Louis-Philippe l'avait marchandée, et le maréchal Bugeaud en avait offert six mille francs.

On bâillait beaucoup dans le cercle des auditeurs.

— Allons voir ces dames, dit le châtelain.

Ces dames entouraient une table de jeu, et se distribuaient les trois cartes du trente-et-un, avec annexion du *mistigris*, le valet de trèfle. Dix jetons représentaient un enjeu fou de cinq centimes. Les enfants, perchés sur des chaises, regardaient pour apprendre le jeu. Enfin on s'amusait!

Le châtelain se plaça derrière une ancienne favorite et lui donnait des conseils, ce qui révoltait les autres; mais aucune n'osait se plaindre. Les autres hommes, ne sachant que faire, firent galerie et imitèrent les enfants.

Prosper, emprisonné par la pluie, ouvrit un journal et ne le lut pas.

Son ami chercha une place propice à une idée secourable, et, trouvant un canapé moelleux dans un *buen-retiro*, il s'y endormit.

Quand un instant de silence se faisait au milieu du jeu, on entendait un concert de cris joyeux partis des salles basses. Les domestiques, si graves devant le maître, se livraient à des saturnales de cuisine; les éclats de rire perçaient la voûte, et des cris stridents, suivis de gammes de gaieté folle, annonçaient que les jeunes filles de service se mêlaient avec complaisance aux innocents ébats de la domesticité.

Le châtelain, absorbé par son rôle de conseiller, soufflait ces mots à l'oreille de l'ex-favorite : « Pre-

nez l'*as;* — restez à vingt et un; — jetez le *huit;* — prenez le jeu; vingt-sept, c'est un bon point; — abattez trente et un. »

Les hommes graves, éprouvant le besoin de dire quelque chose, disaient de temps en temps.

— Je ne comprends pas ce jeu.

Prosper s'était endormi sur son journal, il se réveilla en sursaut, au bruit que firent les femmes en se levant comme un seul homme, pour exprimer en chœur final tout le tort que ces conseils avaient fait à leurs intérêts. Une d'elles avait perdu trente-cinq centimes, c'est-à-dire sept parties, sans gagner une seule fois.

L'ex-favorite serrait son gain dans son porte-monnaie d'un air triomphant.

Le châtelain tira sa montre et dit :

— Nous dînerons dans une heure... Il pleut toujours... voyons, il faut faire quelque chose, pour tuer le temps.

Un invité conduisit mystérieusement le châtelain dans l'embrasure d'une croisée et lui dit :

— M. Anastase Chaudet consent à déclamer quelque chose... C'est un homme fort instruit, il est sur les rangs pour l'Académie, et il a des chances. Priez-le au nom de la société de...

— Comment donc! dit le châtelain... mesdames, M. Chaudet a la parole, un peu de silence, s'il vous plaît.

M. Chaudet réprima son émotion, et dit, en syncopant une petite toux :

— Je vous propose l'*Épître à Uranie* de M. de Voltaire...

— Oui, oui, accepté, cria le châtelain.

— C'est un morceau philosophique, reprit M. Chaudet, et un peu long...

— Tant mieux! cria le maître.

— Vous savez tous qu'Uranie était le pseudonyme de madame du Châtelet, et que l'épître fut lue, pour la première fois, au château de Cirey, en 1755, l'année qui vit le désastre de Lisbonne, où périt Racine le fils. A cette époque, la philosophie se voilait d'une gaze poétique, qui lui prêtait un charme nouveau.

— Comme il parle bien? dit le châtelain.

— Vous avez une observation à me faire? demanda M. Chaudet.

— Non, non, continuez.

— Attendez... où en étais-je? dit M. Chaudet... ah! j'y suis... un charme nouveau... les superstitions régnaient en souveraines, et M. de Voltaire s'était proposé le but de les combattre, dans la langue des dieux. L'*Épître à Uranie* leur porta le dernier coup, et c'est ce chef-d'œuvre que je vais avoir l'honneur de vous déclamer, malgré mon insuffisance... hum! hum!... *Épître à Uranie*...

Tu veux donc, ô ma belle Uranie,
Que, par ton ordre, érigé en Lucrèce nouveau,

— Le vers est faux, dit le plus grand des collégiens, enfant terrible.

— Chut! lui cria son père.

— Messieurs, reprit M. Chaudet, je demande à ne pas être interrompu, n'ayant pas l'habitude de parler en public... je continue...

Devant toi, d'une main hardie,
Aux superstitions j'arrache le flambeau.

Le bandeau, veux-je dire...

Aux superstitions j'arrache le bandeau,
Que j'expose.....

Une voix de basse chantante interrompit l'épître en ébranlant le lambris avec ces mots : *Monsieur est servi*.

— La main aux dames! cria le châtelain.

Le dîner continua le déjeuner, sauf quelques variantes. Au second service, une discussion s'engagea sur la pièce en vogue, *l'Héritage de l'inconnu*, en cinq actes, de l'auteur en vogue, Stanislas Fermot.

— Vous ne connaissez pas cette pièce? demanda le châtelain à Prosper.

— Non, monsieur.

— Allez voir ça… ce n'est pas naturel, mais c'est intéressant… Voici le sujet : Il y a un jeune homme qui aime une jeune fille en tout bien et tout honneur; mais le père de la jeune fille, qui s'appelle…

— Anna, dit une voix.

— Non, le père.

— Vallon.

— C'est ça… Vallon… Donc, M. Vallon dit au jeune homme… « Votre fortune est suspecte… mon nom est sans tache, à moi… Dites-moi l'origine de votre fortune, et si elle n'est pas tarée, je vous donnerai ma fille… » Le jeune homme, qui s'appelle…

— Arthur, souffle une femme.

— Arthur jure que sa fortune est honnête, mais qu'il ne peut en dire l'origine… « Vous n'aurez pas ma fille, » lui répond le père. Anna s'évanouit.

— Vous oubliez un détail, dit la femme instruite : Anna est… Comment dirai-je cela?… est… fiancée secrètement à Arthur.

— Oui, bien… suivez l'intrigue, monsieur Prosper Desverriers…

— Je la suis.

— Il y a un rival…

— Je m'en doutais, dit Prosper.

— Un rival qui se nomme…

— Valsain, dit la femme instruite.

— Oui ; or Valsain est riche, lui ; riche de son père,

un industriel honorable, dont la fortune est exposée au grand soleil. Le père dit : « Voilà le gendre qui me convient, et il a raison. » Arthur est au désespoir, et il veut tuer Valsain.

— Je m'en doutais, dit Prosper.

— Bien, reprit le châtelain. Valsain demeure rue du Mouton, et il traverse toutes les nuits la place de Grève pour rentrer chez lui.

« — Je le tuerai là, dit Arthur.

« — Il ne le tue pas, car au fond il est... »

— Vous oubliez un détail important, dit la même femme.

— Lequel ? madame.

— Oh ! très-important, monsieur... Anna dit à Arthur : *Malheureux, tu vas te trahir !*

— C'est juste ! reprit le châtelain; merci, madame, et vous avez fort bien dit la phrase... mais cela m'a fait perdre le fil... Ah ! il faut vous dire qu'il y a un farceur très-amusant qui doit aller chez tous les notaires de Paris, de la part du père, pour connaître l'origine de l'héritage d'Arthur. Il a reçu cinquante louis pour faire ces recherches, et Arthur lui en donne cinquante pour ne pas les faire. Bref, Anna veut s'empoisonner...

— Vous oubliez un détail, dit la femme interruptrice; elle veut s'empoisonner parce que le mariage avec l'autre est conclu.

— Ça va sans dire, observa le châtelain.

— Ah! c'est essentiel! reprit la femme; si vous omettez cela, on ne comprendrait pas la fatale résolution d'Anna.

— C'est juste, remarquèrent les autres femmes.

— Soit, reprit le châtelain; il y a une scène superbe entre le père et la fille; tout le monde pleure, comme un public de veaux, un vrai marché de Poissy. Il est vrai de dire que c'est très-touchant, et que c'est joué! oh!... moi, qui suis un homme de Bourse, j'ai pleuré à tremper mon mouchoir. Le père a découvert l'origine de l'héritage, et il jure que jamais il ne donnera sa fille à Arthur. Anna tient une fiole de poison et la porte à ses lèvres, en disant :

« — Et moi je ne me donnerai jamais à l'autre. »

Le père est père, il arrête le bras de sa fille en s'écriant :

« — Eh bien, je me sacrifie! Tu épouseras Arthur, mais tu ne me reverras plus; je pars demain pour l'Amérique; je ne veux pas voir dans ma famille l'héritier d'un bourreau!

« — Ciel! s'écrie la fille, il sait tout! »

Et elle s'évanouit.

— Oh! c'est magnifique, ce dénoûment! dit la même femme avec enthousiasme.

— Allez voir ça, monsieur Desverriers.

— Oui, dit Prosper, avec une exaspération

concentrée ; oui..... la joue-t-on ce soir, cette pièce ?

— Tous les soirs, dit la femme, à sept heures et demie.

— Eh bien, reprit Prosper, mon ami part demain pour un long voyage, et je veux lui procurer le plaisir de voir cette pièce... Nous sommes à deux pas de la station; dix minutes pour aller à Paris... oui, nous serons arrivés au lever du rideau.

Et il se leva, en serrant la main du maître.

— Ah ! je vous accompagne jusqu'à l'allée, dit le châtelain.

Et il s'acharna dans cette idée, malgré Prosper, qui voulait s'épargner ce supplément à la vie de château.

— Alors, dit-il en quittant Prosper, c'est convenu, à dimanche prochain.

— Oui.

— Vous voyez, on est reçu sans façon, sans gêne...

— Oui.

— On secoue un peu les ennuis de la ville...

— Oui.

— On passe une journée agréable...

— Oh ! oui.

— Bonsoir, messieurs, je rentre pour faire servir le café... Il ne pleut plus... nous irons voir le vieillard. je regrette bien...

Les deux amis étaient déjà loin; ils n'entendirent pas la fin de la phrase. La cloche sonnait à la station.

II

LES CONSEILS DE JUPITER

Prosper Desverriers respira en se trouvant seul dans le wagon avec son ami.

— Ouf ! dit-il, me voilà décoiffé ! j'avais la coupole du Panthéon sur la tête ! Quelle journée ! quel château ! quel monde ! quels assassins ! quel guet-apens !

— Moi je supporte cela plus philosophiquement, dit Marcel.

— Tu n'as pas de nerfs, toi, et tu dors toujours ! mais moi, je suis un nerf sculpté en homme. L'ennui racle sur moi comme l'archet sur une corde, et quel ennui ! S'il me fallait moisir quinze jours de ma vie, comme j'ai vécu aujourd'hui, j'aimerais mieux embrasser le

métier de saint Siméon Stylite, qui passa trente ans sur une colonne d'ordre ionique.

— Et il croit que tu es enchanté de sa journée, dit Marcel, en riant aux éclats.

— Oui, le scélérat! l'assassin!... c'est bien la peine d'avoir des millions pour vivre comme vit cet imbécile! est-il fier de son brelan carré de géants domestiques! Il ne leur viendrait jamais à l'idée à ces Crésus, de se faire servir par de jeunes et fraîches filles qui dilatent les poumons des convives et leur donnent toute sorte d'appétits!

— Il vous dirait que ce n'est pas la mode.

— Et moi je lui dirai que c'est la mienne. Ces gens-là, lorsqu'il ont acquis une fortune, demandent ce que font leurs confrères en millions, et ils les copient. Ils font tous abnégation d'intelligence; ils se garderaient bien d'inventer quelque chose, d'abord, comme indigents d'imagination, ensuite, comme moutons du Panurge millionnaire. S'ils inventaient le bonheur, et si quelqu'un leur criait : *cela ne s'est jamais fait*, ils renonceraient à l'invention.

— Je vois que tu les a compris, dit Marcel; et que dis-tu de cette rage qu'ils ont tous d'aller pleurer au théâtre devant des malheurs de carton, et devant des acteurs qui rient dans la coulisse des imbéciles qui pleurent dans la salle?

— Oh! ceci est une folie déjà très-ancienne, reprit

Prosper. La plus précieuse action de la vie est le sommeil; nous devons surtout lui éviter les mauvais rêves, les cauchemars et le faire le plus doux possible. Eh bien, ils ont tous la rage d'aller de huit heures à minuit, voir au théâtre des bandits, des bourreaux, des assassins, des monstres, des empoisonneurs; et quand ils ont bien tremblé, bien gémi, bien pleuré et que leur sang a tourné au vinaigre pendant quatre heures, ils vont savourer les douceurs du sommeil, et ils revoient dans un songe fiévreux toutes les horreurs que le *succès de larmes* a déroulées sur les planches, et les jeunes femmes courent la chance, sous ces impressions, de concevoir et de féconder un germe qui sera un jour quelque gibier de bagne ou d'échafaud. C'est égal! succès de larmes; tout Paris va le voir. Il faut voir ça.

— Voici un fait à l'appui, dit Marcel. En 1826, m'a dit mon père, un acteur, nommé Mazurier, joua le rôle d'un orang-outang, à la Porte-Saint-Martin, avec un succès qui dura deux cents représentations. Les femmes suppliaient leurs maris de les mener voir *Jocko*, et les maris obéissaient avec leur complaisance habituelle. On ne saurait croire la quantité d'orangs-outangs que ces pères ont obtenus pour fils, neuf mois après la soirée de Jocko.

— C'était inévitable, dit Prosper; les Athéniens exposaient de belles statues de dieux et de déesses

dans leurs promenades, et les femmes ne mettaient au monde que de beaux enfants. Sur leurs théâtres, on jouait aussi des horreurs tragiques, et on exposait des monstres hideux, mais les mères et les filles étaient exclues du théâtre ; elles gardaient le gynécée. Les hommes seuls étaient admis. Mais on jouait ces drames de sang et de terreur pendant le jour, et après de longues promenades péripatéticiennes sous un ciel étoilé, ils allaient dormir, et ils faisaient des rêves d'or. Nous avons toujours eu la manie de copier les Grecs, sans voir qu'il nous était impossible de copier leurs usages, leur religion, leur climat, leur ciel, leur soleil.

En causant ainsi, ils étaient arrivés au débarcadère de la rue Saint-Lazare.

— Voyons, dit Prosper, je ne reconnais plus mon Paris; conduis-moi à mon hôtel.

— Prends mon bras, c'est tout près d'ici, une promenade... Comptes-tu rester dans ce logement, rue de la Chaussée-d'Antin?

— Oh! non.

— Tu changeras?

— Certainement oui.

— Tu as trouvé mieux?

— Beaucoup mieux... Es-tu retenu à Paris par quelques affaires, ou par une intrigue, ou par je ne sais quoi?

— Non, Prosper.

— Alors accompagne-moi.

— Bien loin?

— Non, dans un pays où il ne pleut pas, et où l'homme trouve quatre saisons dans le jour, si cela lui convient.

— Le printemps, l'été, l'automne, l'hiver en vingt-quatre heures, dit Marcel; et a-t-on la faculté de choisir?

— Oui, dit Prosper.

— Alors on choisit le printemps, dit l'autre.

— Pourquoi? reprit Prosper; l'hiver n'est ennuyeux qu'à cause de sa longueur éternelle; mais si, en plein été, on pouvait prendre cinq minutes d'hiver, comme on prend une glace, on se donnerait volontiers cinq minutes de froid. Eh bien, le pays où je vais m'établir jouit de ces avantages de température variée; veux-tu t'y établir avec moi?

— C'est attrayant de tentation, dit Marcel. Ce pays a un nom probablement?

— Le plus grand de tous les noms et le plus haut; c'est l'Himalaya. J'en arrive.

— Aussi?

— Et j'arrive de partout. Que veux-tu? je comptais me fixer à Paris, et j'avais loué à lord Hasting ma maison, une maison à quatre étages, c'est-à-dire à quatre saisons, que j'avais fait construire par fan-

taisie... Je te conterai cela plus tard... Aujourd'hui je change d'idée... Tu ne saurais croire tout ce que m'a inspiré de réflexions cette vie de château...

— Je comprends, dit Marcel : toi qui viens de visiter le globe, tu étais mal à ton aise avec ce bourgeois enrichi qui croyait t'émouvoir en te montrant ses quatre rosses et un vieillard, et tu rencontrerais le même bourgeois avec un autre nom si tu acceptais une autre invitation.

— Je le sais; aussi je déménage. Assez d'ennui comme cela. Je serais hydrophobe, j'inventerais une maladie s'il me fallait recommencer aujourd'hui.

— Tu repartiras donc? demanda Marcel.

— Oui... Tu sais, mon ami, tout ce qu'on peut amasser de sottises dans sa tête quand on se met sous une cloche de brouillard; mais tu ne sais pas tout ce qui éclate dans le cerveau lorsqu'on navigue sous la coupole du ciel.

— Explique-toi mieux, Prosper.

— Écoute, et ne me traite pas de fou... En quittant l'Amérique, j'ai pris le chemin des écoliers pour rentrer en France. Je voulais voir la ville du Cap, à la pointe nord de l'Afrique; *Captown*, une curiosité d'enfance, un souvenir du voyageur Levaillant. Un soir, on me propose de me conduire à l'Observatoire; c'est le premier de l'univers. Un descendant d'Her-

schell était là et faisait fonctionner le merveilleux télescope qui porte son nom. Il me dit d'appliquer mon œil sur le petit verre et de regarder. Ce que je vis me donna la fièvre à l'âme ; à quelques pas de mon œil, je vis la planète de Jupiter avec ses satellites : c'était un spectacle inouï de beauté. Une goutte d'eau est habitée, me dis-je, et ce globe magnifique ne le serait pas !

— Il est à peu près quinze cents fois plus grand que la terre, me dit l'astronome.

— Ainsi, répondis-je, toute proportion gardée, tout ce qu'il y a dans cette admirable planète est quinze cents fois plus considérable que ce que nous avons ici : la taille, l'intelligence, la vie, la passion, les sens?...

— C'est très-probable, me dit l'astronome.

Je replaçai mon œil au verre du télescope, et je ne pouvais plus l'en détacher.

Ainsi, me dis-je en descendant de l'Observatoire, si les habitants de Jupiter savaient que nous existons, eux dont la vie est si longue, ils nous compareraient à nos éphémères, ces insectes qui ne vivent qu'un jour, et comme ils nous plaindraient du haut de leur effrayante longévité ! Que diraient-ils de nous encore s'ils savaient que nous faisons le tour de notre globe en quinze mois, eux dont les promenades après déjeuner durent autant? La nuit est la

mère des idées folles ; je me sentais humilié ; je cherchais un brin d'herbe pour me dérober aux regards de l'immense planète ; je faisais des excuses à l'insecte que j'écrasais sous mon talon, comme s'il eût été mon semblable ; je ne comprenais pas qu'on eût osé mettre le mot *orgueil* dans un dictionnaire chrétien.

Pendant mon sommeil, je fis un rêve d'éphémère ; je naissais avec une larme de l'aurore sur un grain de sable ; je me mariais à dix heures, j'étais père à midi ; je dépérissais un peu avant le crépuscule ; je mourais au coucher du soleil, et je m'étais horriblement ennuyé, faute d'amour.

A mon réveil, j'étendis les deux bras horizontalement, et je crus toucher les deux pôles de la terre. Tout prit un nouvel aspect devant mes yeux et dans mon imagination : la montagne se fit caillou ; l'Océan, ruisseau ; le navire, coquille de noix. Je prenais ma tête à deux mains pour en arracher la dernière phrase que l'astronome m'avait dite, et cette phrase épouvantable bourdonnait toujours dans ma tête et menaçait d'en exiler la raison.

— Tu as oublié de me dire cette phrase ? dit Marcel.

— Oh ! elle ne produira aucun effet sur toi, reprit Prosper, tu as des joues trop fraîches, tu es trop blond.

— Dis toujours, fais comme si j'étais pâle et brun.

— Ce neveu d'Herschell m'a dit :

« *J'ai compté dans les nébuleuses, à l'aide de mon télescope, soixante-quinze millions d'étoiles fixes, qui sont autant de soleils, centres d'un système planétaire, et, s'il m'était donné de braquer mon télescope sur la plus éloignée de ces étoiles, j'en découvrirais autant, et toujours ainsi, de dernière en dernière, jusqu'à la fin de l'infini.* »

Cette phrase fait pleuvoir des cataractes de Niagara d'étoiles sur ma tête, trop faible pour porter un chapeau. Avec ces pensées qui rendent fou, je monte à bord d'un navire en partance.

« — Où allez-vous? me dit le capitaine.

« — Je n'en sais rien, lui répondis-je; cela m'est égal. Je suis éphémère; je me promène sur les grains de sable et sur les gouttes d'eau. »

Quelles nuits d'extase j'ai passées sur la dunette du navire par une mer calme, entre les constellations de l'Océan et du ciel, et quel cours de philosophie inconnu de la Sorbonne! J'avais encore le droit d'être orgueilleux, puisque j'avais le sentiment de mon humilité.

On me débarqua à Calcutta, le Londres du soleil. Je veux continuer ma promenade par les conseils de la planète de Jupiter; je remonte le Gange; je tra-

verse le Népal; je séjourne six mois devan une excroissance de l'Himalaya; je deviens amoureux d'une jeune Hollandaise; cette passion me fait peur; elle est un obstacle à ma promenade; je prends la fuite. J'arrive à Bombay, et, parti de là, je traverse l'Égypte, et un paquebot d'Alexandrie me dépose à Naples, hôtel de la *Victoire*, sur le quai. Le climat me sourit, et je me décide à séjourner quelques mois devant le golfe de Baïa.

« A Naples, je trouvai la vie qu'on fait partout, monotone, routinière, triste. Un soir, je dînais à table d'hôte avec un Anglais, un Espagnol et un jeune Romain antiquaire. Nous venions de visiter ensemble les ruines de Pompéia.

« L'Anglais était de ceux qu'on nomme excentriques, parce qu'ils ont des idées peu conformes aux immuables routines du *West-end*. Il se nomme sir Gregory D***; il sort de l'université d'Oxford; parle toutes les langues, même les anciennes, avec une grande facilité.

« A notre table d'hôte on nous servait ces plats éternels qui appartiennent aujourd'hui à la cuisine universelle. On invente beaucoup d'armes de bataille, on n'invente jamais d'armes de cuisine. Les mêmes casserolles font cuire les mêmes ragoûts dans toutes les capitales de l'Europe, et l'Académie des sciences, dont les membres dînent chez Flicoteaux, n'a jamais proposé un prix à l'inventeur d'un plat.

« — Je vous propose, nous dit sir Grégory, de vous faire dîner chez Lucullus, dans huit jours. Acceptez-vous ?

« L'acceptation fut unanime.

« — Eh bien, reprit-il, gardez-moi le secret, parce que toute la colonie anglaise tomberait sur ma table, et nous ne pouvons être que quatre y compris Lucullus.

« Au jour dit nous partîmes pour Pompeia, où nous arrivâmes à la nuit.

« Sir Grégory Lucullus s'était mis en grands frais pour nous servir un festin antique, dans la maison de Diomède, où les festins avaient été interrompus par un convive inattendu, un fâcheux voisin, le Vésuve. C'était aux ides de Mars, an de notre ère 79, Titus régnant.

« Tout avait été prévu par le savant et prodigue élève de l'université d'Oxford. Il y avait même un vestiaire, où nous trouvâmes un complet assortiment de tuniques, de clamydes, de laticlaves, de sardoines ; ce qui nous permit de quitter nos atroces costumes modernes, et de nous déguiser en Romains.

« Nous nous couchâmes autour du *quatriclinium*, en appuyant nos coudes sur de moëlleux coussins, pour faire la vie ensemble, *convivium*.

« Quatre jeunes danseuses, recrutées au théâtre San-Carlo, et assez lestement déguisées en Hébé, en Po-

mone, en Hygie et en Flore, nous versaient les vins du Cos, de Crète, de Chypre et d'Agrigente, scellés dans des amphores étrusques, sous le septième consulat de Marius

« On nous servit d'abord des œufs, selon le précepte, *ab ovo usque ad mala;* puis des raves, de l'*apium*, l'*api* provençal, ou celeri; et des huîtres du lac Lucrin. Choses qui réveillent l'appétit, disait Lucullus, *lassum pervellunt stomachum*. On nous servit ensuite, une hure de sanglier de Lucanie, un turbot dans sa saumure, un paon farci de raisins de Corinthe, des murènes à l'huile de Venafre et au vinaigre de Lesbos. Les fruits furent servis dans des canistres à treillis d'or.

« La prima donna de San-Carlo, déguisée en esclave de Mytilène, nous chantait, par invervalles, des airs italiens en s'accompagnant de la lyre : le ténor, habillé en Rapsode, raconta les adieux d'Hector et d'Andromaque, aux portes Scée, et la visite de Priam au fils de Thétis.

« Mes convives parlaient le latin du siècle d'Auguste; ils s'entretenaient de la nature des choses ; ils s'excitaient à jouir de la vie en considération de sa brièveté ; ils demandaient à l'Océan s'il était le père de toute la création, *Oceanumque patrem rerum*, ou si un Dieu inconnu avait tiré l'univers du chaos. Ils célébraient aussi les amours cruels qui dénouent la ceinture des

Grâces, et les rosiers de Pœstum qui fleurissent deux fois.

« Le monde moderne, avec sa science désespérante et sa réalité plate, s'était évanoui pour moi; la terre redevenait le centre de l'univers; les étoiles ressemblaient à des clous lumineux; j'en comptais mille et vingt-deux, comme Talès de Milet, et Denis l'aéropagite, deux astronomes aveugles. Ce ciel de la nuit avait été créé pour réjouir la vue de l'homme en l'absence d'Apollon. J'entendais le chant de la sirène Parthénope, et je me disposais à demander à la sibylle voisine un rameau d'or pour faire ma descente aux enfers et enlever Proserpine à son odieux mari.

« Quand Lucullus fut redevenu sir Gregory, je lui dis :

« — Au nom des dieux, vous m'avez donné un songe sorti par la porte d'ivoire; ne me réveillez pas. Je suis riche, je vous payerai les frais de mon sommeil.

« — Eh bien, nous continuerons, me dit le savant d'Oxford.

« Le lendemain, nous rentrâmes à la maison de Diomède, et, comme nous jouions aux dés la royauté du festin, selon le précepte *regna vini sortiere talis*, trois sbires de la police du roi de Naples firent irruption dans l'*impluvium* et nous demandèrent nos passeports.

« Le chef du *buon governo* nous dit que nous étions accusés d'une foule de crimes, entre autres de paganisme et d'insulte à la religion.

« Le *quatriclinium* et toute la défroque romaine furent confisqués au profit de l'État, et nous fûmes assignés devant un tribunal correctionnel.

« — Il n'est donc pas permis de vivre à sa guise en ce monde? m'écriai-je; il ne suffit donc pas d'être honnête homme et de semer l'or pour s'amuser? Il faut se coiffer d'un tuyau de poêle, se vêtir d'un sac, manger des fricandeaux, et dire toujours les mêmes bêtises, sinon il y a une loi qui vous oblige à vous mettre au niveau du genre humain!

« A la pointe du jour, un paquebot partait pour Marseille; j'esquivai donc la sentence du tribunal napolitain en filant quatorze nœuds à l'heure à bord du *Francesco primo*.

« Maintenant, mon ami, tu me connais, et tu dois comprendre tout ce que j'ai souffert dans cette affreuse journée de château; mais, à mon tour, je comprends aussi que la vie me serait intolérable dans cette civilisation sablée, ratissée, tirée au cordeau, qu'on appelle la vie parisienne. Il est très-difficile d'acquérir une grande fortune; il est cent fois plus difficile de savoir s'en servir. Il est très-facile de naître; il est cent fois plus difficile de vivre. As-tu vu cet affreux millionnaire aujourd'hui? Était-il écrasé sous

le poids de chaque minute! a-t-il sué sang et eau pour traverser dix heures d'ennui! s'est-il mis l'esprit ou la bêtise à la torture pour découvrir une distraction introuvable! C'est la vengeance du pauvre, cela! L'autre jour, Lamartine disait à la tribune : « *La France s'ennuie !* » et tous ceux qui bâillent ont crié au paradoxe. Ce n'est pas la France pauvre qui s'ennuie : celle-là travaille, s'agite et connaît les joies du soir au foyer domestique ; c'est de la France riche dont Lamartine parle ; mais, avant lui, Louis XIII et Louis XV disaient : « Je m'ennuie. » Une grande dame écrivait : « L'*ennui pleut au Louvre*, » et Bossuet jetait à la perruque de Louis XIV cette lamentation : « L'*inexorable ennui désole le monde!* » Eh bien, moi, j'ai acquis une immense fortune au péril de ma vie et à la sueur de mon front, et je ne veux pas l'employer au bénéfice de l'ennui universel.

— Je t'approuve complétement, dit Marcel. Tu es né à Paris, et, avec tes idées de voyageur, tu ne pourras jamais te naturaliser Parisien. Tu m'as converti à la religion de Jupiter et à la secte des Éphémérides. Montre-moi le chemin, je te suis.

— Il y a six mille vaisseaux à l'ancre dans la Tamise, devant *London-bridge*, dit Prosper ; nous irons après-demain faire notre choix. Je prendrai une traite de cent mille livres sur Calcutta, et nous partirons. Vois-tu, mon ami, tu ne saurais comprendre la joie

qui m'inonde lorsque je touche la corde goudronnée d'une échelle de navire; lorsque je pose le pied sur le pont et que je respire ces parfums pénétrants dont il est imprégné, et qui lui viennent de Surate, de Manille, de Ceylan, de tous les pays embaumés par le soleil! Alors, du haut de ce tremplin qui va me lancer au bout du monde, les seuls sages, à mes yeux, sont les pères de famille, les honnêtes industriels, les laboureurs de la campagne, les artisans laborieux; mais tu ne saurais dire de quel mépris j'accable tous ces riches oisifs, ces célibataires ennuyés, ces solitaires de l'alcôve, ces endormis de club, tous ces Crésus du bâillement, qui se sont incrustés, comme des huîtres qu'ils sont, sur dix pieds carrés d'asphalte ou de tapis, et ne songent jamais à épeler la première lettre du livre de l'infini que Dieu expose en vain devant leurs yeux!

— Tiens, j'étais un de ces gens-là, moi aussi! dit Marcel; je connais le monde par les gravures des marchands des boulevards; je m'étais incrusté entre la rue Drouot et la Chaussée-d'Antin; je croyais que le soleil se levait à Bercy et se couchait à Versailles. Tu me fais naître dans un monde nouveau, et je vais prendre mon passe-port.

Ils étaient arrivés devant l'hôtel où Prosper était descendu, et ils causèrent encore quelques instants pour régler leur départ.

Les mères des deux jeunes gens sont cousines germaines, et vivent, comme deux sœurs, à Fontenay-aux-Roses. En recevant la dernière visite qui leur annonçait un si long voyage, elles éprouvèrent une grande douleur, la mère de Prosper surtout, qui voyait arriver son fils pour le voir repartir tout de suite; mais, ne pouvant leur faire abandonner une résolution irrévocable, elles les bénirent au moment des adieux, et ajournèrent leur bonheur à l'époque du retour.

Nous retrouverons les deux jeunes voyageurs dans un pays lointain.

II

L'AUSTRALIEN

La fille de Van-Hussen, riche colon de Lucknow, mademoiselle Katrina, était alors la plus belle héritière de toutes les présidences de l'Inde. C'était le plus merveilleux produit de sang croisé qui ait ébloui l'œil d'un Européen. Une blanche brune de dix-huit ans, avec les yeux noirs bengaliens, une chevelure luxuriante qui semblait teinte dans une jungle d'ébéniers ; un front d'un ovale exquis, une bouche qui s'était ornée des perles et du corail de Ceylan, comme une héroïne du *Ramaïana*. Son visage rayonnait d'esprit et d'intelligence ; sa voix était une mélodie de sirène ; sa grâce, un enchantement.

Le président de la vieille compagnie, *Old Company*, donnait un bal, dans sa maison de plaisance,

à deux milles de Calcutta. Il y avait un monde composé de tous les mondes : c'était une mosaïque vivante qui dansait dans les jardins sur une mosaïque de fleurs!

Katrina était la reine de ce bal.

Elle dansait avec un jeune et riche créole de Sumatra, fils d'un Australien de Melbourne et d'une Bengalienne. Quand leur groupe traversait la vive clarté des illuminations sous le dôme des arbres, on aurait cru voir, disait un savant Anglais, le héros fauve du *Ramaïana*, enlevant la belle Sita, dans l'Iliade de Ceylan.

Ce jeune danseur se nommait Gervaso Costaz; il était d'une laideur superbe, une de ces laideurs assez communes dans ces pays où les femmes, en pouvoir de Lucine, ne voient luire pendant neuf mois autour d'elles que des tisons sur des muffles dans les ménageries domestiques, et des yeux fauves sur des visages inhumains. Le soleil joue ensuite son rôle indien; il brûle le sang de ces produits du monde sauvage et du monde civilisé.

Gervaso Costaz était un des plus secrets amoureux de Katrina; son miroir lui avait toujours conseillé de se tenir à l'écart et de ne pas se mêler à la foule des prétendants qui demandaient la belle créole en mariage. Dans son désespoir, il éprouvait une sorte de consolation en songeant que tous ses rivaux connus

avaient subi l'amertume directe d'un refus, et qu'un seul, un étranger, venu du bout de l'univers, devait l'épouser.

Il devait bientôt apprendre, à ce bal, que le mariage serait conclu dans trois jours.

La femme la moins coquette se met toujours en frais d'amabilité aventureuse pour plaire à tous ses danseurs ; elle n'attache aucune importance à ce petit manége ; c'est un gracieux mécanisme qui fonctionne, comme à l'insu de la pensée, et sans préméditation coupable. De son côté, l'homme qui aime avec passion est toujours disposé à interpréter en sa faveur, la moindre phrase de bon accueil, tombée d'une bouche souriante ; alors le plus deshérité des prétendants sort de sa nuit, dans les rayons de l'espoir, se relève avec orgueil et fait jaillir de son imagination en délire tous les mensonges qui lui promettent le triomphe et le bonheur.

Toujours est-il qu'après le quadrille et l'entretien qui l'accompagna, Gervaso Costaz avait quitté sa physionomie funèbre de tous les jours, et que, prenant le bras d'un ami Australien comme lui, il l'entraîna au fond du jardin, pour lui faire une confidence d'homme heureux. Cette illusion folle ne dura pas longtemps, mais elle envenima sa passion.

Ainsi que le lecteur l'a déjà deviné, Prosper Desverriers et son ami étaient arrivés depuis longtemps à

Calcutta, où le voyageur parisien avait retrouvé la jeune fille tant redoutée à son premier passage. Cette fois, l'amour l'emporta sur la prudence et tout marcha au gré de ses désirs. Sa fuite soudaine fut même exploitée avantageusement; il avait, dit-il, couru à Londres en toute hâte, et franchi les deux ruisseaux océaniens pour réaliser sa fortune et l'immobiliser à Calcutta. Cette fortune et les qualités personnelles du prétendant lui firent trouver un excellent accueil dans la famille de Katrina, et le mariage fut conclu, l'amour aidant des deux côtés.

Des jalousies sourdes murmurèrent autour du jeune Français lorsqu'il entra dans le jardin du bal, mais lui ne remarqua rien; ses yeux se fermaient à tous les bruits de la foule; ses yeux ne s'ouvraient que pour voir cette reine de beauté, qui, dans trois jours, devait lui appartenir, comme le plus précieux des trésors. En la dévorant du regard, il aimait à se redire, elle sera *ma* femme, en appuyant sur le pronom possessif, qui renfermait en lui toutes les extases du ciel; l'infini dans deux lettres!

Ce jeune homme n'était pas de ceux qui font consister leur bonheur à paraître heureux; il avait l'égoïsme de la sensualité, et se souciait fort peu d'être envié par la foule. Son tact exquis lui conseilla même d'affecter l'indifférence en cette occasion. Son tour de quadrille étant venu, il présenta gravement la

main à Katrina, et la conduisit dans la rotonde de danse, avec cette politesse froide qu'il aurait montrée à une femme inconnue. Il parla peu et d'un air diplomatique, pendant les intervalles des figures, et la reconduisit à son fauteuil, avec le même cérémonial.

Le plus terrible et le plus secret de ses rivaux ne l'avait pas perdu de vue un instant, et il tira encore de tout cela des conclusions à son avantage, qui vinrent corroborer ses premières impressions. Aussitôt il courut faire part du succès de son espionnage à son ami.

Quoique adoucie par la brise de mer, la chaleur était forte, et les musiciens, plus altérés dans l'Inde qu'en Europe, demandèrent un congé d'une heure, pour rendre une visite au buffet des rafraîchissements.

Il y eut alors une mêlée véritable et la foule se répandit dans les sombres allées de grands arbres qui conduisent au Gange.

Prosper offrit son bras à la reine du bal et suivit la foule, avec nonchalance, comme s'il eût accompli un acte de politesse forcée, mais quand il n'y eut plus rien à redouter d'un indiscret voisinage, le volcan éclata, et la jeune fille entendit tout ce que l'amour et la nuit peuvent inspirer de tendre et de passionné. Katrina, élevée dans une austérité puritaine, s'abandonnait avec délices à ce langage si nouveau pour elle,

et qu'elle avait le droit d'écouter, à la veille de son mariage. Le plus mélodieux des instruments ne vaut pas la voix de l'homme qui sait parler d'amour à une femme, sous un ciel étoilé, dans une atmosphère de parfums, au murmure des arbres et de la mer. Les cavatines les plus belles, accompagnées par un orchestre magistral, sont des bruits stupides, auprès de ce solo d'amour parlé à voix basse, avec des lèvres convulsives qui effleurent des boucles de cheveux.

Heureuse d'être aimée ainsi, Katrina ne pouvait contenir l'explosion de sa joie, et en remontant l'allée, elle voulut, comme toutes les jeunes filles qui vont être femmes, parler des projets d'avenir. Elle saisit au vol une phrase distraite et égarée dans la mélodie de son amant, pour dire :

— Ainsi nous quitterons Calcutta, mon ami, c'est décidé ; cette ville ne me plaît guère ; nous irons habiter votre maison de l'Himalaya ; c'est comme vous dites le vrai palais des quatre saisons. Les bonzes du Népal disent que le paradis terrestre était là, au commencement du monde, et ils ont raison, je crois.

— Mais il n'a pas changé de nom, depuis que tu l'as choisi, ma belle Katrina.

— Ne m'interrompez pas, monsieur, je vous ai bien laissé parler, moi.

— Oui, je ne t'interromps pas... il n'y a personne... Je t'embrasse, parle.

— J'avais une bonne chose à dire, et je l'ai oubliée...

— Eh bien, dis-en une autre, elle sera meilleure.

— Ah! j'y suis, Adam et Ève, quand ils étaient seuls, devaient quelquefois s'ennuyer...

— Jamais, ils aimaient...

— Vous m'interrompez encore!... eh bien, soit, vous avez trouvé une bonne raison, ils aimaient... C'est beau l'amour!... Mais ils devaient parfois désirer quelque chose, l'un pour l'autre. Selon les bonzes du Népal, que j'ai questionnés... oui, oui, ne riez pas, monsieur, j'ai questionné des bonzes...

— Je le crois, continue.

— Selon eux, Adam n'ayant point de cadeaux à faire à Ève, quoiqu'ils fussent près du lac de Cachemire, lui faisait cadeau d'une saison.

— Cela vaut mieux qu'un châle, en été, dit Prosper.

— Ève disait :

« — Ces feuilles de lataniers sont trop vertes; je voudrais bien en voir de jaunes.

« — Je vais te conduire, disait Adam, par une pente douce au troisième étage de l'Himalaya. L'automne y règne. Tu verras les chênes jaunir.

« Le lendemain, la capricieuse disait :

« — Je voudrais avoir une couronne de roses carnées.

« Adam aussitôt lui offrait son bras et la faisait descendre au second étage ; là règne un printemps toujours en fleurs.

« Un autre jour, elle voulait faire connaissance avec le froid : la douleur a son charme. Les femmes, dit-on, sont nées pour souffrir. Adam murmurait un peu ; les hommes sont nés, dit-on, pour ne pas souffrir. Mais il se résignait et facilitait à sa femme l'ascension des quatre étages. Dans cette température supérieure de l'Himalaya, le caprice d'Ève durait peu ; elle était frileuse et légèrement vêtue, et elle réclamait l'été avec tous ses charmes : l'ombre des palmiers, le miroir des fontaines, les sources d'eaux fraîches, les bains du lac. Adam ne se faisait pas prier, et, prenant Ève dans ses bras, il descendait au premier étage, au rez-de-chaussée de l'Himalaya. »

— Tu es adorable, mon ange! dit Prosper d'une voix qui tremblait d'amour; eh bien, voilà mon rêve; je l'avais deviné sans consulter la Genèse ou les bonzes. J'ai acheté cette maison. Les étages sont divisés par des pentes sinueuses et douces comme des escaliers de reine; il y a dans la plaine un été sans pluie; au-dessus, le printemps avec ses fleurs et sa rosée ; un peu plus haut, l'octobre européen, avec ses teintes d'or et ses belles nuances; enfin, au sommet, notre décembre avec le charme de ses contrastes; les

salons confortables, les édredons de l'alcôve, les tapis moelleux, la cheminée où le sapin petille, et l'amour partout.

— Oh! comme nous allons vivre d'une vie à nous! dit Katrina en bondissant; et il faut dire aussi que ce n'est pas un désert, comme on peut le croire en Europe. Nous avons d'excellents voisins à tous les étages : des familles anglaises, hollandaises, américaines, espagnoles; ce coin de l'Himalaya est une ville perpendiculaire; sans ces avantages, elle serait inhabitable; les premiers locataires, Adam et Ève, avaient Dieu pour constable; ils ne craignaient rien. J'emmène, moi, mon armée de dévoués serviteurs, trente péons, qui sont de la famille...

— J'en ajoute trente, interrompit Prosper.

— Avec ce renfort, reprit Katrina, nous prenons nos voisins les Chinois, ce que n'a pu faire Tamerlan, qui s'est arrêté chez nous. Je sais le chemin que nous suivrons, un chemin admirable et qu'on vient de terminer; il coûte soixante millions. Une route pour les voitures. Elle part de Calcutta, et se dirige vers Bénarès, Lucknow, Agra et Delhi. De Lucknow, nous prenons notre droite, et nous traversons le Népal ou Népaul. Un chemin nous conduit aux pieds de l'Himalaya, sur le canal d'irrigation que les Anglais ont fait creuser, et qui se nomme le *Canal du Gange;* il

coule jusqu'à Delhi, sur une longueur de deux cents lieues. Vous voyez, monsieur, que je connais mon pays... De quoi riez-vous?

— Je ris, mon ange adoré, en songeant qu'il y a, dans notre Paris, des gens qui, sans le chemin de fer, ne sauraient pas quel chemin il faut prendre pour aller à Versailles.

— J'entends l'orchestre, dit Katrina; il s'est désaltéré; rentrons au bal, mon père doit être inquiet. Et maintenant, monsieur, soyez sage, et faites comme si vous ne m'aimiez pas. Nous sommes environnés de jaloux, et les jaloux sont très-méchants dans ce pays.

Prosper se perdit dans la foule, et rencontra son ami Marcel fort à propos, car il lui tardait de donner une expansion à son bonheur.

— Je suis fou de joie, lui dit-il; voilà enfin la vie que j'aime; la mer, le Gange, les étoiles, les fleurs, le bal, la femme adorée, Bénarès, Delhi, Agra, la Chine, Tamerlan, l'Himalaya; je rêve, ma tête brûle; le bonheur m'étouffe de volupté... Quelle nuit! et ce n'est que la préface de ma vie! Je redoute mon avenir, il est trop beau... Et toi, que fais-tu? Excuse-moi, je t'oublie, je m'oublie moi-même; cette femme est toute ma pensée, et il faut que je meure encore trois jours!

— Calme-toi, mon ami, dit Marcel; ta main brûle,

tu m'effrayes. Calme-toi; oublie un instant; viens, parlons de choses indifférentes.

— Oui, interrompit Prosper, parlons de Katrina...

— Non, tu vas faire éclater les artères de ton front... Sais-tu que le bal est très-curieux pour un étranger?

— Très-curieux...

— Et qu'il ne ressemble pas aux bals d'Asnières?

— As-tu fait quelque connaissance, mon ami, dans le bal?

— J'ai dansé avec une veuve de Malabar.

— Jeune?

— Est-ce qu'il y a de vieilles veuves dans un bal?

— Jolie?

— Est-ce qu'il y a des veuves laides?

— Es-tu avancé dans tes amours?

— Une veuve de Malabar, c'est du bonheur à la minute. Je prends le thé chez elle demain, dans son habitation, avec un ami que je viens d'improviser, un jeune Australien bronzé, très-bien mis, mais qui doit avoir des parents dans les forêts paternelles.

— Et qui se nomme?

— Comme un chrétien, Gervaso Costaz. Nous nous sommes liés tout de suite. Que veux-tu? je n'ai personne à qui parler. Toi, tu n'appartiens plus à ce

monde. Tu habites la planète de Jupiter, qui est vêtue de gaze transparente, et qui est très-décolletée sur ses deux hémisphères; elle damnerait un archange s'il avait le malheur de la voir. Maintenant tu viens à moi, dans un entr'acte d'amour, comme on va au foyer quand la toile tombe, et cela durera longtemps. Il me faut toujours à moi deux choses : une maîtresse et un ami. Je m'ennuie quand je suis seul. Le boulevard Italien manque à Calcutta.

— Ta mauvaise humeur est joyeuse, dit Prosper en riant ; aussi je ne m'en offense pas. Dans trois jours, je me marie, et, une fois marié, je redeviens ton camarade assidu. J'espère que tu n'es pas jaloux de mon bonheur.

— On est toujours jaloux du bonheur de ses amis, dit Marcel, et c'est fort naturel. Ce n'est que dans les tragédies où l'on trouve des confidents, habillés d'un rideau rouge, qui écoutent de sang-froid des tirades sur les heureux amours d'un prince grec ou romain, leur ami. Moi, je n'ai pas le bon naturel de ces comparses antiques; je veux ma part.

— Eh bien, ta veuve du Malabar? dit Prosper.

— C'est toi qui m'as précipité dans cette intrigue, reprit Marcel, et Dieu sait comment elle finira! En me quittant, elle m'a dit un mot profond, mais terrible...

— Voyons le mot.

« — C'est toi qui seras mon bûcher... »

— Ah ! oui, remarqua Prosper, les veuves indiennes ne se brûlent plus... Et elle te tutoie déjà ?

— Oui ; c'est un usage de veuve, m'a dit mon ami Gervaso Costaz.

— Tu me présenteras cet ami ?

— Oui, je l'ai invité à venir prendre le thé chez nous, à l'hôtel de *Sumatra*. C'est à lui que je dois la connaissance de ma belle veuve. On a des mœurs charmantes dans ce pays. Je lui chantais mélancoliquement mes doléances d'amoureux à jeun, et il m'a présenté à la veuve disponible. *Je crois sa conquête facile*, comme dit Robert dans son opéra... Tiens, regarde... voilà mon ami Costaz... Comment le trouves-tu ?

— En effet, il est effrayant de beauté fauve.

— Et il a un esprit de démon ou de grand singe... Je crois que si Dieu rendait la parole aux orangs-outangs, nos avocats et nos hommes d'esprit deviendraient muets... Veux-tu que je vous présente l'un à l'autre ?

— Non, puisque nous devons prendre le thé ensemble, chez nous, après le bal ?

— Je te comprends, va graviter autour de ta belle planète, va, et sans adieu.

Ils se retrouvèrent à l'hôtel de *Sumatra*, leur domicile provisoire, et Gervaso Costaz était avec eux.

Comme tous les créoles, nés dans des familles opulentes, le jeune Australien parlait notre langue, avec une grande facilité ; comme tous les créoles aussi, il s'exprimait tantôt avec une lenteur somnolente, tantôt avec une vivacité de parole qui s'alliait bien à la flamme du regard. L'observateur qui aurait voulu appliquer ses théories européennes à l'étude de ce personnage aurait perdu son temps et brisé ses lunettes ; il échappait au scalpel de tous les systèmes, avait des sourires d'une douceur ineffable, et des contractions de visage à faire frémir ; le clavier de sa voix modulait des *tierces* et des *sixtes* à ravir l'oreille, et tout à coup il éclatait en éruptions stridentes. Tout ce qui possède une âme, une vie, une passion, une flamme, un parfum dans ce pays, tout contribue à former ces organisations prodigieuses ; elles sont filles de la mer et de l'ouragan, de la jungle fauve et du soleil. Le feu qui coule dans leurs veines a traversé le laboratoire où la nature distille le sang des tigres et des lions.

Touchez la porte de bronze d'une pagode, quand le soleil la brûle à midi, et vous connaîtrez le degré d'incendie qui calcine l'épiderme de ces êtres, quand l'amour fait irruption dans leur poitrine de métal vivant.

O amour, vieux Éros, petit dieu malin, Cupidon transi, enfant chétif qui tiens un arc, ils te fondraient

comme un glaçon s'ils t'effleuraient seulement de leurs lèvres de feu!

Après ces préliminaires oiseux qui s'échangent toujours avant de choisir un sujet d'entretien, Gervaso Costaz but nonchalamment une tasse de thé, alluma un cigare, et se posa en homme grave.

— J'ai assez bien employé mon temps à Calcutta, dit-il, et, à mon retour en Australie, je crois que je pourrai faire quelque bien à Paramatta et à Sidney; nous attendons là un progrès depuis 1788, époque à laquelle le capitaine Arthur Philipps débarqua un millier de voleurs à Botany-Bay, à cinq lieues de Paramatta. La colonie n'augmente pas sa population, faute de femmes, et on ne peut pas envoyer là des duchesses et des ladies...

— C'est évident, dit Prosper.

— Je me suis entendu ici avec le *first clerk* du gouverneur général, et j'ai payé le passage de deux cents aventurières plus ou moins blanches et toutes très-indépendantes. Nous les marierons là-bas à des ex-criminels, aujourd'hui plus ou moins vertueux, et nous leur donnerons pour dot des terres dans la Nouvelle-Galles, avec un peu d'argent et des instruments de labour. Je me suis dévoué, comme mon père, à cette œuvre de colonisation et de réhabilitation.

— Ah! c'est très-bien! c'est très-bien! dirent en duo Prosper et Marcel.

— Mais, reprit Costaz en riant, je m'aperçois que je suis bien sérieux avec de jeunes Parisiens et après un bal si gai.

— Comment! se récria Prosper, nous nous intéressons beaucoup aux affaires de l'Océanie et de l'Inde, et la preuve c'est que me voilà fixé dans votre pays, et que Marcel, notre ami, va se coloniser un de ces quatre matins... Il m'a parlé de sa belle veuve...

— Ah! fit Costaz en riant, il vous a fait cette confidence?

— Oh! nous ne nous cachons rien... Il paraît que vous connaissez beaucoup cette veuve, monsieur Costaz?

— Beaucoup, non, mais assez pour savoir qu'elle se nomme Zarinda Bilpoor, qu'elle est veuve d'un riche planteur du Mysore, qu'elle a vingt-quatre ans, et qu'elle vient à Calcutta, je crois, avec l'idée bien naturelle de trouver un mari ou quelque chose d'approchant.

— Mais je vous trouve fort instruit sur la belle veuve! s'écria Prosper.

— Pas de soupçon injurieux, dit Costaz en s'inclinant; vous avez en France les mœurs un peu légères, dit-on; mais, s'il faut faire ma confession ici, je vous dirai qu'un lien sérieux retient toutes mes pensées amoureuses à Melbourne, où je dois me marier, à mon prochain retour.

— Bah! fit Prosper, une distraction est permise en voyage, ici surtout. Votre soleil est un mauvais conseiller; il a bien des infidélités à reprocher à ses rayons.

— Mais, fit Marcel, puisque M. Costaz te dit qu'il connaît à peine madame Zarinda!

— Bon! il est jaloux! s'écria Prosper.

— Aujourd'hui, non, reprit Marcel; mais je puis en être jaloux dans trois jours, et je prends mes précautions.

— Vous savez, monsieur Costaz, que la belle veuve tutoie déjà mon ami?

— Oh! cela ne prouve rien, remarqua l'Australien.

— Comment! cela ne prouve rien! dit Prosper, et la femme que je dois épouser dans trois jours ne me tutoie pas encore, parole d'honneur!

Costaz fit un mouvement imperceptible.

— Vraiment! dit-il avec nonchalance.

— Hier je lui ai cité un quatrain que j'apporte de France, pays des quatrains, reprit Prosper; je le lui ai déclamé en comédien; elle a paru l'entendre avec plaisir; je croyais qu'elle allait me tutoyer; elle m'a dit :

« Je vous remercie. »

— Peut-on connaître ce quatrain? demanda Costaz négligemment.

— Le voici, dit Prosper, avec ce titre :

TOI ET VOUS.

A une femme aimée.

Vous est plein de respect, TOI rempli de tendresse
L'un est sourd à l'oreille, et l'autre au cœur est doux,
Mais, on peut les unir ainsi, belle maîtresse,
Je ne connais que TOI de plus joli que VOUS,

— Ah! c'est charmant! c'est délicieux! c'est admirable! s'écria Costaz; il n'y a que les Français pour trouver ces choses-là... Toute l'Australie se cotiserait pour en faire autant, elle s'arrêterait avant le premier vers... Monsieur Desverriers, je vous en prie, redites-moi ce quatrain.

Prosper se soumit aux lois du bis, et excita une seconde explosion d'enthousiasme chez son auditeur.

— J'ai une mémoire ingrate comme la terre de Van-Diémen, dit Costaz; seriez-vous assez bon, je vous prie, pour me le copier?

— Très-volontiers, dit Prosper en se levant.

— Je ne vous cache pas, reprit Costaz, que ce quatrain me vaudra le premier baiser de miss Betty, ma fiancée. Je le lui vendrai à ce prix. Nous sommes très-peu avancés, à Melbourne, dans la civilisation de l'amour. C'est la faute des méthodistes anglais.

Prosper remit le quatrain copié à Costaz en lui disant :

— Bon pour un baiser.

Costaz ouvrit un portefeuille, et, laissant voir une énorme quantité de *bank-notes*, il dit :

— J'aime mieux ce *bon* que tous ces chiffons-là.

Et il serra précieusement le quatrain.

— Cela me fait songer, dit-il comme s'il se fût parlé à lui-même, que le capitaine Drak est à la veille de son départ.

— Et vous partez avec ce capitaine? demanda Prosper.

— Oh ! non... mais je ne veux pas le laisser partir sans lui faire une petite visite... Miss Betty adore les bijoux de corail, comme toutes les créoles... Il est vrai que rien ne pare une jolie femme comme le corail d'un rouge pâle.

— C'est vrai, dit Prosper.

— Le capitaine Drak, reprit Costaz en rallumant son cigare, fait le commerce secret de ces bijoux... En le nommant, je suis sûr que vous ne le dénoncerez pas...

— Oh ! vous n'avez rien à craindre, dirent les deux amis.

— Le capitaine Drak connaît les meilleures pêcheries de Ceylan, et il fait fabriquer à Bombay, par le fameux bijoutier Milne, des joyaux admirables et d'un

goût exquis; des parures complètes, bracelets, broches, peignes, diadèmes, que vous dirai-je? des écrins de reine, et je ne veux pas le laisser partir sans faire mon emplette.

— Tiens! dit Prosper, une idée!... Voilà une parure que j'ai oubliée dans la corbeille... Quand irez-vous à bord de ce contrebandier, monsieur Costaz?

— Ma foi... attendez, fit Costaz en tirant de sa poche un petit agenda. Voyons mes heures de loisir... Demain, journée prise... Séance à *Philanthropic-Club*... Rendez-vous chez M. Flaxton pour le semoir mécanique... Dîner chez lady... Après-demain, journée occupée encore... Oh! les affaires!... Réunion d'actionnaires, Cornwallis-*street*, pour le défrichement de la terre de Grant et l'exploitation des mines d'alun, d'anthracite et de fer oligiste en employant les bras des *emancipits-purs*, et des *busch-rangers*, *batteurs de buissons*... *Lunch* chez lady Halringle... Dîner, etc., etc... J'aurai quelques heures libres dans trois jours.

— Eh bien, à votre loisir, monsieur Costaz, dit Prosper.

Allez-vous vous méfier d'un ex-sauvage habillé en dandy, qui montre une fortune en portefeuille, et montre à sa cravate et à ses doigts les plus beaux diamants d'Hyderabad?

Un proverbe dit :

Aux gens heureux les vertus sont faciles.

ce qui veut signifier que les crimes ne peuvent être commis que par les gens malheureux. Un philosophe de Cordoue, Sénèque, avait dit le contraire en bon latin : *Si vous voulez savoir tout ce que l'amour et la haine peuvent faire, mettez ces passions dans le cœur d'un homme puissant : Da posse quantum volunt.*

Nos trois interlocuteurs se séparèrent comme de vieux amis.

IV

LA PARURE DE CORAIL

Le mariage de Prosper et de Katrina venait d'être célébré sans trop d'éclat, et très-peu d'invitations étaient faites pour le repas de noces, qui devait avoir lieu, après le coucher du soleil, dans la maison de Van-Husson, une habitation délicieuse, dont les jardins, clos de murs, s'étendaient, au bord de la mer, dans un faubourg de Calcutta.

Prosper, en reconduisant sa femme, lui avait dit :

— Voici notre dernière séparation : je rentre en ville pour régler mes comptes avec le land-lord de l'hôtel de *Sumatra* et terminer toutes mes petites affaires de garçon. C'est une séparation de quelques

heures, et, à dater de ce soir, toute ma vie est à toi...

A l'hôtel de *Sumatra*, Prosper trouva Marcel et Costaz qui fumaient en causant.

— Avez-vous reçu mon billet d'invitation, monsieur Costaz? dit Prosper en serrant la main de l'Australien.

— Oui, cher monsieur; j'aurai le plaisir d'être des vôtres ce soir.

— Donnez-moi du feu, je suis à jeun de cigare, et il me reste quelques heures pour me livrer au vice du tabac; je vais faire une orgie de manille, ma femme me défend de fumer... Un sacrifice à l'amour dont elle me tiendra compte... Tu parais inquiet, Marcel?...

— Moi... non... Je ne ris pas, voilà tout.

— Ah! fit Costaz; il lui arrive un affreux malheur, je viens de recevoir sa confidence.

— Quel malheur? demanda Prosper.

— Le plus heureux des malheurs, dit Costaz : il a reçu un billet de la belle veuve, un billet à ordre, payable ce soir en monnaie d'amour.

— Comment! dit Prosper, tu es aussi avancé?

— Non, dit Marcel; pas de mauvaise plaisanterie. Cette femme choisit le jour où tu te maries pour...

— Pour t'épouser! interrompit Prosper en riant; ah! oui, je comprends ton désespoir.

— Moi, dit Costaz, je lui ai conseillé de demander un délai de vingt-quatre heures, comme on fait dans le commerce.

— Ah! c'est impossible! dit Marcel d'un ton sérieux; un premier rendez-vous... Il semble qu'on demande du temps pour réfléchir. Une jolie femme est le plus exigeant des créanciers.

— Alors, paye comptant, dit Prosper; quant à moi, je te dégage; tu seras libre ce soir. Nous ferons notre repas de noces chacun de notre côté.

— Tu comprends, Prosper, que...

— Oui, oui, je comprends que tu es enchanté de ma proposition, et que tu veux te donner les airs d'un homme contrarié.

— C'est que, dit Marcel, le hasard nous joue de ces tours...

— Oui, plains-toi du hasard! Il te traite en enfant gâté; il fait mourir tout exprès pour toi un mari du Malabar, afin de te livrer sa veuve, la Vénus de l'Inde! Allons, hypocrite, mets sur ton visage ta véritable pensée intérieure; déride-toi.

— Écoute, Prosper, dit Marcel, tu conviendras qu'il est cruel pour moi de faire trois mille lieues, afin d'assister à tes noces, et de faire acte d'absence tout juste ce jour-là.

— Mais, cher ami, reprit Prosper, mes noces se font sans pompe, sans étiquette. Il y aurait, dit-on,

trop de jaloux. On se plaindrait que la mariée est trop belle. Mon bonheur me ferait des ennemis.

— C'est profond! remarqua Costaz en secouant la tête pour donner son assentiment; mais il y aurait un moyen de tout concilier.

— Voyons, dit Prosper, voyons le moyen.

— C'est très-simple, dit Costaz avec une naïveté naturelle : l'amoureux de la belle Zarinda peut partager sa soirée avec le mari de la belle... la belle...

— Katrina, souffla Prosper.

— Katrina, ajouta l'Australien.

— Il est beau, le moyen! dit Marcel; oui, après-dîner, je me sauverai à toutes jambes de l'habitation de ma veuve, qui loge à trois milles d'ici... Je passerai pour... Bah! vous alliez me faire dire une sottise.

— Dis toujours, fit Prosper.

— A point nommé, reprit Marcel, ce matin, le journal, dans ses réclames qui enfoncent toutes celles des feuilles parisiennes et de l'Agence-Paris, renfermait cet avis, sous la rubrique *Latest intelligence : « Le Baradjy de l'émir de Solo, île de Java, demande des hommes ayant toutes les conditions requises pour être admis à la garde du harem...* Payé cinq *shellings* la ligne... » La veuve de Malabar croirait que j'ai pris du service chez l'émir de Solo!

— C'est vrai, dit Costaz en riant... Messieurs, je

vous propose une promenade sur le port; il faut que je voie le capitaine Drak.

— Tiens, à propos, dit Prosper, je songe aussi à la parure de corail... Ce sera une surprise... Je mettrai cet écrin sous la serviette de Katrina.

— L'idée est bonne, remarqua Costaz d'un ton nonchalant.

— Toi, dit Prosper à Marcel, je te devine; tu vas nous demander la permission de diriger ta promenade du côté du rendez-vous; je t'ai vu consulter ta montre d'un œil furtif.

— Je n'ai point de parures à acheter, moi, dit Marcel.

— Fais à ta fantaisie, reprit Prosper. Ne nous gênons pas... A demain, mon ami; j'espère que nous nous reverrons à déjeuner pour nous demander si nous avons passé une bonne nuit.

Prosper quitta son frac de cérémonie, endossa une veste blanche et prit congé de son ami.

Il sortit avec Gervaso Costaz, qui paraissait fort préoccupé de son cigare de Manille, qui ne *passait pas*.

Le port de Calcutta présentait son animation ordinaire; c'est la même vie qui règne à Liverpool, devant la Mersey et ses quarante docks. Le môle était émaillé de toutes les nuances des carnations de l'Inde et de la Polynésie. Costaz et Prosper se tenaient par le

bras pour ne pas être séparés par ce flot de curieux, d'oisifs et de marins.

Costaz descendit dans un canot, Prosper le suivit, et, sur un signe qui montrait un point dans les navires, le batelier prit les rames et vogua vers cette direction.

— Voilà le paquebot du capitaine Drak, dit Costaz en le désignant de la pointe de son *stick*.

— Il n'est ni beau ni grand, fit Prosper.

— Oh! reprit Costaz sur le ton le plus naturel, c'est tout ce qu'il faut pour le commerce qu'il fait. Oui, il ne paye pas de mine, mais c'est un fin marcheur. Voilà l'essentiel. Le mois dernier, ce brave Drak, qui ne met péril à rien, entreprit d'enlever deux tonnes de poudre d'or à Bornéo; comme il arrivait devant Banjermassing, il fut cerné par quelques centaines de pirogues, montées par les plus terribles pirates de la Malaisie. Drak fit chauffer à toute vapeur, et les traversa comme une dorade traverse une caravane de harengs... Nous voici arrivés.

Ils montèrent à bord, et furent reçus par le capitaine Drak.

Il ne ressemblait nullement à un loup de mer; c'était un homme d'une figure douce, et que la mer et le soleil semblaient avoir respectée; il est vrai qu'il était fort blond. Le hâle s'attache surtout aux bruns, disent les marins de l'Inde.

L'équipage ne paraissait pas fort nombreux; deux matelots dormaient sur le pont, à l'abri d'une tente; on pouvait présumer que les autres étaient à terre ou dans l'entrepont. Par intervalles, la tête du mécanicien se laissait voir et disparaissait.

— Capitaine, dit Costaz, je vous amène un de mes amis... Vous pouvez avoir en lui toute confiance... Montrez-nous ce que vous avez de plus beau.

Le capitaine, vrai ou faux, regarda autour de lui, comme s'il usait de précautions contre l'espionnage, et descendit l'échelle de la dunette.

En remontant avec un lourd colis, il dit :

— Il y a deux matelots malais dont je me méfie; heureusement ils ne sont pas là.

Il présenta des chaises, posa un guéridon, ouvrit le colis et étala des écrins.

— Voilà de quoi choisir, dit-il; c'est ce qu'il y a de plus beau chez Milne; nous appelons cela de vraies *magnifences*, en style d'agathophiles.

— Oh! il est très-instruit, le capitaine! dit Costaz en riant.

— C'est vraiment très-beau! dit Prosper en examinant un à un tous les écrins. On ne saurait pas où la préférence doit se fixer.

— Il faut les prendre tous, dit le capitaine avec un rire plein de bonhomie.

— En attendant, dit Costaz, il faut faire gagner

quelque chose à votre *cook*... Le pauvre garçon est là qui nous regarde...

— Ah! ce sont ses petits bénéfices, dit le capitaine.

— A-t-il toujours de ce porter *barklay-perkins* si bien conservé?

— Je ne sais pas... Oh! s'il en avait une rivière, il la vendrait à un *penny* la goutte. Un *barclay-perkins* qui supporte la mer et le changement de climat, c'est une mine d'or dans ce pays; mais la provision est toujours fort petite, on craint toujours qu'elle ne s'avarie. Ce n'est pas du *claret*, ça.

Prosper examinait toujours les écrins, et souriait en pensant au plaisir de la surprise.

Le cook déposa deux bouteilles de porter sur le guéridon et trois coupes de faux argent de Londres.

— Il n'y a pas de boisson comme ce porter pour étancher la soif quand il fait cette chaleur, dit Costaz. A votre santé, capitaine.

Il jeta le porter par-dessus bord, et, essuyant sa moustache, avec un *ah!* de respiration, il déposa la coupe vide sur le guéridon, en disant :

— Monsieur Prosper Desverriers, voulez-vous que je vous dise ma préférence?

— Oui, voyons, dit Prosper en avalant le porter.

— Cette parure ci... Elle me paraît la plus belle entre les belles.

Et il versa de nouveau le porter.

— Oui, dit Prosper... Vous avez peut-être raison... Mais en voici une autre dont le corail me paraît d'une nuance plus tendre... Regardez bien...

— Savez-vous ce qu'il faut faire alors, monsieur Desverriers?

— Dites.

— On ne peut pas épouser deux femmes, mais on peut acheter deux parures.

— Le conseil est bon, dit Prosper en vidant une seconde tasse de porter... Passons à l'important... Quel est le prix de ces deux écrins, capitaine?

— Monsieur, dit le capitaine sur le ton d'un vrai brocanteur, à Londres, chez le bijoutier Hamlet, vous payeriez ces deux parures mille livres...

— Eh! eh! se récria Costaz, cher capitaine, vous nous la donnez trop forte!

— Oui, oui, reprit le capitaine en fermant les yeux et en les rouvrant d'un air de méthodiste, oui, oui... je n'exagère rien, monsieur Costaz... Et moi, ici, je vous les donne... donner est le mot... pour deux cents livres.

— Capitaine, dit Costaz, vous vous gâtez... Vous étiez plus accommodant autrefois... Tenez, je suis venu pour vous faire une emplette, moi aussi, mais je ne vous achèterai rien. Que voulez-vous? Je n'aime pas être surfait, comme tous les fils de commerçant.

— Ah! monsieur Costaz, dit le capitaine sur un ton lamentable, si vous saviez toutes les mauvaises nuits et tous les mauvais jours qu'il faut passer pour arriver à un bénéfice raisonnable! Ah!

— Oui, c'est juste, dit Prosper attendri et buvant une troisième fois.

— Au fond, reprit Costaz, je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais je marchanderai ce qui me regarde... Voyons, capitaine... Que demandez-vous de celle-ci? J'achète pour mon compte.

Le capitaine prit la parure désignée, la considéra attentivement, regarda le ciel, remua les lèvres comme s'il faisait un calcul de change de monnaies, et dit :

— Celle-ci, j'en demande quatre-vingts livres, prix fixe, pas une *couronne* de moins.

— Eh bien, dit Costaz, vous êtes plus raisonnable pour moi que pour mon ami. Je ne marchanderai pas... Enfin, capitaine, je vois que vous faites assez bien vos petites affaires...

— Eh! monsieur Costaz, vous savez mieux que personne quel rude métier je fais. J'arrive à l'âge mur : on vieillit vite dans ces parages quand on ne se soigne pas. Je veux travailler encore deux ans, et j'achète une petite habitation à Chandernagor, sur le Gange, parce que je suis d'origine française, et

cette colonie me rappellera le beau pays de ma mère.

Sa voix s'altéra d'émotion à la fin de cette phrase, et Prosper fut attendri.

Les meilleurs comédiens ne sont pas au Théâtre-Français; ils jouent sur le théâtre du monde et n'ont pas besoin de faire quarante répétitions pour *empoigner* le public; ils improvisent leur mise en scène, leurs rôles et leurs *effets*.

— Voyons, dit Costaz, donnez-nous la facture et acquittez. Nous avons droit à un escompte, nous payons argent sur balle.

— Est-il commerçant, ce M. Costaz! dit le capitaine en riant.

— Mais dépêchez-vous donc, capitaine; il fait une horrible chaleur sous votre tente, et je ne suis pas trop à mon aise.

— Moi aussi, dit Prosper d'une voix faible; je me sens la tête lourde.

— Quarante degrés de chaleur! dit Costaz; il y a de quoi faire cuire la cervelle dans le crâne... Allons, la facture, vite; nous irons prendre un bain froid, ça nous remettra.

Prosper laissa tomber sa tête en arrière comme frappé d'une foudroyante attaque de sommeil.

Costaz et le capitaine le soulevèrent et le mirent sur le lit d'une cabine attenant à la dunette.

— Tu sais ce que tu dois faire maintenant? dit Costaz.

La tête du mécanicien reparut à fleur de pont.

— Chauffez, dit Costaz.

Le cook, qui était le vrai capitaine, monta et dit à Costaz :

— Je vous remercie aussi, monsieur, pour les cent livres que vous avez données à ma femme.

— J'aurai soin d'elle et de tes enfants, dit Costaz; tu peux te noyer sans regrets... Êtes-vous contents?... Oui... Bien... Filez, et à la garde du diable.

Après avoir donné ses dernières instructions, Costaz descendit du paquebot et rentra en ville.

Le petit navire, léger comme l'oiseau des tropiques, prit son vol à toute vapeur vers l'embouchure du Gange.

V

L'HOMME FAUVE

Au coucher du soleil, Gervaso Costaz, en costume de gala, entrait avec une parfaite assurance à l'habitation de Van Hussen. Son pas résolu annonçait l'ami intime dans l'invité.

Quelques invités arrivaient avec lui.

Un domestique les introduisit dans une galerie d'attente ouverte aux brises du Gange et de la mer voisine.

Van Hussen leur disait à tous :

— Mon beau-fils n'est pas encore rentré, mais il ne doit pas tarder.

— Je l'ai vu hier, dit Costaz; il s'occupait d'une foule de petits détails. Il m'a fait bien rire surtout en me disant : « Je me démène dans mon agonie de garçon. »

— Oh! il est charmant! dit le bon père, et ma fille ne peut manquer d'être heureuse avec lui.

— Il pense à tout, reprit Costas. Tenez... il m'avait promis depuis longtemps un quatrain délicieux; j'y tenais beaucoup, mais je n'osais le réclamer, le voyant si occupé, à la veille de son mariage, eh bien, il s'en est souvenu, lui, et il me l'a donné. Le voici... Vous pouvez le lire, monsieur Van Hussen.

Le père prit le quatrain, le lut et, appelant sa fille :

— Katrina, dit-il, tu dois connaître ça... Monsieur est un ami intime de ton mari...

— Et il m'a fait son cadeau de noces hier, madame, interrompit Costaz; je ne donnerai pas ce quatrain pour mille livres.

Katrina donna un coup d'œil au quatrain et fit un sourire où perçait déjà l'inquiétude, en disant :

— Je le connais.

Et elle ajouta, en réprimant un mouvement convulsif :

— Il est bien près de six heures et demie, n'est-ce pas?

Costaz tira pompeusement un chronomètre superbe et dit :

— Six heures et vingt. Hier, nous avons fait une promenade, avec Prosper, du côté du fort William, et il me disait : « Mon ami, il faut que je fasse dans

deux jours la besogne d'une semaine; je ne veux apporter à mon soir de mariage aucun de mes ennuis de garçon.

— Tu vois, ma fille, dit le bon Van Hussen, il n'y a nullement à s'inquiéter de ce retard.

Katrina fit, comme par complaisance, un signe d'asquiescement, mais elle soupira et regarda le ciel.

Une coquetterie légitime lui avait conseillé de se mettre en frais de toilette légère pour éblouir son mari, avec ces ornements naturels qui humilient les pierreries quand elles osent faire concurrence aux charmes d'une jeune femme. Rien n'était triste à voir comme cette mariée qui étalait ce luxe de promesses payées par l'insouciance ou l'abandon. Par malheur, tout n'était pas perdu : il y avait là un œil fauve qui perçait les gazes et les crêpes de Chine; il y avait une convoitise, chauffée à la flamme des Satyres du *Ramaïana;* il y avait des griffes de vautour, encore voilées par des gants de dandy.

Les belles femmes, dans un bal, comme les changeurs de monnaies sur le forum, sont innocemment, et jusqu'à un certain point, les complices ou les agents provocateurs des attentats dont ils sont les victimes. On ne devrait pas faire étalage de trésors devant des convoitises inexorables qui suppriment la raison dans le cerveau et la remplacent par la folie. En outre, la

première éducation de l'enfance est consacrée à l'étude de toutes les obscénités classiques, entretenues par la routine ; un adolescent se repaît de mythologie par ordre d'un sage professeur : il incendie sa mémoire avec les libertines équipées et les galants adultères de Jupiter, le maître des dieux. Apollon, le père de la poésie, et Pan, l'inventeur de la flûte, commettent avec Daphné et Syrinx des crimes qui les feraient condamner aux galères s'il y avait une cour d'assises dans l'Olympe. Le bon Homère, l'instructeur des écoliers, imite le poëme lascif du *Ramaïana* indien, fait enlever une femme à son mari et chante une guerre de dix ans soutenue pour une cause d'amour. Le héros de l'*Énéide* se conduit fort lestement avec une reine qu'il a séduite et divinise l'infidélité. Les *Métamorphoses* d'Ovide, livre classique, sont un recueil de galanteries obscènes racontées avec un charme merveilleux. Le classique théâtre grec renchérit sur cette exhibition de crimes olympiens ; c'est un recueil d'immortels chefs-d'œuvre, remplis d'adultères, d'incestes, de violences, de passions hystériques à épouvanter l'imagination des eunuques. Le professeur offre comme antidote un seul trait honorable, la *continence de Scipion;* mais les écoliers donnent un autre nom à cette continence, se moquent de ce Romain vertueux malgré lui, et, à cause de Capoue, ils lui préfèrent Annibal.

Les germes de ces méfaits de l'éducation, tombant sur des natures volcaniques, portent les mêmes fruits que les sauvages instincts de l'ignorance. On ne doit jamais aux plus odieux des crimes une ombre de justification ; on peut toutefois, dans l'intérêt de la grande famille de l'humanité, leur trouver, s'il y a lieu, des circonstances atténuantes. Mais, comme l'a si souvent répété Ducray-Duminil, le père des écrivains romanesques, *n'anticipons pas sur les événements.*

Comme on le pense bien, les minutes s'écoulaient, lentes comme des heures, et plus pleines d'angoisses qu'une année de douleurs peut en contenir. Les invités, soupçonnant quelque mystère peu favorable à la jeune femme, et ne pouvant expliquer par des motifs honnêtes cet inconcevable abandon, se retiraient l'un après l'autre et se promettaient de se communiquer le lendemain leurs médisantes suppositions. Ces départs brusques et empreints de pruderie anglaise étaient compris dans leur véritable sens, injurieux pour Van Hussen et sa fille, qui ne trouvèrent plus d'autre soutien et d'autre consolateur que Gervaso Costaz.

Un domestique, envoyé à l'hôtel de *Sumatra*, rapporta ceci :

— M. Prosper Desverriers, de Paris, n'a plus reparu depuis le matin. Tous ses effets sont encore dans ses appartements. On croit l'avoir vu, vers

deux heures, s'acheminer du côté de la ville noire[1].

— Ah! dit le père en se frappant le front, la ville bien nommée! Il sera tombé dans un guet-apens de Malais ou de Chinois!

Et il donna cet ordre à son domestique comme s'il eût été frappé d'une autre idée :

— Courez chez mon banquier Everington; c'est là que mon gendre a placé tous ses fonds. Demandez-lui s'il est venu lui demander de l'argent. Courez... remontez à cheval... il est déjà tard.

Le domestique sortit.

Katrina, renversée sur un divan dans l'attitude de la désolation, ne paraissait prendre aucun intérêt à tout ce qui se disait autour d'elle. Mieux que personne, elle connaissait son mari; ce n'était ni un oubli, ni un abandon, ni aucune autre cause de ce genre qui expliquait cette absence : il était mort, pensait-elle, et mort assassiné.

Costaz se tenait immobile, et, appuyant son front sur sa main, il paraissait absorbé dans ses réflexions.

— La ville noire! la ville noire! murmurait le père en se promenant à grands pas.

Et il ajoutait ce monologue, que Costaz approuvait par des signes de tête :

— A Londres! à Londres! sécurité dans les rues...

[1] Calcutta est divisée en quartier neuf et quartier vieux; l'un se nomme *ville blanche*, et l'autre *ville noire*.

Il y a des constables partout... Mais dans les maisons, c'est différent... On vous y égorge, on vous y vole impunément... C'est la loi!... Belle loi... l'enceinte domestique est inviolable... Que voulez-vous que ce soit à Calcutta! un Londres sans police!... peuplé de tous les malfaiteurs de la Polynésie... Des anthropophages qui ont droit de cité!... Des navires qui partent à chaque instant, qui remontent le Gange ou descendent à la mer et qui emportent les assassins et les voleurs dans des colonies, où ils vont vivre en honnêtes gens avec la considération aveugle qu'on accorde toujours à la richesse! L'Inde est remplie de ces gens vertueux... Excellent ami... mon cher monsieur Costaz... vous ne nous avez pas abandonné, vous... comme les autres... Les avez-vous vus, ces méthodistes puritains! Ils sont tous partis, comme si ma maison était pestiférée!

Costaz serrait les mains de Van Hussen, et détournait sa tête pour cacher des larmes absentes, comme font ceux qui ont la pudeur de la sensibilité.

Un galop de cheval se fit entendre; Katrina se leva et retomba en sanglotant.

C'était le domestique envoyé chez le banquier. Il apportait cette réponse :

M. Everington n'avait pas revu M. Desverriers depuis quinze jours.

Van Hussen se laissa tomber à côté de sa fille pour

pleurer avec elle. Sur un signe du maître, les domestiques éteignaient les lumières et faisaient disparaître tout l'appareil d'une fête changée en deuil.

Costaz, le mouchoir sur les yeux, s'approcha de Van Hussen et lui dit tout bas :

— Je vais chez l'attorney de la ville noire. Il ne nous reste que cette ressource ; il faut l'employer.

Le père fit un signe affirmatif et serra les mains de Costaz, qui s'éloigna en pleurant comme font les acteurs qui ne pleurent pas.

Il avait étudié les localités avant d'entrer et il connaissait la galerie qui conduisait au jardin. Son instinct lui disait que Katrina ne remonterait pas à la chambre nuptiale et qu'elle viendrait respirer sous les arbres cette douce fraîcheur de la nuit qui ressemble à une consolation et au souffle d'un ami invisible. Souvent les mauvaises pensées réussissent mieux que les bonnes, et souvent le génie du mal conseille bien.

Embusqué au fond d'une allée, plus noire que la plus sombre nuit, l'homme fauve attendit.

Le silence n'était troublé que par le clapotement des eaux du Gange dans les échancrures de la rive, et les cris rauques des grands oiseaux qui, nuit et jour, volent lourdement sur le fleuve sacré.

Au coup de minuit, une forme blanche, éclairée par les étoiles, traversa la terrasse et vint s'assombrir

sous les premiers arbres de l'allée où le crime était en embuscade.

L'homme fauve entendait les pas lents et mesurés de Katrina, et tout ce que la passion peut faire bouillonner de lave dans le cratère du cœur humain agitait, autour du bandit, les feuilles des arbres comme la brise lugubre qui annonce l'ouragan des tropiques.

Une griffe de fer arrêta sur les lèvres le premier cri de la jeune femme, l'autre griffe la renversa évanouie sur le gazon.........

Aux heures matinales, Van Hussen s'était endormi, vaincu par le sommeil de la fièvre et la douleur, et en se réveillant, au chant des oiseaux qui saluaient le soleil, il chercha sa fille dans la galerie, et, ne la trouvant pas, il supposa qu'après sa promenade au jardin elle était montée aux appartements.

— Pauvre fille! dit-il, laissons-la dans son repos.

Et cette habitude qui, dans les pays chauds, conduit toujours les créoles à la fraîcheur de la vie extérieure après les nuits brûlantes, dirigea les pas de Van Hussen du côté des grands arbres du jardin.

Le spectacle dont le malheureux fut bientôt témoin suspendit en lui les fonctions de la vie, paralysa sa langue, ferma ses yeux : sa fille étendue sur les gazons et en proie à une léthargie convulsive qui avait succédé à l'évanouissement; tout annonçait un horrible

attentat et une lutte désespérée : les vêtements en désordre, les lambeaux d'étoffes, les cheveux déroulés sur les épaules, les herbes dévastées ; les traces du crime partout. Katrina ressemblait à la plus belle des fleurs, flétrie par la main du passant et jetée au loin comme un objet de rebut.

L'amour paternel ranima Van Hussen au moment où ses pieds défaillants se dérobaient sous lui ; il se précipita sur sa fille, qui sortit en sursaut de son lourd assoupissement, et ouvrit des yeux hagards et fixes, comme si elle continuait un horrible rêve.

— C'est moi ! lui dit son père en la couvrant de caresses après l'avoir relevée ; reconnais ton père.

Elle poussa un cri sourd, se jeta dans les bras de Van Hussen, et s'abandonna au triste soulagement des pleurs.

— C'est un complot ourdi avec un art infernal ! dit le père. As-tu reconnu le scélérat ?

Katrina répondit non par un mouvement de tête.

— Eh bien, j'ai tout deviné, moi, dit le père avec l'accent de la conviction spontanée. Ma fille, que Dieu me damne si je n'ai pas vengeance de lui !... Il se nomme... il se nomme... J'ai oublié son nom ; mais il loge à l'hôtel de *Sumatra*, comme ton... comme lui... Il était, disait-on, son ami intime. Voilà les amis français !... Celui-là a assassiné ce pauvre... Il n'est pas venu au dîner hier, mais il est venu cette nuit...

il s'est invité à ce rendez-vous du crime... il a été exact... Il n'y a pas un instant à perdre... Je cours chez l'attorney.

Katrina était mourante; son père la confia au dévouement de deux vieilles femmes de chambre, appartenant plutôt à la famille qu'à la domesticité, et il courut chez l'attorney, M. Hughes Parker.

C'était un magistrat anglo-indien d'âge mûr, très-tolérant pour les nationaux, mais impitoyable envers les étrangers, les Français surtout. Il reçut la plainte avec une joie mal dissimulée sous son teint de bronze. C'était pour lui une distraction salutaire. Les procès criminels de ce genre sont rares à Calcutta, parce que les évasions sont faciles.

— Monsieur Van Hussen, dit-il, les lois de la métropole ne nous régissent pas ici. D'ailleurs l'hôtel de *Sumatra* est un lieu public, et le criminel est étranger, que dis-je! il est Français. L'affaire est grave. Je veux l'instruire moi-même et ne me servir d'aucun agent subalterne. L'honneur d'une grande famille est en cause. Soyons discrets.

Méthodiste puritain, comme toutes les créatures de la Compagnie des Indes, cet attorney psalmodiait ses phrases sur la gamme du prédicant, ce qui quadruplait leur longueur et les rendait intolérables à l'oreille des gens nerveux.

Deux voitures stationnaient devant le prétoire de

l'attorney ; deux hommes de police, déguisés en gentleman, montèrent dans la première, et précédèrent Van Hussen et le magistrat à l'hôtel de *Sumatra*.

Le pompeux landlord, vêtu de noir, cravaté de blanc, ganté de jaune, émaillé de diamants, était debout à côté du groupe en plâtre des armes d'Angleterre, *the Lion and the unicorn*. C'était le poste d'attente où il recevait les voyageurs avec solennité.

En reconnaissant l'attorney, il changea de contenance, prit un air humble, et descendit du haut perron pour aller au-devant de lui.

La chaleur avait changé en solitude éblouissante l'esplanade qui s'arrondit devant l'hôtel de *Sumatra*.

— Entrons dans votre jardin, dit l'attorney, et mettons-nous à l'ombre.

Les deux hommes de police stationnaient devant le perron.

— Monsieur, dit le magistrat au landlord, il y a deux Français logés chez vous...

— Oui, honorable attorney, répondit respectueusement l'aubergiste ; ils sont même de Paris.

— Je m'en doutais... Paris ! Babylone moderne !... Quelle vie mènent-ils chez vous ?

— La vie des Français, une vie peu respectable.

— Je m'en doutais... L'un se nomme Prosper Desverriers... l'autre...

— Marcel Cordois, dit le land-lord.

— Oui, fit Van Hussen.

— Ce Marcel est-il chez vous en ce moment? demanda l'attorney.

— Non.

— A-t-il passé la nuit chez vous?

— Non.

Van Hussen et l'attorney échangèrent un coup d'œil significatif.

— Et son ami? reprit le magistrat.

— Il est sorti hier matin et n'a pas reparu.

— Les deux crimes sont évidents, dit l'attorney à Van Hussen; justice sera faite si le coupable ne s'est pas enfui.

L'attorney s'assit devant une table du jardin, et prit des notes.

— Maintenant, dit-il à l'aubergiste, conduisez-moi aux appartements de ces deux Français; je vais me livrer à des perquisitions.

En ce moment, Marcel arrivait de la maison lointaine où il avait passé la nuit; sa toilette était dans un désordre suspect, et la poussière le blanchissait de la tête aux pieds. Il courait à son hôtel pour changer de costume, afin de pouvoir se présenter décemment chez Van Hussen, et faire sa première visite

aux deux mariés ; mais la précipitation de sa marche, sous un soleil torride, aidait aussi à confirmer les soupçons dans l'esprit de l'attorney.

Dès qu'il lui eut été désigné, le magistrat s'avança d'un pas majestueux, et, lui barrant le passage devant le perron, il lui dit :

— Au nom des pouvoirs que je tiens de ma gracieuse souveraine et de la Compagnie des Indes, je vous arrête...

— Quel est ce fou ? dit Marcel.

— N'opposez pas la moindre résistance, reprit l'attorney.

— Voyons, laisse-moi passer, corbeau.

Le landlord intervint et dit à Marcel :

— Prenez garde ! vous vous révoltez contre l'honorable attorney général, le chef de la justice à Calcutta.

— Mais je n'ai rien à démêler avec lui, moi, dit Marcel.

— C'est ce que nous verrons, dit le magistrat ; en attendant, montez dans cette voiture de votre plein gré. L'emploi de la force est toujours un scandale en public.

— Voyons, dit Marcel, est-ce une plaisanterie comme celle du baptême des tropiques ou de...

— Montez, monsieur, reprit l'attorney d'un ton sec.

— Allons, reprit Marcel, j'adore les farces anglaises... Mais auparavant, permettez-moi de changer de linge, de prendre un bain, de...

— Oh! non! oh! non!... interrompit le magistrat en donnant à sa figure une expression de finesse.

— Soit, dit Marcel; je me suis soumis au père Tropique, je me soumets à vous... Il faut tout connaître en pays étranger.

Il monta en voiture, et les deux hommes de police, qui lui servaient d'escorte, le conduisirent à *Foreign-Prison*, où il fut écroué.

Van Hussen s'était tenu à l'écart; il lui répugnait, disait-il, de se trouver en face d'un pareil monstre.

— Vous voyez, lui dit l'attorney, avec quelle adresse j'ai engagé l'affaire. Au commencement de ce siècle, sous l'administration de lord Cornwallis, un homme aussi évidemment coupable aurait été pendu en cinq minutes. Depuis cette époque, nous avons été obligés de faire des concessions aux criailleries des philanthropes de Londres. Il faut procéder à des instructions inutiles à propos de crimes clairs comme le jour, et cela pour donner satisfaction à de systématiques opposants qui semblent toujours prendre le parti des criminels contre les défenseurs de la société.

— Il me tarde de revoir ma pauvre fille, dit Van Hussen, qui écoutait avec distraction. Quand vous aurez besoin de moi, je répondrai à votre premier appel.

— Monsieur Van Hussen, dit l'attorney, lorsqu'un homme aussi considérable que vous demande une réparation à la justice, il doit compter sur le zèle et l'intelligence des magistrats. Notre justice sera prompte et terrible.

— Seulement, dit Van Hussen, je voudrais que l'affaire ne fît pas trop de bruit dans la ville blanche... J'ai cédé à un premier mouvement irréfléchi... et...

— Mais, reprit l'attorney, je ne puis pas mettre la lumière sous le boisseau. Comment voulez-vous empêcher le retentissement d'une affaire pareille? On ne parlera que de cela demain dans la ville blanche et la ville noire... Et moi, moi... C'est ma première cause qui puisse prêter à l'éloquence. Je n'ai jamais que des procès de bas étage. Les gens comme il faut ne commettent pas de crimes. Il y a dix ans, je tenais un procès superbe qui devait me faire le plus grand honneur. Il s'agissait d'un lord surpris en conversation criminelle. J'avais préparé un plaidoyer dont ma femme était enthousiaste. La veille des débats, le mari retira sa plainte, se battit avec le lord, et le tua.

— Tout bien réfléchi, dit Van Hussen, je retire ma plainte.

— Oh ! vous ne le pouvez pas, reprit l'attorney ; les deux affaires ne se ressemblent point. Je nie la parité dans l'espèce : *nego paritatem.* Le criminel m'appartient ; il est ma propriété ; son crime est social et non domestique. Je suis légiste, *ad unguem.*

— Mais permettez-moi un dernier mot, très-honorable attorney... Ma fille sera tenue de comparaître au tribunal ?

— Belle demande ! partie plaignante. Seulement elle sera très-ménagée dans l'interrogatoire.

— Ma fille ! ma pauvre fille exposée en public, soumise aux railleries des indifférents et aux épigrammes de l'avocat adverse ! Oh ! ce nouveau supplice la tuerait...

— Mais, monsieur Van Hussen, il n'y a pas deux manières de rendre la justice.

— Alors je n'en veux pas.

— Connaissez-vous le procès Melbourne, monsieur Van Hussen ?

— Non.

— Un procès scandaleux, s'il en fut ; eh bien, on se soumit des deux côtés à la publicité des débats. L'attorney général fut magnifique dans sa péroraison... « *Le mariage*, s'écria-t-il, *est la base du lien social*, et....

— Honorable attorney, interrompit Van Hussen, il me tarde de voir ma fille, et je ferai tous mes efforts pour la décider.

— Allez, dit l'attorney, et rappelez-lui notre belle devise anglo-indienne : *Avant tout, faire son devoir : Before all, to do his duty.*

Van Hussen salua respectueusement le magistrat, et regagna sa maison pour communiquer à sa fille une résolution subite qui semblait lui tomber du ciel.

VI

LE TRIBUNAL

L'attorney, faisant l'office de juge d'instruction, entra dans son cabinet et fit comparaître Marcel devant lui.

Le jeune Français sortit de sa prison escorté de quatre estaffiers de cuivre, et se présenta en disant :

— Je trouve, monsieur, que la plaisanterie se prolonge trop; vous n'êtes pas nés farceurs, vous autres Anglais, et quand vous voulez jouer les rôles de Levassor, par représailles, vous êtes lugubres, comme vos sorcières de Macbeth.

— Accusé! cria l'attorney, l'*alien bill* nous fait un devoir de respecter tous les systèmes de défense, excepté le vôtre. Nous avons adopté l'axiome des Douze Tables, *l'étranger est une chose sacrée, pere-*

grinus res sacra, mais à condition que l'étranger regardera aussi notre justice comme chose sainte.

— Enfin, voyons, dit Marcel; où voulez-vous en venir? Cela commence à m'ennuyer, et je vais porter plainte à mon consul.

— Accusé, votre consul ne protége que les honnêtes gens.

— Je suis bien tenté d'appliquer un coup de poing sur ce nez de vautour, murmura Marcel.

— Au fait, reprit l'attorney... Marcel, vous êtes accusé d'avoir assassiné Prosper Desverriers, le gendre de...

Un éclat de rire ébranla le prétoire.

L'attorney se leva furieux.

— Accusé, cria-t-il, vous allez être reconduit en prison, et vous y resterez tant que vous ne changerez pas votre système de défense. C'est scandaleux!

— Mais, s'écria Marcel, si vous voulez que je vous écoute sérieusement, ne me dites pas des choses folles!

L'attorney fit un signe aux quatre gendarmes indiens qui reconduisirent Marcel en prison.

Dans les colonies, les formes judiciaires sont très-expéditives envers les étrangers. Le tribunal tint séance le lendemain pour juger Marcel.

En tout pays, les procès criminels sont regardés comme des spectacles gratuits dont le public des oisifs

est friand ; mais à Calcutta, le public des prétoires ne ressemble à aucun autre. A voir dans la foule certaines faces sinistres et couvertes de toutes les teintes de la minéralogie, on pourrait toujours parier que les plus coupables ne sont pas ceux qui vont être jugés ; en cette occasion même, on aurait pu affirmer qu'il n'y avait dans la salle qu'un innocent, l'accusé.

Le *Polynesia*, journal du matin, avait publié ce fait-Calcutta : « *Un jeune Français, accusé d'assassinat et de viol, comparaîtra bientôt devant le tribunal criminel, sous le poids des preuves les plus accablantes. Il est temps qu'une sévère leçon soit donnée à ces étrangers pervers qui abusent de notre généreuse et tolérante hospitalité.* »

Au milieu de ce public multicolore se montraient quelques méthodistes pâles, qui gémissaient sur l'importation de l'immoralité parisienne et racontaient dans tous ses détails les crimes du jeune Français.

A *New-Market*, place des exécutions capitales, les industriels du genre dressaient des échafaudages et louaient des places cinq livres dans le voisinage de la potence qui devait se dresser le lendemain.

Des grognements de mandrilles accueillirent Marcel lorsqu'il entra dans le prétoire escorté de son défenseur, jeune avocat qui, après un quart d'heure d'en-

tretien, s'était convaincu de l'innocence de son client et se préparait à soutenir énergiquement la lutte contre l'attorney.

Marcel se retourna vers le public fauve et cria en anglais :

— *Silence au club des singes* (*Monkey's-club*).

Cette fois les griffes et quelques mains, les muffles et quelques visages, les rugissements et quelques voix confondirent leurs menaces, leurs expressions; une ménagerie avait envahi la salle d'audience pour dévorer le *Frenchman* faute d'autre repas.

L'entrée du président et des juges ramena le calme dans le cirque de la Thémis indienne.

Après l'interrogatoire préliminaire, le président changea de ton et, prenant le fausset, il dit :

— La parole est à l'honorable attorney, qui va donner lecture de la plainte en criminalité.

L'attorney allongea son nez sur un amas de feuilles volantes, les tourmenta beaucoup des deux mains, assujettit ses lunettes et lut la plainte signée par M. Van Hussen et madame veuve Desverriers, absente pour cause de maladie.

Marcel trépigna pendant cette lecture, et son défenseur parvint à prévenir une explosion qui pouvait tout compromettre.

— Accusé, dit le président, vous avez entendu la plainte; nous allons procéder à votre interrogatoire.

Étiez-vous invité au repas de noces dans l'habitation de Van Hussen?

— Oui.

— Vous ne vous êtes pas rendu à cette invitation?

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce que... parce que... je n'ai pas voulu m'y rendre.

— Vous étiez pourtant lié d'amitié avec le mari?

— Oui.

— Accusé, si vous n'avez pas de motif acceptable pour justifier cette absence, vous donnez une grande force à l'accusation; je vous en avertis dans votre intérêt.

L'attorney prit des notes et fit grincer le vélin sous sa plume de fer.

— Accusé, reprit le président, vous connaissez sans doute la valeur d'un mot judiciaire, usité en France comme en Angleterre, le mot *alibi?*

— Je connais ce mot depuis le collége, dit Marcel.

— Justifiez-vous donc par un *alibi*, reprit le président. Où avez-vous passé la nuit d'avant-hier?

— Dans mon lit.

— Accusé, votre assertion est démentie par le témoignage du landlord de l'hôtel de *Sumatra*.

— Il m'est impossible, dit Marcel, de répondre plus clairement à votre question.

— Le tribunal appréciera, dit le président.

L'avocat s'avança et prit la parole.

— La réserve de mon client, dit-il, prend sa source dans un honorable sentiment de délicatesse toute française.

— Avec un pareil système, dit le président, il serait toujours facile d'éluder un *alibi*. On devrait s'abstenir de parler de délicatesse française dans une affaire d'assassinat et d'attentat aux mœurs.

Les mains de Marcel se crispèrent sur une énorme Bible méthodiste qui se trouvait sur la table devant lui ; son avocat, craignant que le livre n'arrivât tôt ou tard au nez du président, le lui arracha, en ajoutant tout bas quelques nouveaux conseils de prudence.

— Accusé, reprit le président, vous persistez à ne pas nous désigner l'endroit où vous avez passé la nuit d'avant-hier?

— Je persiste, dit Marcel d'un ton résolu.

— C'est chevaleresque, remarqua le défenseur, mais c'est absurde.

— Mon cher avocat, je suis de mon pays, reprit Marcel, et surtout chez l'étranger.

L'attorney se leva et parla ainsi :

— Je veux que la vérité ressorte claire, évidente, palpable pour tous, et, à ces causes, je demande que l'aubergiste de l'hôtel *Sumatra* soit entendu.

Le landlord fut introduit et prêta serment.

— Reconnaissez-vous l'accusé? lui demanda le président.

— Oui.

— Quelle idée vous faites-vous de sa moralité?

— Ah! que vous dirai-je, monsieur le président; il est comme tous les Français qui logent chez moi, il excite beaucoup de plaintes, et beaucoup d'honorables ladies, depuis trois semaines, quittent mon hôtel, le plus confortable hôtel de Calcutta...

— Oui, fais-toi une réclame en attendant, dit Marcel. Est-il Anglais!

— Accusé, n'interrompez pas le témoin, tonna le président.

— Le plus confortable hôtel de Calcutta, pour aller loger ailleurs, reprit l'aubergiste.

— A quel excès se livrait l'accusé contre les respectables ladies? demanda le président.

— Il chantait tous les soirs des chansons infâmes à sa fenêtre, du côté du jardin où les dames prennent le frais. J'ai pris copie de ces abominations.

— Citez-en quelques-unes, dit l'attorney.

Le témoin ouvrit un calepin et lut.

— Voici les moins obscènes...

J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu, de toute part,

Courtisant la brune et la blonde,
Aimer, soupirer au hasard.
Romanesque avec les Anglaises,
Charmant avec les Hollandaises,
Partout où j'ai voyagé,
Selon les pays, j'ai changé.

— *Shame! shame!* psalmodièrent quelques méthodistes en se voilant la face.

— Continuez, dit le président.

— Ça les amuse! remarqua Marcel.

— En voici une autre plus infâme, poursuivit l'aubergiste :

Enfant chéri des dames,
Je fus, en tous pays,
Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris.

Et celle-ci :

Le bonheur est dans l'Inconstance,
Elle seule embellit nos jours.

Et encore celle-ci :

En vrai forban, lorsque je voi
Fille jolie, elle est à moi.
Il faut céder à mes lois [1]...

— Cela suffit, dit le président; vous scandalisez tous ceux qui, dans le respectable auditoire, com-

[1] Extraits de quatre opéras français.

prennent le français. La parole est à l'honorable attorney.

Ce magistrat fit observer au président que le témoin n'avait pas été interrogé sur le fait le plus important.

— C'est juste, dit le président. Témoin, l'accusé a-t-il passé dans votre hôtel la nuit d'avant-hier?

— Non. Il est arrivé dans la matinée et dans un état qui faisait peur à voir; il avait choisi pour rentrer l'heure où personne ne traverse la place devant mon hôtel.

— Le témoin sort de ses attributions, s'écria l'avocat; il fait l'office d'attorney.

— Vous ferez valoir cela dans votre défense, dit le président.

L'attorney sourit, ôta ses lunettes et se leva.

— Honorables juges, dit-il, cette cause n'est pas une de celles qui, mêlées d'ombre et de lumière, peuvent laisser dans les esprits ces doutes de conscience qui font hésiter entre l'acquittement et la condamnation. La culpabilité de l'accusé n'a d'égale que la clarté de ce jour. Un témoin vous a édifié sur les mœurs de l'homme que doit frapper votre justice. Cet homme ne se farde pas, ne se déguise pas; il se pose comme un *vrai forban*, qui, dès qu'il voit une *fille jolie*, s'écrie : *Elle est à moi !* Cet homme, doué de cette fatuité française qui est le vice de sa nation, ose dire qu'il est *enfant chéri des dames*, que *le bon-*

heur est dans l'inconstance, qu'il est romanesque avec les Anglaises, charmant avec les Hallandaises; cet homme lance du haut d'une fenêtre ces maximes odieuses, vrai prospectus de corruption, infâmes circulaires du libertinage parisien.

Les méthodistes applaudissent dans la salle.

L'attorney savoure son triomphe et poursuit ainsi :

— Une jeune Hollandaise avait résisté à cet homme qui se dit charmant; elle n'avait pas écouté sa parole infâme; elle avait fermé l'oreille à ses chansons libidineuses. Les flambeaux de l'hymen s'étaient allumés pour miss Katrina; elle était l'épouse chaste de l'homme de son choix. Amour légitime, amour pur, que poursuivent de leur haine les cœurs dépravés. La joie était dans la maison conjugale; tout semblait concourir pour donner à cette union un long avenir de bonheur... Un coup de foudre tombe sur l'édifice, et cet avenir rêvé se couvre d'un voile de deuil... le mari est assassiné le jour de ses noces... Assassiné par qui?... Attendez encore ce que je vais vous dire, et tout le monde nommera l'assassin.

Marcel bondit sur son banc; le défenseur le calme.

L'attorney lance à Marcel un regard terrible et continue, avec cette figure de rhétorique nommée *prétérition.*

— N'attendez pas de moi, messieurs, que je vous dépeigne les horreurs de cette nuit; les ténèbres qui

les ont voilées doivent se retrouver aussi dans mon discours. La justice saura tout éclaircir, avec son flambeau dont la lumière pénètre partout... Un homme, un ami... ô profanation d'un mot sacré!... un ami avait été invité au repas de noces... Cet ami ne vient pas... S'est-il fait excuser, comme le doit un gentilhomme? Non. Aucun billet, aucun message de lui n'est arrivé à Van Hussen... Le regard infaillible d'un père ne pouvait s'égarer quand le soleil a éclairé l'attentat; un nom a été prononcé pour les deux crimes, et ce nom est celui de l'homme que voici!...

Un frémissement court dans tout l'auditoire. Le doigt indicateur de l'attorney reste suspendu sur Marcel.

— Oh! c'est intolérable! dit Marcel à son avocat; je vais faire un esclandre... Je vous prie de faire prévenir le consul de France.

— C'est inutile, dit l'avocat, on le mettrait à la porte; les consuls n'ont rien à voir dans ces sortes d'affaires.

L'attorney retira son doigt, s'essuya le front et continua :

— Et moi, honorables juges, moi, j'ai vu hier cet homme sortir comme une bête fauve de son repaire; je l'ai vu dans l'horrible état de dévastation où l'avait mis le crime de sa nuit : il était lui-même son propre

accusateur. Ce n'est pas aux heures qui suivent le lever du soleil qu'il a repris le chemin de son hôtel; il rentrait lorsque la place et la rue sont désertes, lorsque le soleil brûle le pavé, lorsque les fenêtres sont closes, lorsqu'on n'a rien à craindre du regard soupçonneux du passant. D'où venait-il? D'où veniez-vous? Un *alibi* sauveur pouvait le mettre hors de cause, la justice lui a ouvert généreusement cette porte libératrice, et c'est lui qui l'a fermée. Eh bien, votre silence, accusé, crie contre vous, et beaucoup plus haut que ma faible voix. Nous allons vous le dire, d'où vous veniez! Vous veniez du théâtre de votre crime, mais par de longs détours, et, à l'inverse de vos confrères hideux qui se glissent dans les ténèbres après le forfait, vous erriez çà et là pour attendre le grand soleil. Mais la justice était là, qui vous disait : Tu n'iras pas plus loin.

« Je requiers la peine de mort contre l'accusé. »

Des applaudissements frénétiques éclatèrent alors, même parmi ceux qui n'avaient pas compris l'orateur.

Les délégués des industriels de New-Market sortirent en toute hâte pour annoncer aux actionnaires de la potence que le Français avait été condamné à mort. Une hausse de cinq livres éclata sur le prix des places, et toutes les fenêtres se pavoisèrent d'écriteaux ainsi conçus :

GRANDE ATTRACTION!

Exécution d'un Français de Paris

GENTILHOMME!

Places à louer.

Un débat très-vif s'était engagé entre Marcel et son avocat. Le président intervint et dit :

— La parole est au défenseur de l'accusé.

— Honorable président, dit l'avocat, l'impression produite par l'éloquent discours de mon illustre adversaire est si profonde, que je demande quelques instants de préparation.

— Il serait plus simple, dit l'attorney d'un ton paternel et triomphant, plus simple et plus convenable de recommander l'accusé à la clémence du tribunal. Après des preuves si concluantes, si victorieuses, toute défense est une sorte d'insulte à l'intelligence du tribunal.

Marcel dit quelques mots à l'oreille de l'avocat, qui se leva et dit :

— Honorable président, voici un incident nouveau qui met à néant toute chose antérieure; mon client vient de céder à ma prière, et consent à nommer la personne chez laquelle il a passé la nuit d'avant-hier.

— Cette invention arrive trop tard, dit l'attorney avec un sourire ironique.

— Honorable attorney, s'écria l'avocat, il n'est jamais trop tard lorsqu'il s'agit de sauver la vie à un innocent. Mon client a passé la nuit chez madame veuve Zarinda Bilpoor, *Green-House*, *New-Street*, à l'extrémité du faubourg Neuf. Je demande que cette dame soit appelée à l'audience pour témoigner.

— Le tribunal, dit le président, n'examine pas l'opportunité d'une demande, mais sa justice. La séance est suspendue.

Et il donna des ordres à des huissiers, qui partirent aussitôt pour *Green-House*.

Pendant la suspension de la séance, les pourvoyeurs de la badauderie anglaise se mirent en frais d'invention. Un dessinateur fit un croquis représentant Marcel poignardant le mari de Katrina au bord du Gange, et il mit son travail aux enchères; il fut adjugé au prix de vingt livres. Le landlord de l'hôtel de *Sumatra* distribua des cartes de son établissement à tous ceux qui voudraient voir, au prix d'une demi-couronne, la chambre où l'accusé n'avait pas passé la nuit. Le demi-cigare que Marcel avait jeté en entrant dans la salle du tribunal fut payé une livre à celui qui l'avait ramassé. Un marchand d'estampes réunit tous les vieux portraits de Palmerston qu'il avait dans sa boutique, et les fit vendre dans les rues, comme por-

traits de l'accusé. Une biographie de l'infâme assassin, imprimée sur une feuille volante, se vendait un *penny*, et donnait les plus minutieux détails sur la perpétration du double crime, avec une gravure sur bois.

Le tumulte inexprimable qui régnait au dedans et au dehors ne permit pas de faire remarquer l'entrée d'un homme qui se pencha mystérieusement sur l'oreille de l'avocat pour lui faire une communication secrète.

Cet homme était le jardinier de Van Hussen.

L'avocat sortit avec lui, et son absence fut assez longue. Quand il rentra, sa figure exprimait une certaine satisfaction. Marcel s'était endormi du sommeil de l'innocence; il avait tant d'arriéré à payer au sommeil!

Le bruit d'une voiture qui s'arrêta brusquement sous les fenêtres de la salle annonça l'arrivée du témoin attendu. Les juges reprirent leur place. Le silence se rétablit.

Zarinda Bilpoor, très-élégamment vêtue, s'assit, par ordre du président, devant le tribunal.

Sa contenance était modeste; un voile vert cachait sa figure; mais l'ensemble de sa personne offrait une rare perfection de formes; sa taille, favorisée par la toilette indienne, était si simple; sa démarche avait une ondulation si gracieuse, qu'elle excita ce murmure

flatteur que la foule accorde toujours aux belles femmes dans les pays du soleil.

Le président, les juges et l'attorney étaient méthodistes, secte nouvelle qui est la réforme de la réforme protestante; aussi ces magistrats daignèrent à peine effleurer d'un coup d'œil les charmes superbes de la Vénus du Malabar.

— Votre nom, madame? dit le président.

— Zarinda Bilpoor.

— Prêtez serment devant la sainte Bible; jurez devant Dieu et les hommes que tout ce que vous direz sera la vérité.

Le témoin prêta serment, et le président poursuivit l'interrogatoire.

— Votre âge?

— Vingt-quatre ans.

— Votre pays?

— Cylon.

— Votre profession?

— Veuve.

— Avez-vous été mariée?

— Jamais.

Un immense éclat de rire accueillit cette réponse dans l'auditoire.

La jeune femme venait de prêter serment, et elle craignait de se compromettre en soutenant devant la

justice ce qu'elle avait toujours soutenu impunément dans le monde.

— Miss Zarinda, dit le président d'un ton sévère, relevez votre voile, et regardez cet homme... à côté de vous... l'accusé... Le connaissez-vous?

Zarinda regarda Marcel avec une attention bien jouée, leva les yeux au plafond, les ferma en les baissant, se recueillit comme pour chercher dans ses souvenirs, et dit :

— Oui, cet homme ne m'est pas inconnu... Je l'ai vu, je crois, au bal du gouverneur.

— Voilà une impudence! dit Marcel.

— Accusé, respectez le témoin, dit l'attorney.

— Miss Zarinda, dit le président, l'accusé a-t-il passé la nuit chez vous avant-hier?

La jeune femme fit un mouvement naturel de pudeur révoltée, et, se voilant la figure de ses mains, elle dit :

— Non, monsieur le président.

Et, versant des larmes préparées et se couvrant les yeux de son mouchoir, elle ajouta :

— Je ne croyais pas être venue ici pour recevoir une insulte pareille.

Marcel se leva pour parler; son défenseur le fit asseoir impérieusement.

— Je ne sais trop, dit l'attorney, je ne sais trop ce

qu'on gagne à soulever des incidents aussi puérils pour embrouiller une procédure aussi claire.

— Honorable président, dit l'avocat, je vous prie de demander à mademoiselle la veuve Zarinda si elle connaît M. Gervaso Costaz.

Ce nom fit tressaillir la jeune femme ; le président transmit la question.

— C'est mon fiancé, répondit Zarinda en baissant pudiquement les yeux ; jugez de son désespoir lorsqu'il apprendra, par les journaux, qu'un malfaiteur s'est vanté d'avoir... Oh!

Elle se laissa tomber sur sa chaise, comme si elle eût été atteinte subitement par une crise nerveuse.

— Maintenant je devine tout! s'écria Marcel.

— Accusé, taisez-vous! dit l'attorney ; respectez la douleur de cette pauvre femme que votre calomnie va tuer.

— Je réponds de sa vie sur ma tête ; je la connais, dit Marcel.

— Cet incident puéril est vidé, reprit l'attorney ; l'avocat renonce à la défense, et...

— Pas du tout! s'écria le défenseur ; vous allez voir comment je renonce... Honorable président, je vous prie de m'accorder la parole.

— Parlez, avocat, dit le président, et surtout soyez bref.

— La cause est instruite, remarqua l'attorney.

— Vous n'en savez pas le premier mot ! s'écria le défenseur.

— Avocat, dit l'attorney, vous abusez de la liberté de la défense.

— Et vous, répliqua l'avocat, de la liberté de l'accusation ; c'est plus dangereux.

— Avocat, dit le président, rentrez dans la cause, ne dialoguez pas, plaidez.

— Honorables juges, dit l'avocat, je vais anéantir l'accusation ; je vais descendre dans la lice avec des armes qu'on ne me soupçonne pas. La Providence permet, à de rares intervalles, que l'innocence soit frappée par l'injustice, pour donner à la justice une sévère leçon ; mais elle a d'ingénieux secrets quand elle veut sauver ceux qu'elle aime. L'homme que je défends est sauvé... Tout à l'heure le jardinier de Van Hussen a remis entre mes mains ce petit livre, qu'il a trouvé dans le lieu même où le crime nocturne a été commis. Ce livre apporte une révélation foudroyante, et le nom du vrai criminel, Gervaso Costaz. La Providence a voulu que ce livre muet, mais plus éloquent que l'honorable attorney, s'échappât, comme un témoin miraculeux, de l'habit du criminel pour venir faire ici sa déposition.

« Dans ce livre, je trouve quatre vers signés Desverriers : c'est le nom du mari de mademoiselle Van

Hussen; ils sont datés de la veille du crime et donnés à Gervaso Costaz.

« Ceci n'est rien...

— Oh! moins que rien; vous flattez trop ce détail, dit l'attorney.

— Soit, reprit l'avocat; mais voici, entre autres papiers révélateurs, une lettre que je vais lire au tribunal; elle est adressée par miss Zarinda Bilpoor à Gervaso Costaz.

« Mon cher Monkey,

« Tu es trop généreux pour ne pas me trouver obéissante; j'ai suivi point par point toutes tes instructions, parce que tu es plus fin qu'une femme, toi. Depuis la nuit du bal du gouverneur, j'ai allumé ce fat de Parisien à le rendre fou. Il n'ira pas au repas de la noce. Il viendra à *Green-House*, qu'il appelle *Vénus-House*, et je le garderai toute la nuit prisonnier dans une chaîne de fleurs.

« Je te remercie des deux diamants noirs que tu m'as envoyés ce matin. Tu sais que j'ai une échéance de deux cents livres à la fin du mois, et ne manque pas de passer chez mon bijoutier et chez Walter pour acquitter mes deux mémoires : c'est une misère de cinq cents et quelques livres; rien pour un nabab comme toi.

« Service pour service ; je te laisse le plus facile, car je t'aime, moi, grand monstre.

« Ton infidèle par ordre,

« Zarinda. »

— Montrez cette lettre à miss Arinda, dit le président.

La jeune femme était atterrée et fondait en larmes.

— Miss Arinda, reprit le président, c'est bien vous qui avez écrit cette lettre?

— Oui, reprit Zarinda d'une voix étouffée.

L'attorney haussait les épaules, et il effilait la pointe d'un crayon avec son canif.

On murmurait dans l'auditoire ; des voix disaient : « Voilà qu'ils vont tout dérayer ! — Ça marchait si bien ! — On n'aurait pas dû laisser parler l'avocat ! — Quel tort ça va faire au petit commerce ! »

— Miss Zarinda, reprit le président, avez-vous revu Gervaso Costaz ?

— Oui, hier matin, dit la jeune femme en sanglotant.

— Où demeure-t-il ?

— L'adresse est sur la lettre : *Swan-inn, lord William-street.*

Le président donna des ordres à deux policemen.

Des applaudissements éclatèrent tout à coup dans

la salle et dominèrent les criailleries des spectateurs.

Le président et les juges se communiquaient les diverses pièces que renfermait le petit livre et ne pouvaient contenir des mouvements de stupéfaction.

Bientôt la réponse de *Swan-inn* arriva. Elle contenait ces mots :

« M. Gervaso Costaz est parti subitement hier, par voie de mer, et on ne sait pour quelle destination. »

L'attorney cherchait un moyen de se tirer d'affaire; il se leva majestueusement et dit :

— Un homme a commis deux crimes dans cette capitale; que m'importe son nom, c'est le criminel que je cherche et que je découvrirai. Mon acharnement m'honore; il prend sa source dans le noble sentiment du devoir. Je demande donc qu'il plaise au tribunal de m'autoriser à envoyer mes instructions à tous les lieutenants-gouverneurs des présidents de l'Inde, afin que l'assassin Gervaso Costaz soit arrêté, avec l'aide de Dieu.

Le président fit un signe d'adhésion, et, s'adressant à Marcel, il lui dit sur un ton paternel :

— Vous voyez, monsieur, à quoi peut exposer une conduite légère dans l'âge des passions. Vous avez entendu la déposition de l'aubergiste de l'hôtel de *Sumatra;* elle vous avait aliéné tous les hommes de moralité, et on croit toujours cel i qui fait le moins

capable de faire davantage. Une pensée coupable vous a conduit chez une femme de mœurs équivoques, et cette nuit criminelle a failli vous coûter cher, car toutes les présomptions étaient contre vous. Je suis heureux de vous rendre à la liberté, en vous engageant fraternellement à vivre selon les lois de la sagesse et de la religion. Miss Zarinda est retenue comme complice de Gervaso Costaz.

Marcel remercia en s'inclinant et dit à son avocat :

— Ne puis-je pas lui adresser un petit sermon aussi? Si la Providence ne fût pas venue à mon secours, ces vertueux juges assassinaient un innocent.

Le landlord de l'hôtel de *Sumatra* s'avança respectueusement et dit à Marcel :

— Ma voiture est à votre disposition devant la porte.

— C'est bien, monsieur, dit-il ; j'accepte. Il doit y avoir beaucoup de curieux là-bas.

Et, se frappant le front, il ajouta sur le ton du désespoir :

— Et ce pauvre ami! ce malheureux Prosper! assassiné par ce bandit! Ah! comme il doit avoir regretté ce dimanche de château qui lui fit prendre mon beau Paris en horreur!

VII

LE CHAPITRE DES HOMMES GRAVES

L'Hougli est une charmante rivière indienne, qui se naturalise française en arrosant notre possession de Chandernagor avant de se jeter dans le Gange. Elle est bordée à son embouchure de jolies maisons de plaisance, dont quelques-unes remontent aux jours glorieux de Dupleix et du bailli de Suffren.

En attendant la nouvelle ère indienne dont la brèche de l'isthme de Suez est la genèse, la France donne signe de vie sur cet angle de l'extrême Orient; son drapeau flotte au-dessus des dômes des palmiers : c'est la colonne de flamme qui appelle les migrations occidentales vers les champs promis.

Sur cette terre étrangère, quoique si voisine de Calcutta, Van Hussen s'est établi avec sa fille depuis

le jour qui vit le scandale public du procès criminel. La maison du crime était devenue inhabitable pour Katrina. S'étant résignée à vivre et à subir les ennuis d'un veuvage éternel, la malheureuse femme avait au moins voulu écarter bien loin d'elle tous les objets qui l'entretenaient d'horribles souvenirs; elle demandait une atmosphère pure, un horizon nouveau, un milieu inconnu où son passé n'existait pas.

Un remords bien cruel tourmentait Van Hussen; il venait de lire dans les journaux la tournure inattendue que l'affaire avait prise, et sa loyauté lui ordonnait de faire une réparation à ce jeune Français qu'il avait dénoncé et livré à la justice.

Un de ces *flys* à vapeur comme on en voit sur la Tamise entre Westminter et *London-bridge*, partait pour Calcutta, en descendant le Gange, et il apportait à Marcel une lettre qui l'invitait à passer quelques jours dans la maison de Van Hussen.

Marcel allait partir pour France lorsque cette lettre lui arriva; il s'était même proposé de partir le lendemain du procès, mais il voulait apporter à la famille de Prosper Desverriers des nouvelles d'un important héritage, et ce ne fut qu'au bout de quelques séances passées avec des hommes de loi qu'il apprit que le banquier Éverington ne pouvait disposer de la fortune du mort qu'après un an et un jour.

Dégoûté d'un pays et d'une vie qui ne lui avaient

donné que de mortels déplaisirs, le jeune habitué du boulevard avait pourtant reconnu qu'un grand changement de caractère s'était opéré en lui et que cette nouvelle éducation de périls et d'aventures lui serait salutaire : l'homme grave commençait à poindre dans le dandy frivole. En recevant la lettre de Van Hussen sa pensée fut celle-ci :

— Ce sera pour moi une excellente occasion de voir et d'étudier une colonie française dans l'Inde, cette possession isolée dont on ne parle jamais à Paris. Ensuite, au lieu de faire un voyage stupide tout par voie de mer de Calcutta au Havre, je profiterai des nouvelles routes ouvertes par la Compagnie anglaise; j'irai de Chandernagor à Cawnpore, de Cawnpore à Delhi, très-voisine d'Agra, et d'Agra je descendrai l'autre côté du triangle jusqu'à Bombay; un superbe voyage de sept cents lieues qui me donnera une solide instruction, et à mon retour de l'Inde je ne serai pas classé parmi les colis de Bordeaux.

Ce monologue ayant été dit par la pensée, il s'embarqua sur le Gange, avec tous ses bagages, et se rendit à Chandernagor.

Van Hussen fit à Marcel l'accueil le plus amical, et, comme il arrivait à la phrase des excuses, le jeune homme l'arrêta court et mit brusquement l'entretien sur un sujet qui devait le présenter à son hôte sous un jour favorable.

L'interruption fut délicate et parut naturelle.

— Je viens de lire dans le paquebot, dit-il du ton d'un voyageur préoccupé d'une lecture et désireux d'être rassuré après une émotion, — je viens de lire une chose qui m'a paru étrange.

— De quoi s'agit-il? demanda Van Hussen très-heureux d'avoir vu supprimer sa phrase.

— J'ai lu que le gouverneur des établissements français de l'Inde a fait à notre gouvernement un rapport officiel pour lui démontrer la nécessité d'abandonner Chandernagor, *possession considérée comme ridicule et ruineuse.*

Je cite textuellement.

— C'est vrai, dit Van Hussen, ce rapport a été fait, mais votre gouvernement a passé outre.

— Chandernagor, reprit Marcel, est une pierre d'attente, et il serait absurde de la jeter dans le jardin du voisin.

— Parfait, mon cher monsieur, je vous comprends et je vois avec plaisir que vous vous occupez de choses sérieuses. Voici ma fille, ne soyons pas aussi sérieux avec elle. Nous avons tous de profonds chagrins, mais il faut nous faire violence. Cette pauvre Katrina, depuis deux jours, ne pleure plus; vous ne sauriez croire tout le bien que cette amélioration morale me fait à moi, qui ne vis que pour ma fille.

— Katrina sortait d'un kiosque chinois qui fait

saillie sur la rivière, et, longeant une allée de rosiers, elle s'acheminait vers la maison.

Quoiqu'elle s'attendît à la visite du jeune Français, elle éprouva une vive émotion en revoyant l'ami de celui qu'elle pleurait. Les premières paroles échangées furent tristes et entrecoupées de silence, mais le père, qui redoutait une recrudescence de douleur, mit l'entretien sur des sujets indifférents qui se rattachaient à la colonisation de Chandernagor.

Elle est sans doute bien vive, bien cruelle la douleur des jeunes veuves, surtout de celles qui ont perdu un époux dans des circonstances exceptionnelles; mais il y a au fond de leurs âmes un sentiment naturel qui devient chaque jour plus impérieux et les engage à concilier ce qu'elles doivent à la mémoire du mort et à la conservation de leur beauté : les larmes usent les plus frais visages et le sourire seul peut effacer leurs sillons.

Le déplacement est aussi très-favorable à la consolation progressive. Dormir à Calcutta et se réveiller à Chandernagor dans une maison inconnue, c'est déjà mettre un immense intervalle entre la veille et le lendemain. Il semble qu'on ressuscite dans un monde nouveau ; peu à peu les souvenirs que la première habitation aurait entretenus se modifient et tendent à s'effacer; ils sont comme ces rêves émouvants qui marquent dans l'histoire de notre sommeil; on se

surprend quelquefois à réfléchir pour savoir s'ils appartiennent au domaine des visions ou des réalités. La vérité, dit-on, est fille du temps; le mensonge, à plus juste titre, pourrait bien réclamer cette paternité.

Avec ce préambule assez nébuleux, mais corroboré par des considérations d'un ordre plus vulgaire, comme l'influence du climat et la liberté des mœurs indiennes, nous parviendrons peut-être à retenir beaucoup de premières pierres dans les mains de ceux qui, par excès de vertu, veulent toujours lapider les femmes.

La sollicitude d'un bon père doit être prise aussi en considération. Van Hussen, en voyant arriver un homme jeune, agréable et fort riche, ne fit pas tout de suite des projets d'alliance, mais, sans trop s'arrêter sur des idées d'établissement, il entrevit dans un avenir vague quelque chose d'heureux pour sa chère fille, victime d'un attentat qui la déshonorerait si le mari qu'elle pouvait prendre n'était pas, comme Marcel, dans le secret d'une horrible nuit.

Van Hussen renchérit donc sur les devoirs de l'hospitalité indienne, mais sans affectation; il engagea Marcel à prolonger son séjour au delà du terme fixé.

— Les terribles épreuves que vous avez subies, lui dit-il, exigent comme guérison une vie calme et entourée de soins. Un malheur commun a fait de vous un nouveau membre de notre famille; vous trouverez

ici toutes les distractions réclamées par votre convalescence morale. Mon habitation est la plus agréable du pays; d'abord vous êtes en France, et tous les dimanches vous pourrez voir, de votre balcon, le drapeau tricolore qui flotte sur le palais du gouverneur. Ma bibliothèque est à votre disposition, vous pourrez vous instruire sur des pays que vous ne connaissez pas. La chasse est un grand amusement aux environs, dans des forêts où le gibier abonde. Nous avons la pêche sur le lac, la pêche chinoise avec l'oiseau leut-zée; c'est très-récréatif. Ma fille est excellente musicienne; elle a un piano de Paris et toutes les nouveautés en partitions. Au reste, je ne prétends pas vous gêner en rien; j'offre avec l'espoir de faire accepter, mais votre liberté avant tout. Ce petit coin de France ne vaut pas votre Paris, je le sais; ainsi agissez selon vos inspirations, même si elles sont contraires à mes vœux de bonne amitié.

Marcel répondit très-affectueusement à tant d'offres obligeantes, et ajouta qu'un prétexte honorable et des devoirs de famille pourraient seuls le décider à partir pour France plus tôt qu'il ne l'aurait voulu.

— C'est que les occasions de venir visiter l'Inde sont rares, reprit Van Hussen; c'est un voyage qu'on fait une fois dans sa vie, et il faut au moins l'employer.

— Vous avez raison, dit Marcel; d'autant plus que

les Français ne sont pas des Hollandais; ils ne sont pas très-instruits sur l'extrême Orient, et ils le négligent beaucoup.

— Nous, Hollandais, reprit Van Hussen, nous savons cela mieux que personne; les particuliers suivent les exemples donnés par leurs gouvernements. Louis XIV semblait croire que le monde finissait à notre Hollande; Louis XV le rétrécissait davantage. Un seul roi a deviné l'Inde, votre Louis XVI; c'est le seul roi-géographe qui ait existe. Il a fait la carte de Lapeyrouse; il a envoyé le bailli de Suffren, qui a battu trois fois le commodore Johnston dans les mers indiennes; il a entretenu correspondance active avec le sultan de Mysore, et si votre Révolution fût arrivée cinq ans plus tard, une flotte française arrivait avant lord Cornwallis et s'emparait du Bengale; cette immense presqu'île serait toute française aujourd'hui.

— C'est juste et c'est triste, remarqua Marcel.

— Vous autres Français, reprit Van Hussen, vous apprenez à vos enfants les deux éternelles histoires des Grecs et des Romains; vous paraissez ignorer dans vos colléges qu'il y a une Asie Majeure, mère de la civilisation, et dont l'histoire l'emporte sur toutes les autres en grandeur, en poésie, en intérêt.

— Je n'en sais pas le premier mot de celle-là, dit Marcel en riant.

— Vous ne savez pas même, je parie, reprit Van

Hussen, ce que nous savons tous ici, deux histoires récentes, celle de deux Français, Fortuné Albrand et Joseph Donnadieu, deux intrépides colons qui ont fait des merveilles de dévouement et d'intelligence pour fonder une Inde française.

— Voilà deux noms que je ne connaissais pas, je l'avoue, dit Marcel.

— Mais vous connaissez le dévouement de Régulus, fit Van Hussen en riant.

— Oh! Régulus! reprit Marcel, il court les rues chez nous, et peut-être il n'a pas existé de son vivant.

— C'est bien possible, dit Van Hussen. Mais l'Inde et Madagascar ont vu Fortuné Albrand et Joseph Donnadieu, et si ces deux glorieux noms étaient inscrits sur les murs de vos colléges avant Régulus, ils exciteraient sans doute de nobles émulations. L'histoire vous met à votre aise en vous offrant des exemples de dévouement que personne ne trouvera l'occasion d'imiter. Le tonneau garni de pointes de clous n'a jamais servi qu'au supplice de Régulus.

— S'il a servi, remarqua Marcel.

— Dans votre France, reprit Van Hussen, toutes les théories de vos économistes aveugles et de vos politiques myopes n'atteindront jamais un résultat bon et durable sans la colonisation indienne. Depuis cent ans, les Indes sauvent la liberté de l'Angleterre : tous

les agitateurs de Londres se sont fait planteurs en Asie. L'Angleterre verra périr sa liberté aristocratique quand ses colonies périront. Ce temps n'est pas éloigné.

— Vraiment, dit Marcel, je rougis de honte en songeant que de vingt à trente ans j'ai promené ma nullité sur un boulevard de deux cents pas de longueur.

— Et qu'avez-vous vu pendant ces dix ans? dit le Hollandais.

— Rien ; de la poussière, de la boue, des omnibus et des femmes qui pourraient aussi porter ce nom.

— Enfin, reprit Van Hussen, je serai heureux si je puis vous inspirer le goût de l'étude et du travail, et le désir de prolonger votre voyage pour le rendre utile à votre pays.

— Y a-t-il des dangers pour les colons ici? demanda Marcel.

— Les dangers qu'on trouve partout, dit Van Hussen, mais en bien moins grand nombre que ceux qu'on trouve dans vos villes civilisées. Comptez le nombre des malheureux qui ont péri dans vos rues depuis les jours de la Terreur jusqu'à la dernière bataille de juin 1848, qui a coûté la vie à vingt mille hommes et à sept généraux. Tous les tigres du Bengale, depuis la création jusqu'à la fin du monde, ne feront pas la consommation que vous avez faite en quatre jours...

Tenez, à l'endroit où nous sommes, nous jouissons d'une sécurité parfaite. Aucun de ces innombrables et pauvres Parisiens qui se sont fait tuer ou qui sont morts de misère en laissant des veuves et des orphelins n'a su qu'il aurait trouvé ici des terres labourables et la vie au soleil pour rien. Croiriez-vous que le chiffre de la population est toujours stationnaire? Il n'y a jamais que trente-deux mille habitants à Chandernagor, et les terres incultes et fécondes, pouvant nourrir dans trois mois ceux qui les défrichent, sont toujours ce qu'elles étaient au temps du bailli de Suffren.

Il y a une foule de droits que vous enseignez au peuple; mais vous oubliez le meilleur, le droit à la colonisation, qui est le droit à la vie, au travail, à l'aisance, au soleil et à la propriété. Vos économistes et vos politiques n'ont oublié que celui-là.

— Cela me paraît juste, remarqua Marcel.

— Tenez, reprit Van Hussen, en 1788, un homme d'un grand talent, Bernardin de Saint-Pierre, publia une histoire charmante, quoique légèrement incestueuse, *Paul et Virginie;* c'était bien le moment de parler colonisation dans un livre populaire en 1788; eh bien, il se borne à poétiser une tragédie vraie et effrayante. La conclusion qu'on pouvait tirer de cette lecture était celle-ci : « Restez à Paris, gardez-vous bien d'aller dans l'Inde; on s'y noie en arrivant, et

il n'y reste pas trace des habitations que des mains françaises osent y fonder. » Comme c'est encourageant! Aussi, à cette époque, qui a vu tant d'émigrés, il n'y a pas eu un émigrant. Le naufrage du *Saint-Géran*, admirablement décrit, était l'épouvantail de toutes les imaginations On lui préférait la guillotine. Vers le même temps, le nombre des émigrants hollandais s'est élevé à plus de trente-deux mille. Ceux-là, au lieu de guerroyer avec la France, ont mieux aimé exproprier les tigres pour cause d'utilité publique, et, sur le terrain des ménageries, fonder de merveilleuses possessions.

Van Hussen et Marcel se promenaient sous les grands arbres qui bordent la rivière en causant ainsi. Katrina ne s'était arrêtée qu'un instant avec eux. Un coup d'œil qu'elle avait jeté sur sa toilette du matin l'avait contrainte à rentrer à l'habitation pour revêtir un costume plus convenable. On a beau être veuve, on est femme avant tout. Une mise trop négligée est une impolitesse envers les étrangers de distinction.

Au moment où Marcel prononçait d'un ton triste cette phrase : « Ah ! comme elles auraient été bien comprises, vos idées sur la France et l'Inde par notre pauvre ami que nous avons si fatalement perdu !... » Katrina parut sous les arbres de la rive, et Van Hussen arrêta Marcel en lui disant d'un ton alarmé :

— Oh! ne parlez pas ainsi! voilà sa veuve.

La robe que Katrina venait de revêtir était de nuance sombre; mais, comme elle ne s'écartait pas des lignes de la nature, elle devenait éblouissante, et ses indiscrétions faisaient supprimer toutes les pensées de deuil autour d'elle. La figure de la veuve avait conservé toute la gracieuse beauté de la jeune fille; mais une légère trace de pâleur, laissée par un souvenir, lui donnait un charme et un attrait de plus.

Obéissant à ce précepte du *Li-Ki : N'afflige pas l'étranger de ta tristesse*, Katrina montra un visage souriant et dit à Marcel :

— Comment trouvez-vous votre petite France du Gange?

— Il n'y a qu'un Français de plus, dit Marcel, et c'est bien peu; votre père vient de me dire que le chiffre de la population a été invariable jusqu'à mon arrivée. Ma présence ajoute une unité.

— Ah! messieurs les Français, vous êtes bien casaniers, reprit Katrina. Tenez, monsieur, donnez-vous, après déjeuner, le plaisir de descendre dans le canot jusqu'au Gange; vous verrez des files de paquebots, chargés de passagers, montant et descendant le grand fleuve; on trouve, parmi ces voyageurs, des représentants de tous les pays du monde, et jamais un voyageur de votre nation.

— J'avais déjà fait cette remarque en remontant le Gange depuis Calcutta, dit Marcel.

— Il faut que je vous fasse part d'une idée étrange, à vous, monsieur, qui êtes de Paris... Voici. Je m'occupe un peu de musique, comme toutes les femmes créoles... Je reçois de vos éditeurs tout ce qui se publie à Paris, depuis les grandes partitions jusqu'à la plus stupide chansonnette. J'ai fait une collection de toutes les romances et chansons que j'appelle anticoloniales, et leur nombre s'élève à deux cent soixante-quinze.

— Comment! s'écria Marcel en riant, on fait des romances contre les colonies à Paris!

— Directement, non, reprit Katrina; mais qu'importe! l'effet est toujours le même, toujours anticolonial. Vous allez en juger par deux ou trois citations : LE RETOUR AU VILLAGE; refrain :

Hameau qui m'as vu naître,
Tu me verras mourir!

Autre : LA FERME DE MATHURIN; refrain :

Voyageur et pèlerin,
Et marin,
Tout ce que le monde enferme,
Ne vaut pas la ferme
De Mathurin.

Autre : JEAN NOEL, avec ce refrain :

Oui, de Chandernagor à Nantes,
Mes yeux n'ont rien vu de plus beau
Que ton enfant, lorsque tu chantes
Pour l'endormir dans son berceau

Une dernière pour en finir : LE MARIN CONVERTI, avec ce refrain :

Il n'est pas de plus doux climat
Que l'air de ma normande plage,
Comme il n'est pas de plus beau mât
Que le clocher de mon village.

— C'est vrai, dit Marcel en riant, toute notre musique populaire est anticoloniale. Il fallait venir à Chandernagor pour connaître cette vérité.

— Vous voyez, dit Van Hussen, que ma fille ajoute un supplément léger à mon chapitre grave.

— Écoutez encore ceci, monsieur, reprit Katrina : Nous connaissions à Calcutta un Français, M. Maurice Lefébure, qui était venu s'y établir pour y faire un grand commerce. Sa femme était Parisienne; elle déclamait et chantait fort bien. Son mari, au fond de son comptoir, n'entendait jamais retentir à ses oreilles que des vers comme ceux-ci :

On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

Paris est l'univers, le reste est le néant.

Ou des couplets comme celui-ci :

Vive Paris!
Que jamais on n'oublie.
Vive Paris,
Séjour des ris,
De la folie!

ou des romances comme celles dont je vous ai parlé. Les domestiques et les commis étaient Parisiens aussi; ils apprirent tout ce répertoire anticolonial, et ils le chantaient en chœur avec des larmes dans la voix. Tout l'établissement fut frappé de nostalgie ; M. Lefébure lui-même chanta sa partie dans le chœur, et fit faillite au bout de six mois. Cette ruine les combla tous de joie, et ils s'embarquèrent pour France en chantant :

Vive Paris!
Séjour des ris...

— Rien n'est plus vrai, dit Van Hussen, et j'ajouterai que je n'ai jamais entendu un Anglais chanter :

Vive Londres!
Séjour des ris, de la folie!

Aussi tous les Londrins sont colonisateurs et ne font pas de barricades.

— Merci de la leçon, dit Marcel ; elle est complète.

— Oh! non, fit Katrina; je n'ai pas attaqué les cavatines de vos opéras populaires, comme celle-ci :

Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir !

mais il faut savoir se borner.

— Que voulez-vous? dit Van Hussen, nous traitons souvent ce sujet avec ma fille, parce que nous aimons beaucoup les Français, et que nous aimerions mieux les avoir pour voisins que les autres. Nous nous sommes donc crus obligés de dire tout ce que nous avions sur le cœur au premier Français que nous rencontrions à Chandernagor.

— Oh! oui, dit Katrina, nous nous occupons beaucoup de la France, qui ne s'occupe guère de nous. En voulez-vous une dernière preuve?

— Oui, épuisons le sujet, puisque nous y sommes, dit Marcel en riant.

— J'ai lu dans les journaux, reprit Katrina, que les Français, au théâtre, applaudissaient avec fureur ce refrain de Charles VI :

Jamais en France
Jamais l'Anglais ne règnera !

Pourquoi ces applaudissements frénétiques?

— Ah!... parce que... bégaya Marcel, parce que... ma foi, je n'en sais rien.

— Il me semble, reprit Katrina, que cet enthousiasme manque d'intelligence; il fait supposer qu'une conquête de la France par l'Angleterre est chose possible. C'était bon au temps de Charles VI, quand vous aviez besoin d'une femme pour général en chef, et que votre armée, sous les murs d'Orléans, était forte de trois ou quatre régiments mal payés; mais aujourd'hui vous pouvez mettre sur pied, en quinze jours, un million de soldats, les plus braves, les plus adroits, les plus lestes, les plus soldats du monde, et vous craindriez une invasion de cette Angleterre qui n'a pas dix régiments à mettre sur pied, et qui parodie vos zouaves et vos chasseurs de Vincennes avec un bataillon de *rifflemen!*

— Oui, dit Marcel... Mais vous savez... l'enthousiasme ne raisonne pas... S'il raisonnait, il ne serait plus l'enthousiasme... Au théâtre, il faut toujours qu'on applaudisse quelque chose... Enfin je ferai part de cette remarque aux habitués de l'Opéra.

— Alors, reprit Katrina, savez-vous ce que je me suis permis de faire?... Oh! ne riez pas, monsieur... j'ai composé sur le même air un chant français avec ce refrain :

C'est en vain que l'Anglais se guinde
Sur son rocher qui croûlera;
Non, non, jamais, jamais, dans l'Inde,
Jamais l'Anglais ne règnera!

— Très-bien, madame! dit Marcel en applaudissant; mais j'espère bien que vous me ferez connaître le chant tout entier.

— Nous verrons, reprit Katrina. Dites-moi franchement, croyez-vous que refrain exciterait le même enthousiasme?

— Eh bien, franchement, madame, je ne le crois pas.

— Et pourquoi?

— Parce que l'Inde n'est pas populaire; les frontières du Rhin lui ont fait beaucoup de tort.

— Mais il me semble que les frontières de l'Océan sont plus glorieuses à conquérir; c'était l'ambition de Louis XVI à Versailles et de Bonaparte à Saint-Jean-d'Acre.

— Oui, madame; mais, depuis ce temps, on est revenu aux frontières du Rhin : c'est plus bourgeois. Ah! madame, vous m'embarrassez beaucoup; je n'étais pas prêt à répondre à tant de questions qui me tombent à l'improviste du haut du ciel français de Chandernagor! Permettez-moi de réfléchir au moins quinze jours.

— Et si vous n'en passez que trois avec nous! dit Katrina lestement.

— Ah! il est bien convenu, dit Van Hussen, que M. Marcel nous accorde une prolongation.

— Oh! j'ignorais cela, reprit Katrina sur un ton

naturel; alors nous aurons le temps de parler français.

— J'arrive ici comme un ignorant, moi, reprit Marcel. Vous m'avez appris plus de choses en deux heures que le boulevard Italien en dix ans... Et ceci me remet en mémoire une... Non... ceci ne me...

— Vous alliez vous conter quelque chose, interrompit Katrina; contez : nous voulons nous instruire, nous aussi.

— Eh bien, au fait... oui... dit Marcel. Ceci me rappelle une journée que nous avons... que j'ai passée à la campagne, près Paris... dans le château de... un château qui ne vaut pas cette habitation indienne. Savez-vous à quoi nous avons employé notre journée?

— A parler de l'Inde et de la colonisation, dit Katrina.

— Ah! bien oui! fit Marcel, vous en êtes à trois mille lieues! A parler d'un drame en vogue, d'une petite fille qui ne veut pas chanter; d'un monsieur qui ne veut pas déclamer; d'une écurie où il y a trois chevaux; d'un jeu où l'on gagne cinq sous, et d'une pluie qui empêche d'aller voir un vieillard.

— Et c'est ainsi que vous avez employé votre journée à ce château? demanda Katrina.

— Oui, madame, et, à mon retour à Paris, j'irai rendre ma visite à ce châtelain, et je lui raconterai la

première journée que j'ai passée avec vous sur les bords du Gange.

— Il ne comprendra pas, dit la jeune femme.

— Je lui expliquerai avec commentaires.

— Vous vous brouillerez alors.

— J'aurai donc gagné quelque chose à sa connaissance, répliqua Marcel.

— Ah! je vois Zika qui me fait des signes; à bientôt, n'est-ce pas?

Et, ayant dit cela, la jeune veuve courut comme une gazelle vers l'habitation.

— Elle a failli être Française, dit Marcel.

— Mais elle est Française, reprit Van Hussen; la pauvre enfant n'a gagné que ce titre à son mariage, et elle y tient.

— C'est juste! dit Marcel, elle est Française... Eh bien, je n'y avais pas songé.

— Allons la rejoindre, dit Van Hussen; Zika est venue lui annoncer que nous étions servis, et lui demander sans doute si vous étiez des nôtres à table. J'ai compris cela. Vous avez vu notre habitation à l'extérieur : partout des arbres, partout de l'ombre, des fleurs, des gazons, des lacs, des ruisseaux, des fontaines; une rivière pour promenade; le Gange à notre horizon. C'est assez bien, comme vous voyez. Maintenant, venez faire connaissance avec notre intérieur.

Le luxe anglo-indien décorait cet intérieur ; les corridors, les étages supérieurs, les salles basses retentissaient du chant des oiseaux et du chant des domestiques; les gammes d'or que la nature enseigne aux perruches multicolores, aux loris, anx cardinaux, se mêlaient aux notes amoureuses des *pantouns* de la Malaisie, ce qui donnait à la maison de Van Hussen la vie et l'animation d'un conservatoire de la nature. Les gerbes d'eau accompagnaient ce concert de voix comme un orchestre, et versaient la fraîcheur aux artistes de tout plumage et de toutes nuances de carnation. La salle du festin était tapissée sur ses quatre murs, et sur son plafond, de toutes les fantaisies que la Chine et le Japon arrondissent sur leurs porcelaines. Aux quatre angles s'ouvraient des grottes de coquillages d'ivoire, où une clarté douce laissait voir de petites baignoires d'eaux vives, et des familles de roses semblaient se réfugier, comme de jeunes filles, sous ces grottes, pour respirer la fraîcheur, dans le milieu du jour. La table était merveilleuse à voir ; elle réjouissait l'œil du convive avec son luxe indien d'émaux, de laques, d'ivoires, de cristaux, de chinoiseries, de sculptures et de fleurs. Quatre jeunes filles bengalis, dont la peau douce ressemble au bronze florentin, versaient les vins de France et de l'Inde dans les coupes de Delhi, rondes comme les seins de la belle Sita.

Marcel croyait vivre dans un rêve, et il s'épouvantait toutes les fois qu'une réalité trop palpable, et assise à son côté, lui arrachait son illusion innocente. Cette veuve s'était révélée à lui, avec tous ses périls, comme un divin écueil de vertu, et, dans cette formidable atmosphère, il croyait déjà sentir se répandre dans ses veines la naissante fièvre de l'amour.

A ce premier repas, il parla peu, il écouta beaucoup, et il regarda trop. Quand le soir vint, l'amour était déjà vieux. Ce sont les coups de soleil de ce pays; ils incendient le front et descendent au cœur. Gardons-nous de médire de l'Asie : c'est notre mère à tous; elle a peuplé le monde. Ce n'est pas le Groënland que Dieu aurait chargé de cette féconde mission.

VIII

PROMENADE SUR LA RIVIÈRE

L'entretien sur la colonisation indienne au point de vue français devait fournir à Marcel un excellent prétexte pour prolonger son séjour à l'habitation de Van Hussen. Levé avec le soleil, notre Parisien frivole s'enfermait dans la bibliothèque jusqu'à onze heures et se fit ainsi savant malgré lui ; il apportait chaque jour aux entretiens du premier repas son nouveau contingent d'érudition. Ses amis les *sportmen* des guéridons de Tortoni ne l'auraient plus reconnu. Tantôt il arrivait avec une dissertation sur les dix anciennes langues de l'Inde créées quatorze siècles avant l'ère chrétienne et citées dans le plus ancien des livres indous, le *Mahabharata ;* tantôt il racontait avec enthousiasme la glorieuse époque de la Renaissance

indienne, au seizième siècle, sous le règne de l'empereur Akbar, dont les bonnes traditions administratives ont servi de modèle aux gouverneurs anglais. Une autre fois il faisait la statistique de l'Inde anglaise et il donnait cet effrayant résultat de domination : l'Angleterre possède là un continent colonial qui s'étend du 7e au 34e parallèle nord et du 60e au 92e de longitude orientale; ses frontières se développent donc sur une ligne égale à la moitié de la circonférence du globe, qui couvre une superficie douze fois plus considérable que celle de la France. Pour plaire à la femme, qui composait la moitié de son auditoire d'élite, il vivifiait par l'esprit l'aridité de la lettre et couvrait les broussailles des chiffres de toutes les fleurs de l'imagination.

Dans une histoire vraie, et qui doit être courte, on doit supprimer tous les longs développements oiseux et ne donner au récit que les parties indispensables à la déduction des faits et à la marche de l'action. Ainsi, en négligeant beaucoup de détails antérieurs, nous arriverons à une promenade sur la rivière l'Hougly ; c'était, depuis un mois, le premier tête-à-tête de Marcel et de Katrina.

Si l'amour n'existait pas, il naîtrait sans doute dans un de ces midis splendides où la création orientale semble donner la vie à tout ce qui s'agite et murmure pour embellir le domaine de l'homme, aux arbres,

aux gazons, aux fontaines, aux fleurs. La nature donnait une fête ce jour-là, au milieu du jour, et ses deux seuls invités descendaient la rivière sur une barque en s'abandonnant à ses caprices; la voûte épaisse des arbres leur donnait un crépuscule doux, et les fleurs des deux rives croisaient leurs parfums et semblaient vivre aussi pour aimer.

Jusqu'à ce moment, Marcel avait gardé le secret de son amour par respect pour la veuve de son ami, mais que de fois le regard avait trahi la réserve de la parole! Ils étaient déjà deux qui connaissaient le secret d'un seul.

La jeune femme, à demi renversée sur les nattes et les coussins de la barque, fit raisonner la gamme la plus nonchalante de sa voix et dit :

— Où en êtes-vous de vos études sur l'Inde, monsieur le mandarin de Paris?

Marcel tenait une rame et dirigeait la barque, que le courant du milieu entraînait trop vite vers le Gange; il la fit tournoyer, et elle entra dans une eau calme, tout près de la rive gauche, frontière de l'habitation.

— Eh bien, vous ne répondez pas! ajouta Katrina.

— Mais, excusez-moi, madame, dit Marcel; vous voyez que la navigation m'occupe et que je redoute un naufrage.

— Oh! je vous sauverai, ne craignez rien. Tous les matins, je viens nager avec Zika dans cette innocente

rivière. Si Virginie avait reçu l'éducation des femmes d'aujourd'hui, elle aurait épousé Paul... Eh bien, pourquoi me regardez-vous fixement ainsi?

— Ah! fit Marcel avec un mouvement convulsif, je ne savais pas que je vous regardais!

— Vous cherchez votre leçon d'histoire de ce matin, dit Katrina.

— Justement... Oui, vous m'avez fait l'honneur de m'interroger sur mes études, et j'allais vous répondre... Ce matin, j'ai étudié l'État du Mithili, qui a donné son nom à l'une des dix langues de l'Inde.

— Cela vous a-t-il intéressé? demanda la belle veuve.

— Oh! prodigieusement, plus que tout le reste. Mithili est la capitale des États du père de Sita, la femme de Rama.

— C'est vrai, dit Katrina; je l'avais oublié.

— Moi, reprit Marcel, j'oublierai tout le reste; mais je n'oublierai jamais Mithili, à cause de Sita, l'Hélène de votre Iliade.

La figure de Katrina s'assombrit; elle laissa tomber sa main droite sur la rivière, et elle se servait de sa main comme d'une rame.

Tout à coup elle reprit sa sérénité ordinaire, et dit :

— Oui, je ne me trompe pas... Je craignais... La

ville de Mithili est illustre par son école de droit, la première de l'Inde.

— Cela m'est bien égal, dit Marcel; j'ai étudié en droit aussi, et je sais tout ce que je n'ai pas appris à cette école... Mithili est le berceau de la belle Sita, voilà sa seule illustration; le code de Menou, le fameux législateur de Mithili, est plus beau que le code Napoléon, m'a-t-on dit; mais à tous les codes de l'univers, je préfère le code de l'amour.

— Est-il imprimé? demanda nonchalamment Katrina.

— Oui, madame.

— Et où?

— Dans le cœur... et très-court, trois mots, trois mots qui s'échappent lorsque le cœur n'est plus assez grand pour les contenir : je vous aime...

Ses mains laissèrent tomber les rames et se croisèrent dévotement devant les lèvres qui venaient de frissonner en prononçant ces trois mots.

Et le petit courant latéral poussa la barque au fond d'une anse recueillie, et la fit échouer mollement sur un lit de fleurs et de plantes fluviales qui élèvent leurs tiges au-dessus de l'eau.

Sur cette rive droite de l'Hougly, la nature a toute la grâce sauvage et primitive des jours de la création; il y a des nefs de chênes séculaires dont les bases gardent une nuit éternelle, et dont les cimes se baignent

dans une atmosphère de rayons et d'azur ; il y a des gazons qui ne se sont jamais courbés sous des pieds humains, et couvrent les dalles granitiques de ce temple végétal, où des voix confuses, des chants joyeux, des murmures de feuilles, chantent encore le même hymne que le premier homme entendit à la première fête de l'amour.

Katrina écouta les trois mots de l'air d'une femme qui les attend après les avoir provoqués, et, comme elle ne répondait rien, son silence voulait dire : Continuez.

Ces trois mots avaient brisé les forces du jeune homme ; il se rassura en voyant l'attitude satisfaite de la belle veuve, et il ajouta :

— La fatalité a fait de nous deux victimes ; elle nous a soumis à des tortures qui n'ont pas de nom dans la langue des bourreaux. Les bons génies du ciel doivent beaucoup faire pour nous maintenant s'ils veulent se réconcilier avec nous... Un autre vous a aimée : c'était mon ami le plus cher. Il est mort dans le jour qui commençait sa vie. Il me semble que son âme s'est réunie à la mienne, et que je vous aime de toute la puissance d'un double amour. Voulez-vous me donner pour toujours cette main que vous lui avez donnée un instant? Voulez-vous continuer avec moi ce rêve de bonheur que vous avez commencé avec lui? Si vous me trouvez digne de l'héritage, tout le

sang payera le divin trésor que je dois à votre grâce et à votre bonté.

Le fichu de crêpe noir ondulait sur le sein d'ivoire de Katrina, comme pour annoncer, avant la parole, que la pensée de deuil luttait avec la pensée d'amour; deux perles, que tout l'écrin de Ceylan n'aurait pu payer, roulèrent sur des joues divines et sollicitèrent une lèvre frissonnante qui s'en désaltéra dans un baiser de feu.

Ce ne fut pas cette première hardiesse de l'amant qui fit lever brusquement Katrina; elle avait entendu un de ces bruits inopportuns que les femmes entendent toujours, même dans les occasions solennelles, lorsque les hommes restent sourds.

Marcel comprit la nuance, et sauta sur ses pistolets, qu'il arma.

Katrina fit un geste rassurant et dit :

— J'entends un bruit de rames; c'est mon père.

Le petit promontoire de l'anse empêchait de voir en amont de la rivière. Marcel prêta l'oreille et fit un signe affirmatif.

— Allons vite au-devant de lui, dit Katrina.

Le ton et le regard qui accompagnèrent cet ordre annonçaient que la déclaration de Marcel n'avait eu que le tort d'être inopportune.

Marcel saisit les rames et les agita violemment pour mettre la flamme de son visage sur le compte de ses

exercices de rameur, et Katrina se remit de son émotion, avec cette facilité, si naturelle chez les femmes, et traça des sillons dans l'eau, avec son doigt, comme un enfant qui trouve un jouet partout.

C'était bien Van Hussen; il n'était pas habitué à se trouver seul, et, ne voyant qu'une barque amarrée à l'anse de l'habitation, il s'était jeté dans l'autre pour rejoindre les deux vagabonds. Il n'était pas fâché, au fond, que Marcel et sa fille eussent parfois de petits entretiens secrets, parce que le plan qu'il avait conçu ne pouvait réussir qu'après cette longue intimité qui fait un jour songer au mariage.

Les bons pères raisonnent ainsi; arrivés à la soixantaine, ils oublient leurs trente ans.

Les passagers des deux barques se saluaient de loin avec les cris des marins de long cours, ce qui excita une gaieté folle chez Van Hussen, et, quand ils s'accostèrent, Katrina sauta légèrement dans la barque de son père, et l'embrassa, en lui disant avec une volubilité enfantine :

— Tu ne m'avais pas dit que M. Marcel était avocat et qu'il avait fait son droit à Paris; il est même très-savant; il connaît le code de Menou, le législateur de Mithili; il le préfère au code Napoléon. Au fait, j'aurais mieux aimé qu'il m'eût parlé d'autre chose...

— Cela viendra, dit le père en lançant à sa fille un coup d'œil malin.

— Qu'entendez-vous par ces mots, monsieur mon père?

— Ce que tu entends toi-même, chère fille, rien de plus... Là, voyons, nous ne sommes pas jeune, belle, charmante, vive, riche, pour garder un veuvage éternel; et s'il se présentait un beau mari réunissant toutes les qualités désirables, un confident de tous nos malheureux secrets de famille, je ne crois pas qu'il faudrait jouer avec lui le rôle d'une seconde Artémise... Qu'en dis-tu?

— Je dis, mon père, que tu as raison, mais que ta montre avance de six mois. Les convenances m'ordonnent de laisser vieillir mon veuvage. Il y a un terme légal; enfin tu sais cela mieux que moi.

— Oui, mais je sais aussi qu'avant le terme légal le bonheur peut mettre à la voile, et qu'on pourrait le plus tôt possible arrêter en famille la chose qui deviendrait publique quand les convenances le permettraient.

Katrina serra la main de son père, et lui dit avec émotion :

— Vous parlez ce que je pense; pas un mot de plus.

Et elle montra la barque de Marcel qui se rapprochait. Le vieux rameur était plus adroit que le jeune, et il avait pris les devants.

Lorsque, dans une affaire d'amour dont le mariage

est le but, tout le monde est d'accord, les préliminaires sont bientôt réglés. La grande question fit bien du chemin dans cette journée : le père avait échangé avec Marcel beaucoup de ces petites phrases qui préludent aux longues explications, et, avant le coucher du soleil, Marcel et Katrina, qui ne s'étaient quittés que pour se rejoindre, avaient décidé d'un commun accord qu'ils mettraient fin aux réticences puériles, aux propos à double entente, aux diplomaties de ménage, et qu'ils attaqueraient franchement la grande question, devant le père, au repas du soir.

Cette résolution fut prise au lever des premières étoiles, quand l'ombre des arbres se mêlait à l'ombre de la nuit, dans les allées du jardin, et après un de ces mutuels serments d'amour, qui terminent un entretien sans paroles, celui de deux cœurs qui battent à l'unisson.

Cette fois, l'entretien du repas du soir ne roula point sur l'histoire de l'Inde ; un intérêt de famille, le seul intérêt qui soit saint, absorba l'esprit des trois convives. On fit des projets superbes, comme savent les faire les hommes opulents qui peuvent les réaliser. On chercha dans l'avenir tous les secrets de la vie heureuse, pour en faire les chaînons d'une sérénité domestique sans fin. La prévision enlevait au hasard toutes ses chances mauvaises ; elle signalait les nombreux écueils où les plus habiles ont échoué, faute de

clairvoyance; on voulait enfin faire du mariage une science exacte, dans laquelle le calcul, aidé de l'amour, doit infailliblement trouver ce Phénix de la terre que les malheureux appellent le bonheur.

Van Hussen rentrait dans sa jeunesse en la voyant resplendir dans ce couple charmant qui allait le continuer, et Katrina partageait ses sourires de joie et de tendresse entre deux êtres adorés, son père et son mari.

C'était l'heure où le domestique apportait les journaux et les lettres de Calcutta. Van Hussen se donnait alors, après le repas, une heure de récréation, en parcourant de l'œil et du doigt cette colossale bibliothèque journalière, que les Anglais impriment matin et soir pour des lecteurs impassibles, sous le titre de *Star*, de *Spark*, d'*Herald*, de *Messenger*, de *Chronicle*, et de cent autres dénominations.

En voyant tomber sur la table ce ballot de politique anglaise et commerciale, Katrina se leva en disant :

— Tout cela ne m'intéresse plus. Je vais voir sur la terrasse s'il fera beau demain.

— Je suis à vous, mes enfants, dit Van Hussen en déployant l'infini d'un journal anglais. Je vois la cote des écailles, de l'indigo, du girofle et du sang de dragon... puis deux ou trois lettres... et en un quart d'heure au plus.

Elle sortit, et celui qui ne devait plus se séparer d'elle la suivit, et, suspendant son bras au sien, il lui dit :

— Avec quelle légèreté on parle d'un quart d'heure à soixante ans ! Il me semble qu'on doit regretter toute sa vie un quart d'heure perdu pour l'amour. Je voudrais pouvoir retenir un an, dans mes bras, chaque heure qui passe si vite, et te la donner toute pleine d'extase et de ravissement. Je sens que ton amour a renouvelé l'homme en moi ; tu m'as donné la dignité dans la passion ; tu m'as fait comprendre le côté sérieux de l'amour ; tu m'as donné les voluptés de l'âme. Mon amour n'est plus la chose frivole dont on parle ; je l'ai reçu de toi comme un bienfait de Dieu.

Et Marcel, dans les ténèbres de la terrasse, recevait ces douces caresses, qui sont les applaudissements de la femme, lorsque l'homme sait lui dire ce que le cœur attend...

Elle fit un mouvement comme si elle eût entendu un cri, et dit d'une voix émue :

— Mon ami, je crois que notre père nous appelle.

— Non, dit Marcel au hasard ; nous avons encore l'éternité d'une minute. Comment la réparer si nous la perdons !

— Je dis, reprit Katrina, que j'ai entendu ce cri une seconde fois.

Et elle entraîna Marcel dans la salle.

Van Hussen, les deux coudes appuyés sur la table, la tête appuyée sur ses mains, parassait absorbé après la lecture d'une lettre ouverte devant lui.

Au bruit des pas, il leva la tête, et montra un visage pâle et bouleversé.

Deux cris l'interrogèrent à la fois, deux cris notés par la même expression.

Un silence tumulaire tomba dans la salle, et trois visages, auparavant si joyeux, prirent une teinte lugubre, la pâleur des agonisants.

Et pourtant — ô mystères de ce bas monde! — la lettre ouverte, et lue par Marcel et Katrina, apportait une bonne et merveilleuse nouvelle. Prosper Desverriers, le mari de la jeune femme, le gendre de Van Hussen, l'ami intime de Marcel, le Français charmant et tant pleuré n'était pas mort.

Oh! qu'ils font bien les vrais morts de s'acharner dans leur amour de la tombe et de ne plus reparaître chez les vivants!

Cette lettre foudroyait trois personnes qui seraient peut-être mortes de joie, si elles l'avaient lue le lendemain de la séance du tribunal. Elle arrivait trop tard.

En voici le texte :

« *A monsieur Everington, banquier à Calcutta.*

« Celui qui vous présentera cette lettre est digne

de toute votre confiance ; j'en réponds comme de moi-même.

« Remettez-lui quatre mille livres tout de suite, que vous me passerez en compte. Ci-joint mon reçu. Il y a urgence.

« Votre vraiment dévoué,

« PROSPER DESVERRIERS. »

Une lettre d'Everington accompagnait celle-ci, et elle était ainsi conçue :

« Mon cher monsieur Van Hussen,

« Voici une nouvelle qui va vous combler de joie. Lisez, et apprêtez-vous à embrasser votre beau-fils. Que votre belle Katrina sera heureuse ! etc., etc.

« Signé EVERINGTON. »

Après un long silence d'abattement, Marcel se leva et dit :

— Je bénis Dieu s'il nous a rendu mon ami vivant ; mais je crois, après réflexion, que le banquier est dupe d'un nouveau tour de bandit. On a contrefait l'écriture et la signature de Prosper, pour extorquer cent mille francs.

Van Hussen et sa fille se regardèrent, et parurent se rallier, par signe, à cette opinion.

En pareil cas, on se rallie volontiers à tout ce qui console.

— Oui, oui, c'est cela..., reprit Marcel avec assurance, après avoir examiné attentivement la lettre; oui, c'est un faux... Cet Everington est un stupide banquier anglais; il est bête comme l'argent; il s'est laissé voler comme un coq d'Inde qu'il est.

Le rameau flottant qui s'offre au naufragé n'est pas un point d'appui sauveur, mais il ressemble à un espoir; les mains s'y cramponnent, faute de mieux.

Des paroles calmes et rassurantes s'échangèrent alors entre le père et les deux fiancés; ils éprouvaient le besoin de croire même à un mensonge, si le mensonge avait une ombre de vérité.

— N'importe ! dit Van Hussen en regardant le ciel; ce que nous faisons et ce que nous disons me révolte par moments. Ce n'est pas loyal, ce n'est pas chrétien.

— Mais, s'écria Marcel, est-ce que nous pouvons vivre à notre guise? Est-ce que nous sommes responsables des accidents qu'il nous est impossible de diriger? Le hasard a des combinaisons infernales qui défient nos plus habiles calculs, et moi aussi je me révolte contre moi-même en voyant que je m'ingénie pour trouver mon salut dans la perte irrévocable d'un ami ! C'est affreux ! J'en rougis de honte; je voudrais être doué de cet héroïsme qui appartient aux vieux âges, et que notre siècle ne connaît plus. Mais un égoïsme invincible me fait aimer la vie au moment

où elle commençait si belle, et je sens que je vais mourir si l'autre est vivant.

— Oh! s'écria Katrina en se jetant dans les bras de Marcel; ne dites pas cela, vous me tuez!

Et la nuit s'écoulait dans ces entretiens, coupés par de longs silences; et, malgré l'illusion qu'il s'était donnée, Marcel n'osait déjà plus presser la main adorée, qui peut-être ne lui appartenait pas.

Le jour parut et les trouva dans les mêmes angoisses, calmées par les mêmes illusions ou empoisonnées par les mêmes remords. Le soleil, toujours joyeux, lui, illuminait la cime des arbres et réveillait les oiseaux chanteurs.

Marcel laissa tomber un regard sur Katrina, un regard furtif, comme s'il eût été criminel. La jeune femme avait, en ce moment, la beauté que donnent les insomnies de la fièvre, ou les insomnies de l'amour.

Elle devina la pensée qui était dans le regard de Marcel, et, se plaçant devant un miroir, elle ramena l'extrémité de ses cheveux en désordre autour du peigne, rajusta sa toilette, renoua le fichu de crêpe sur son sein, et, reprenant sa place à côté de Marcel :

— Écoute, lui dit-elle à voix basse, tu as eu le temps de réfléchir à tout; parle-moi sincèrement, que ferais-tu si la lettre adressée à Everington était bien... de lui?

— Katrina, dit Marcel avec une tristesse inexprimable, hier, dans ma barque, j'ai pris mes armes pour te défendre contre un danger qui n'existait pas...

— Eh bien? demanda la jeune femme.

— Eh bien, mon ange, si le plus terrible des dangers arrive, je tournerai ces armes contre moi.

— Ah ! tu as résolu cela ! dit la jeune femme.

— Oui... L'idée de te voir dans les bras d'un autre me tuerait peu à peu. Un long martyre est intolérable. J'aime mieux abréger.

Katrina se leva et se promena dans la salle, à pas mesurés, dans l'attitude recueillie de la réflexion.

Puis elle sortit et monta aux appartements pour obéir à une inspiration qui venait de lui tomber du ciel.

Van Hussen s'était renversé sur une natte, et quelques mots, prononcés à voix basse par intervalles, prouvaient qu'il ne dormait pas, et que la souffrance morale avait éloigné le sommeil. Les hommes habitués au bonheur manquent de force pour lutter contre les terribles accidents de la vie; ils restent anéantis si un nuage couvre leurs plafonds domestiques, lorsque la sérénité azure les lambris du ciel. Ils voudraient que toute la nature s'associât à leur douleur.

Après une très-longue absence, Katrina reparut

dans le salon, et son visage calme annonçait qu'elle avait pris une résolution pour être préparée à tout événement. Sa femme de chambre venait de réparer tous les désordres de sa toilette et de la coiffer avec le plus grand soin.

Un tintement de cloche lointaine annonça l'arrivée du paquebot de Calcutta, et trois cœurs battirent à la fois, comme si une étincelle électrique, partie du Gange, eût fait éclater un triple pressentiment.

Les yeux étaient fixés sur la longue avenue qui conduit au faubourg de Chandernagor, et toutes les fois qu'une ombre traversait une éclaircie de soleil, il semblait qu'un corps allait apparaître.

Il y a toujours dans l'air des effluves mystérieuses qui précèdent et annoncent les choses redoutées. Ceux qui ont vécu connaissent ces phénomènes; les morts de la vie ne les ont jamais connus, et ils les raillent amèrement.

Katrina étouffa un cri et se laissa tomber sur un fauteuil; Van Hussen regarda et dit :

— C'est lui!

Marcel se précipita aux pieds de Katrina et lui dit :

— Ordonnez, madame!

— Sortez par la porte de la cour, lui dit Katrina, et allez à l'hôtel de *Paris à Calcutta;* ayez foi dans mon amour, et pas de désespoir.

Marcel baisa la main de Katrina et partit.

Prosper Desverriers arrivait, comme l'élu arrive au ciel; sa figure rayonnait de joie; ses lèvres donnaient des baisers à l'air et aux feuilles; ses bras convulsifs semblaient vouloir essayer leurs forces pour les suprêmes étreintes de l'amour.

Katrina, en le voyant entrer, poussa un cri de surprise, bien préparé, et s'abandonna à ses caresses; Van Hussen imita le cri de sa fille, et fondit en larmes. Cette réception ne laissa rien à désirer en apparence; elle n'eût pas été plus satisfaisante pour Prosper en toute autre occasion.

Après une longue expansion muette, Prosper fit asseoir sa femme sur ses genoux, et dit :

— Dieu m'a sauvé!

— Il m'a exaucée! dit Katrina en se mettant à l'écart sur un fauteuil.

— Dieu l'a exaucée! dit Van Hussen au hasard.

— Eh bien, ma chère Katrina, tu t'éloignes de moi, tu baisses les yeux! tu pleures!... Parle... parle donc... tu m'épouvantes!

— Vous allez tout savoir, dit Katrina d'un ton résolu.

Elle se leva, et frappa les rebords d'un gong chinois avec une baguette de cuivre.

Zika parut à l'instant, comme une comédienne qui attend son entrée dans la coulisse.

Prosper était pétrifié.

— Zika, dit Katrina, descendez le coffret de girofles qui est sur un guéridon dans ma chambre.

— Mais, au nom du ciel, que signifie tout ceci? s'écria Prosper d'une voix sourde.

— Vous allez le savoir, reprit Katrina; tout bonheur a son infortune; ce jour aurait dû être le plus beau de ma vie, et Dieu, en m'exauçant, m'enlève le droit de me réjouir.

Zika entra, déposa le coffret devant Katrina et sortit.

— Ma mère, reprit Katrina, était catholique et Irlandaise, comme l'indique son prénom, qui est le mien. Elle fit un vœu dans un moment terrible. Je dois la vie à ce vœu qui fut exaucé.

— C'est vrai! dit Van Hussen d'une voix pleine de larmes.

— Quand la fatalité me fit veuve le jour de mon mariage, reprit Katrina; quand je subis l'intolérable douleur de croire, comme tout le monde, que mon mari était mort, ma raison disparut dans mon désespoir, et je fis un vœu comme ma mère. Voici ce vœu. Il a été écrit le lendemain de mon mariage.

Elle prit le coffret, brisa le sceau de cire noire qui couvrait la serrure, et prit au fond un papier qu'elle donna à Prosper.

Le jeune homme essuya ses larmes et lut :

« Je jure devant Dieu, je jure sur les cendres de ma mère, je jure sur mon salut éternel que si Dieu me rendait le mari adoré que j'ai perdu, j'irais, avant le coucher du soleil de ce jour, m'enfermer dans le couvent des sœurs hospitalières de Chandernagor pour y commencer une retraite de six mois. Ce jour-là, je ne dois être qu'à Dieu ; penser à l'homme serait oublier Dieu. »

(Avec la date et la signature.)

Katrina se leva, embrassa son père, serra la main de Prosper et sortit.

Un instant après, elle était avec Zika sur le chemin de Chandernagor.

Prosper froissa le papier, et porta les mains à son front, comme pour retenir sa raison, qui s'échappait.

IX

CONCLUSION

La stupéfaction fut si profonde qu'elle produisit chez Prosper l'effet d'une paralysie foudroyante. Quand l'usage de la voix lui fut rendu, il accabla de demandes Van Hussen, qui, paralysé lui-même, ne répondait que par des mots et des gestes dépourvus de sens, mais qui avaient des larmes pour commentaires. Une colère subite éclata dans le cerveau du malheureux mari, et il menaça d'avoir recours aux lois françaises, qui régissent ce coin du Gange, pour faire enlever Katrina au couvent; le propriétaire irait réclamer son bien au procureur général de Chandernagor.

— Je sais tout, disait-il. A Calcutta, on m'a tout

appris; je connais l'affreux malheur qui a frappé ma femme; l'auteur du crime est mon bandit Gervaso. Ainsi Katrina n'a rien à craindre, n'a rien à me révéler; elle est innocente et n'a pas besoin d'aller expier dans un couvent le crime d'un autre. Quant à son vœu, il y a ici un évêque *in partibus*, elle en sera déliée. Je donnerai cent mille francs à l'église de Saint-François-Xavier.

A chaque phrase, Van Hussen secouait tristement la tête en signe de désapprobation.

— Je connais ma fille, dit-il; elle a l'énergie d'un homme. Si vous l'arrachez à son couvent, si vous la forcez à violer son vœu, elle se vengera.

— Mais c'est inconcevable ce qui m'arrive! s'écria Prosper en se promenant avec agitation dans la salle. Un bandit m'enlève à bord d'un paquebot de forbans; on m'endort avec le plus puissant des narcotiques, celui qu'on appelle ici l'*upas-narcotic*. On doit me jeter à la mer: tout le monde était bien payé. Le capitaine a des scrupules de marin, il veut me débarquer sur les Maldives; l'agent du bandit insiste pour la noyade, et c'est lui qu'on jette à la mer. A mon réveil, j'assiste à ce drame si intéressant pour moi. Alors je propose une bonne affaire au capitaine; une affaire de cent mille francs, quatre mille livres, à gagner en envoyant son fils chez mon banquier. Nous étions alors à la hauteur de Ceylan, ou Cylon. Le capitaine

accepte; on chauffe. Le fils du capitaine descend dans une chaloupe, à deux milles de Calcutta, vient toucher les quatre mille livres, les rapporte; on me fait descendre dans la chaloupe, tout seul, et je rame tant bien que mal, pendant que le capitaine disparaît comme l'éclair et va se faire pendre ailleurs... Eh bien, monsieur Van Hussen, vous ne m'écoutez pas! Cela n'a donc aucun intérêt pour vous!

— Ah! monsieur, balbutia Van Hussen, que voulez-vous que je vous dise; je suis accablé... Ma tête ne m'appartient plus... Adieu, monsieur...

— Adieu monsieur! s'écria Prosper, mais je suis votre gendre, je suis le mari de votre fille, et vous me parlez comme à un étranger!

— Oui... c'est juste, mon gendre... je l'avais oublié... Ma raison... J'ai besoin de repos... Adieu, monsieur.

Van Hussen sortit d'un pas d'agonisant, soutenant sa tête avec ses mains et murmurant des paroles confuses entrecoupées de sanglots.

Prosper en débarquant avait envoyé ses bagages à l'hôtel de *Paris*, à Chandernagor, pour arriver plus vite chez sa femme. Resté seul dans la salle basse de l'habitation, il se décida enfin à sortir pour prendre les loisirs et le calme de la réflexion et savoir ce qu'il déciderait.

Arrivé à l'hôtel de *Paris*, il monta à sa chambre,

où ses bagages étaient déposés, ferma la porte et s'étendit sur une natte pour réfléchir.

Les murs et les cloisons d'une auberge sont partout d'une indiscrétion proverbiale, mais dans une auberge française de l'Inde cette indiscrétion ne fait pas perdre un mot à l'oreille intéressée ou curieuse. Prosper entendit prononcer son nom dans la chambre voisine; il tressaillit, retint son souffle et écouta. Une voix de femme disait :

— Madame est un peu plus calme à présent. Elle a prié une heure dans la chapelle des sœurs. Elle m'a bien chargé de vous dire d'être calme et résigné, vous aussi, et d'attendre ce que Dieu voudra. Les sœurs lui ont fait bon accueil; elles sont toutes françaises, et il y a aussi deux dames qui font une retraite au même couvent pour oublier des malheurs de famille. Moi, je viendrai voir madame tous les jours, et elle veut que tous les jours je vous donne de ses nouvelles. Si son mari voulait l'arracher du couvent, elle a juré qu'elle se laisserait mourir de faim.

— Dites-lui, répondit une voix que Prosper crut reconnaître, dites-lui que je quitte l'hôtel de *Paris* ce soir; je pourrais m'y rencontrer avec le mari. J'ai loué la petite maison isolée bâtie à l'indienne qui est à côté du couvent; nous serons voisins. C'est là que vous viendrez. Dites-lui que je l'adore plus que jamais.

La porte de la chambre voisine s'ouvrit, se referma,

et un léger bruit de pas se fit entendre sur l'escalier.

Prosper, bouleversé par la colère, se leva et vint frapper trois coups à la porte du voisin.

La porte s'ouvrit, et deux hommes furent changés en statues.

— Un silence éternel serait pourtant trop commode pour toi, dit Prosper. Je sais tout; j'ai tout entendu, j'étais là.

Eh bien, dit Marcel, si tu sais tout, tu sais que la fatalité seule a tout conduit, et que tu n'as aucun reproche à faire à ton ami ni à ta femme.

— Oui, reprit Prosper, je suis juste et je comprends tout ce qui est arrivé. Il y avait une veuve à consoler, l'honneur d'une femme à sauver; personne mieux que toi ne pouvait remplir cette double mission, tu étais un autre moi-même aux yeux de cette pauvre femme; aussi tu vois qu'un éclair de réflexion a éteint ma colère; il me reste le désespoir.

— Je le partagerai, dit Marcel ému aux larmes.

— Et que ferons-nous après ce partage? reprit Prosper. Quelle est la vie possible pour moi, possible pour toi? Si nos deux mères n'étaient pas deux amies, deux sœurs, je te dirai : Il y a ici un homme de trop. C'est une affaire qu'une balle de plomb arrange toujours; mais nous ne pouvons pas nous battre. Tu ne peux pas épouser ma femme; je ne puis rentrer chez ta maîtresse. Si Dieu a un bon conseil à nous donner,

qu'il nous le donne et qu'il se hâte. Le poids de l'heure est intolérable pour moi.

Après un moment de silence, Marcel serra la main de Prosper et lui dit :

— Il faut prendre une résolution énergique ; cette femme s'est montrée héroïque aujourd'hui, elle est entrée au couvent avec l'intention de ne jamais en sortir. Soyons des hommes à notre tour, et, après lui avoir écrit tous deux une lettre respectueuse et amicale qui lui expliquera tout, partons sans regarder derrière nous et allons embrasser nos mères ; songe que la tienne te croit mort.

Prosper poussa un cri strident, et, respirant avec force pour vaincre une suffocation de rêve fiévreux, il dit :

— C'est le conseil de Dieu. Partons ; nous oublierons tout ensemble, ou nous en parlerons toujours.

— Le plan du voyage est tracé là, par moi, sur cette carte. Dans une heure, le paquebot l'*Himalaya* remonte le Gange et prend des passagers à Chandernagor.

— Il en aura deux de plus, dit Prosper.

Les deux amis écrivirent la lettre, la signèrent, en ajoutant ce *post-scriptum* :

« Ci-inclus quatre mille livres que M. Prosper Desverriers envoie à la supérieure du couvent des sœurs Hospitalières.

X

NEUF ANS APRÈS

Katrina est toujours enfermée au couvent de Chandernagor. Elle a trouvé une sorte de bonheur dans la monotonie des petites habitudes de la vie claustrale. Deux compagnes, frappées comme elle par une fatalité domestique, sont devenues ses amies intimes et l'accablent de prévenances et de soins : le couvent est l'honorable suicide des femmes.

Les deux amis sont rentrés dans la vie réelle ; ils ont découvert un autre genre de bonheur en vivant dans un milieu bourgeois qui leur donne les vives émotions des contrastes. Le dimanche, ils vont même s'installer chez le châtelain de Seine-et-Oise, où ils se pâment d'aise en écoutant des essais de romance, en visitant l'écurie et en jouant au trente-et-un. Ils fré-

quentent la Bourse; ils sont membres d'un club et abonnés à l'Opéra. Ils font ce que fait tout le monde et ils ressemblent à des gens heureux. Cette ressemblance est tout ce qu'on peut désirer ici-bas.

XI

MORALITÉ ET PARADOXE ALÉATOIRE

Les lecteurs — s'ils me font l'honneur d'exister — m'adresseront peut-être deux graves observations.

Voici la première :

— C'était vraiment bien la peine de soutenir avec tant de chaleur la cause humanitaire de la civilisation! Voilà un jeune voyageur, ennemi de la vie bourgeoise, et traversant les mers pour trouver l'existence fantastique, après un dimanche passé dans un château habité par l'ennui homicide, et qui tout à coup abandonne ses rêves, ses projets, ses théories de colonisation, repasse les mers, se convertit à la vie réelle et rentre dans ce même château qu'il trouve très-habitable, cette fois!

A cela je répondrai, comme Mœnius Agrippa, par

un apologue, et un apologue indien, traduit par Boze.

LA NOIX DE COCO ET L'ILE KALIMA.

« Vous connaissez l'archipel des Maldives, devant le golfe Arabique ; elles sont au nombre de douze mille. Le sectateur du dieu Siva, qui les regarde de là-haut, quand le soleil les inonde de ses feux, croit que les étoiles du ciel sont tombées dans la mer, et toutes les belles brahmanesses du jardin Mandana ont alors des éclats de rire qui ressemblent à des cascades de perles et d'or.

« Ces îles, toujours battues par les vagues, sont stériles, nues et désertes. Les hirondelles y font leurs nids dans des creux profonds, pour les abriter contre l'épervier de mer.

« Depuis dix mille ans, la déesse des fruits, la bonne Zéra, veut planter des palmiers sur ces îles, et elle ne réussit pas.

« Les moussons charrient des noix de cocos, en descendant le golfe Arabique, et les déposent, comme des semences, sur les îles Maldives ; mais la terre végétale manque, et de nouveaux courants emportent les noix, avant qu'elles aient germé.

« La petite île de Kalima étant la plus heureusement située, parvint un jour à incruster sur sa rive un

peu de mousse et de lichen. Le vent qui souffle du Malabar déposa des grains de poussière sur cette végétation naissante et un jour, deux noix de cocos s'y enlacèrent avec leurs filaments, et arrêtèrent au passage toutes les noix qui venaient les côtoyer. Ainsi, le terrain s'élargit peu à peu ; la mousse et la poussière végétale couvrirent les aspérités du côté de la mer, et les noix qui s'arrêtèrent alors germèrent et firent de beaux palmiers.

« Il a fallu dix mille ans pour donner des palmiers à Kalima. »

Si cet apologue n'est pas clair, on peut ajouter que la terre civilisatrice manque encore à l'Inde ; que la vieille Compagnie méthodiste, *Old Company*, doit disparaître et faire place à un nouvel ordre de choses ; que la sécurité la plus complète doit être donnée aux voyageurs, aux planteurs, aux colons, afin qu'ils n'aient plus rien à craindre des bêtes et des hommes fauves. Quand ce résultat sera obtenu, et ce sera demain ou après-demain, les semences de l'Occident germeront et porteront leurs fruits dans l'Inde. Le courant civilisateur ne doublera plus le cap de Mauvaise-Espérance, il descendra de Suez vers l'extrême Orient.

Une fois pour toutes, je vais répondre à la seconde observation, celle qu'accompagne ce cri éternel : INVRAISEMBLABLE ! INVRAISEMBLABLE !

Heureux les hommes qui poussent ce cri en voyant un drame au théâtre, ou en lisant un roman ! Ils n'ont connu que les calmes et ennuyeuses douceurs de la vie ! ils n'ont voyagé que dans les quatre parties de leurs appartements ! Heureux mortels !

L'histoire ment quelquefois, le roman ne ment jamais. Ne criez pas au paradoxe, attendez.

L'histoire nous dit : — Annibal a fondu les Alpes avec du vinaigre ; Curtius a sauvé Rome en se précipitant dans un gouffre avec son cheval ; Romulus a disparu dans une tempête ; on a mesuré par boisseaux les anneaux des chevaliers romains, après la bataille de Cannes ; Brutus a reçu la visite d'un spectre avant la bataille de Philippes. Ce spectre a été mis en pièces par les soldats le lendemain. Alexandre a pris tout seul la ville d'Oxidraka ; une mère a tué Pyrrhus en lui jetant une tuile à la tête ; les oracles de Delphes, de Cumes, d'Ammon disaient la bonne aventure aux généraux et ne se trompaient jamais ; les consuls prononçaient des discours d'une heure avant une bataille et ils étaient entendus par cinquante mille hommes, ce qui les rendait victorieux, et ainsi jusqu'à demain, sans parler de l'histoire de France, depuis le mot de Clovis, jusqu'au mot de Cambronne ; si on supprimait ses mensonges, l'histoire serait réduite de moitié.

Avec le roman, c'est autre chose ; on peut affirmer

que toute histoire d'amour est vraie, et qu'elle est arrivée, n'importe le nom des personnages ou le pays, *mutato nomine de te narratur*. C'est une vérité mathématique.

Dans un temps donné, les cinquante-deux cartes d'un jeu de whist doivent amener toutes les combinaisons, même les plus impossibles ; les quatre couleurs doivent, un jour, se trouver au complet dans quatre mains de joueurs.

L'amour est un jeu que l'homme joue avec la femme, depuis soixante siècles, avec l'accessoire des rivaux et des rivales ; avec les chances de la haine, de la jalousie, de la vengeance, du désespoir ; un jeu complet.

Le savant qui a publié, il y a quelques années, les *Mystères de la Création*, M. Slider Pellegrini, a fait un curieux travail mathématique pour démontrer que deux cent quarante-quatre milliards de mortels et de mortelles sont morts depuis Adam.

Il y a loin de ce nombre au jeu du whist.

Le jeu de l'amour a donc été joué avec deux cent quarante-quatre milliards de cartes, et la partie dure depuis soixante siècles. Toutes les combinaisons doivent avoir été épuisées jusqu'à la plus extrême invraisemblance. Il y a des romanciers qui s'imaginent avoir inventé une impossibilité amoureuse ; ceux-là seront bien étonnés à la fin du monde, lorsque, dans un

entr'acte du drame de Josaphat, ils verront venir à eux des âmes éplorées, qui leur diront : — Messieurs, vous m'avez dénoncé, à votre insu, au juge d'instruction céleste. Ces crimes d'amour que vous croyez avoir inventés sont les nôtres, et c'est pour les avoir commis que nous serons condamnés demain aux loisirs forcés à perpétuité.

L'amour, déjà vieux de six mille ans, est déjà le plagiaire de toutes les inventions futures des romanciers. Donc le roman, qui ne vit que d'amour, ne peut rien commettre d'invraisemblable ; il laisse le privilége du mensonge aux historiens. Les combinaisons des deux cent quarante-quatre milliards d'âmes, n'amèneront jamais la fonte au vinaigre d'Annibal, le spectre de Philippes, les harangues militaires de Tite-Live et le gouffre de Curtius, mais elles ont déjà épuisé toutes les chances infinies des passions humaines, et sourtout de l'amour, ce roi éternel des passions.

L'invention est interdite au romancier ; elle n'est permise qu'à l'historien.

La Bible, livre de vérité, donne raison à cette théorie, et la Bible est déjà vieille de quatre mille ans ; quand elle fut publiée par Moïse, ce grand poëte observateur, le jeu de l'amour commençait à peine ses combinaisons. Le premier ménage compromet son bonheur domestique pour une pomme ; invraisemblable. Le désert

des Ammoniens et des Moabites est peuplé par le plus vertueux patriarche de la Pentapole ; Loth, séduit par ses filles; invraisemblable. Le plus honnête des rois, le poëte David, fait tuer Uri, parce qu'il est amoureux de sa femme ; invraisemblable. Le plus sage des souverains, Salomon, épouse trois cents femmes, et garde sept cents concubines; invraisemblable. Abraham, centenaire, fait des folies pour une jeune Agar, de quinze ans; invraisemblable. Judith prodigue sa beauté à Holopherne, et lui tranche la tête avec un coutelas; invraisemblable. Nous en passerons bien d'autres, si cela vous plaît. Ces nombreuses invraisemblances amoureuses sont tout exprès consignées dans un livre antique et divin pour nous prouver que dans les quarante siècles suivants, et à cause de la loi du progrès, l'amour commettra des impossibilités bien plus étonnantes encore, et ne donnera son dernier mot qu'à son dernier jour.

FIN.

NOTES

Fortuné Albrand est le premier Français qui ait compris toute l'importance de la colonisation de Madagascar. Je l'ai cité dans mon roman *le Transporté,* dont la première édition a été publiée en trois volumes, en 1848, par le journal *l'Événement.* Les théories que j'ai émises dans cet ouvrage, et qui furent traitées de paradoxes, reparaissent aujourd'hui et sont des vérités parce qu'elles sont signées par des économistes spéciaux.

Joseph Donnadieu et son héroïque femme ont accompli dans l'Inde de merveilleux travaux de colonisation, « *ils ont fait de votre roman de la Floride une histoire en action,* » m'ont dit M. de Lagrené et le docteur Yvan à leur retour de leur glorieuse expédition.

Voici un document fort curieux et inconnu qui m'a été communiqué, il y a bien des années, par les colons de l'Ile-de-France; c'est l'histoire de *Paul et Virginie.*

La catastrophe du *Saint-Géran* remonte à l'année 1744; le

petit roman de Bernardin de Saint-Pierre a été publié en 1788, après un délicieux ouvrage peu connu du même auteur, *Voyage autour de l'Ile-de-France par un officier de marine.*

Résumé des dépositions des matelots sauvés du naufrage du vaisseau le Saint-Géran.

Le Saint-Géran partit de Lorient le 24 mars 1744, capitaine, M. Delamare; Malles, premier lieutenant; Peramont, second lieutenant; Longchamps de Montendre, premier enseigne; Lair, second enseigne; le chevalier Boette, enseigne surnuméraire.

Le 17 août, on aperçut la terre; c'était l'île Ronde. On avait perdu dix hommes dans la traversée, et cent malades étaient couchés sur les cadres; M. Delamare consulta ses officiers sur le parti qu'il y avait à prendre, la terre étant encore à six lieues et la nuit approchant. Il était d'avis de profiter du beau clair de lune, de donner dans les îles et de venir mouiller au Tombeau. M. Malles, son second, et M. Lair ne partagèrent pas l'avis du capitaine. On continua d'aller à petites voiles jusqu'à six heures et demie, qu'on mit à la cape sous la grand'voile, Sur les deux heures après minuit, M. Delamare vint sur le pont et dit au sieur Lair, qui faisait son quart: « Nous avons assez couru sur ce bord, il faut mettre sur l'autre. » Aussitôt au vira vent arrière, et comme on était près d'amurer la grand'voile à tribord, le devant du navire toucha. La lame, qui était très-grosse, prit le navire en travers et le poussa sur les récifs. Pierre Tassel cria : « Nous sommes perdus, » et sonna la cloche. A ce cri, tout l'équipage monta sur le pont en implorant l'assistance de Dieu. Aussitôt l'aumonier chanta le *Salve* et l'*Ave Maris Stella.* M. Delamare fit couper les mâts et appela les charpentiers pour leur ordonner d'apporter des planches pour faire des raz; on prit les mâts de la chaloupe et une espare qui se trouvait dans les porte-haubans; on les mit sur le gaillard d'arrière pour les

rassembler; mais tout le monde était si troublé, que l'on ne pouvait venir à bout de faire travailler personne. M. Malles s'écria : « Mes enfants, tâchons de chavirer le canot sur le pont, afin de parer la chaloupe, pour qu'elle vienne à flot lorsque le vaisseau s'ouvrira; on sauvera du moins quelques personnes. » Plusieurs matelots en état d'agir descendirent sur le pont pour aider à cette manœuvre; on chavira le canot; mais, en tombant, il creva la chaloupe et se brisa lui-même. Un cri de désespoir se fit entendre sur le vaisseau, M. Malles dit à l'aumônier de donner la bénédiction générale; l'aumônier se mit à genoux et donna l'absolution à tout l'équipage prosterné. M. Malles s'écria : « Si j'ai offensé quelqu'un, je lui en demande pardon. » Le boulanger se jeta le premier à la mer et se noya à la vue de tout le monde. Tassel se jeta ensuite; chacun le suivit des yeux et on le vit arriver à l'île d'Ambre. Quarante personnes qui avaient suivi son exemple, périrent dans les flots. M. Delamare, s'adressant à Edme Caret, son patron, qui était assis tranquillement, lui dit : « Eh bien, quel parti prends-tu? » Caret lui répondit : « Je vais chercher une planche ou quelque morceau de bois pour me sauver; » et il alla chercher la planche de la chaloupe. M. Delamare descendit alors pour se sauver avec lui. Caret lui dit : « Monsieur, quittez votre veste et votre culotte, vous vous sauverez plus aisément. M. Delamare ne voulut jamais y consentir, en disant qu'il ne convenait pas à la décence de son état d'arriver à terre tout nu, et qu'il avait, d'ailleurs, des papiers dans sa poche qu'il ne devait pas quitter. Le patron Caret lui demanda ensuite s'il fallait jeter la planche; le capitaine le lui ordonna et ils s'y placèrent tous les deux; malheureusement, M. Delamare l'abandonna au milieu des vagues pour monter sur un raz dirigé par un noir. Caret, resté seul, aborda à l'île d'Ambre, et l'infortuné capitaine périt avec le noir sous l'effort des vagues amoncelées. Cependant un grand nombre de passagers étaient encore à bord du vaisseau; mademoiselle Mallet attendait la mort sur le gaillard d'arrière auprès de M. de Péramont, qui avait juré de ne pas l'abandonner; mademoiselle Caillou était sur le gaillard d'avant avec

MM. Villarmois, Gresle, Guinet et Longchamps de Montendre, qui descendit le long du bord pour se jeter à la mer, et qui remonta presque aussitôt pour déterminer mademoiselle Caillou à se sauver avec lui. Leur agonie fut longue! enfin, *le Saint-Géran*, déchiré par les lames, s'entr'ouvrit, et tout fut englouti dans les flots. Ce beau navire portait plus de cent cinquante hommes; neuf seulement ont eu le bonheur d'échapper à la mort. De l'île d'Ambre, où ils s'étaient réfugiés, ils ont vu la ruine du *Saint-Géran* et leurs compagnons de voyage, dispersés sur le gouffre, refoulés vers la pleine mer, disparaître sous les ondes.

Voici les noms des neuf naufragés qui ont comparu au greffe de l'Ile-de-France, et qui ont signé leur déposition en présence des officiers publics :

Pierre Tassel, Alain Ambroise, Thomas Chardrou, Jean Jauvrin, Pierre Verger, Edme Caret, Jacques Leguain, Jean Lepage, et *Jean Dromat.*

TABLE

D. THIÉRY ET Cie. — Imprimerie de LAGNY


BIBLIOTEC
II